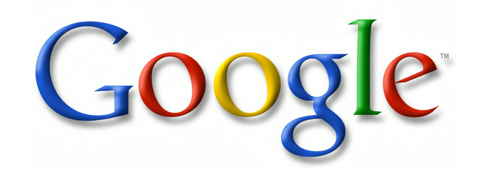
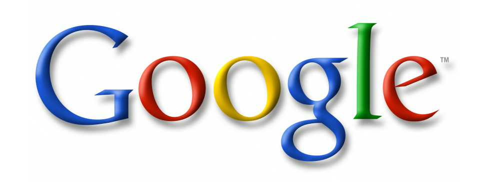
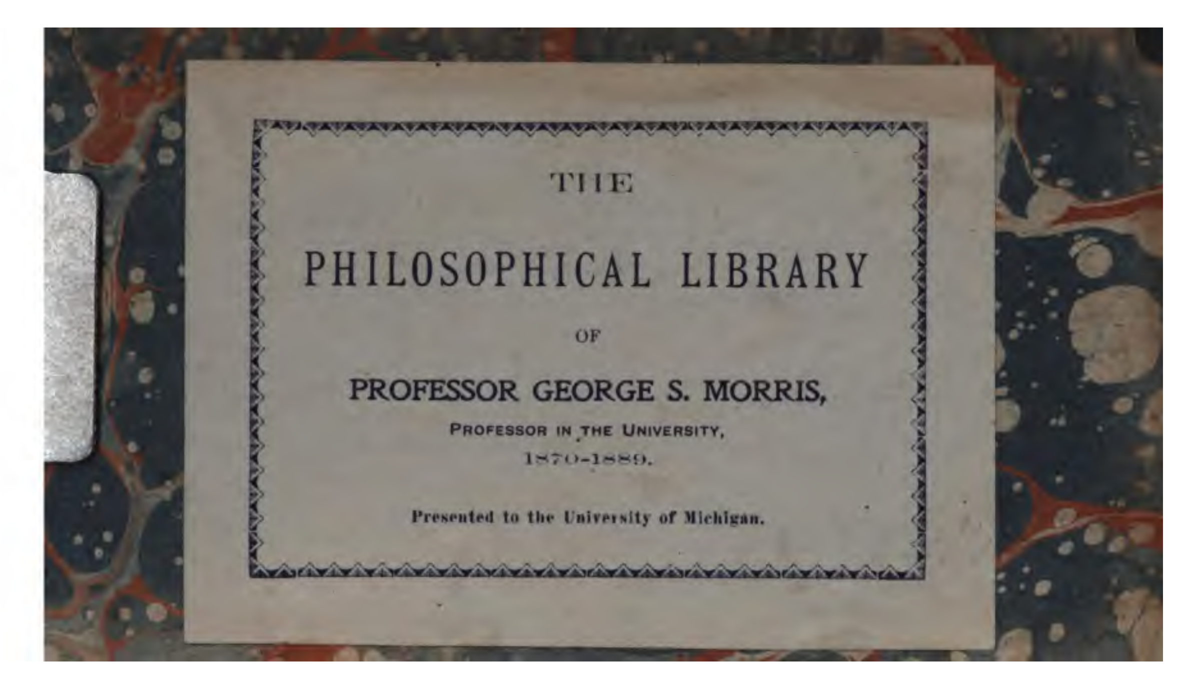
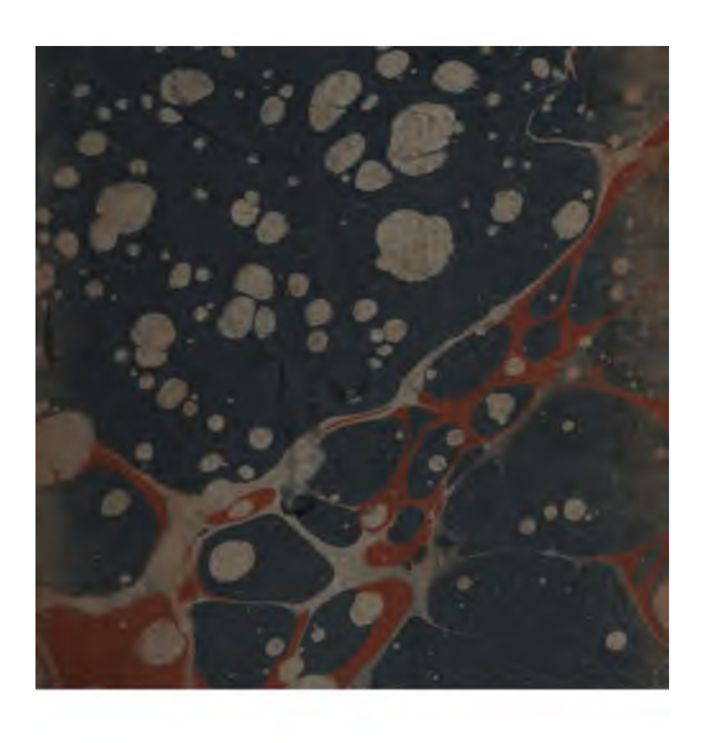








THE
PHILOSOPHICAL LIBRARY
OF
PROFESSOR GEORGE S. MORRIS,
PROFESSOR IN THE UNIVERSITY,
1870-1889.
Presented to the University of Michigan.



ESSAI

ŒUVRES

DE M.

L'ABBÉ DE CONDILLAC,

DE

L'ACADÉMIE FRANÇOISE

ET DE CELLE DE BERLIN,

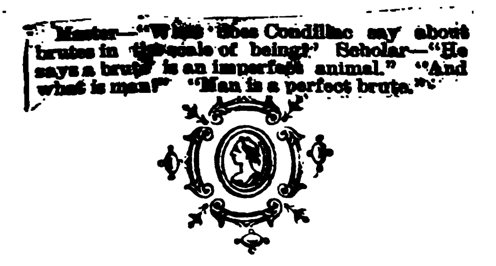
Deuxieme Édition, revue & augmentée.

TOME I.

ESSAI

SUR L'ORIGINE DES CONNOISSANCES HUMAINES.

Ouvrage où l'on réduit à un ſeul principe tout ce qui concerne l'entendement humain.



Master—"What does Condillac say about brutes in the scale of being?" Scholar—"He says a brute is an imperfect animal." "And what is man?" "Man is a perfect brute."

A PARIS,

Chez les Libraires Aſſociés.

M. DCC. LXIX.



INTRODUCTION.

LA ſcience qui contribue le plus à rendre l'eſprit lumineux, précis & étendu, & qui, par conſéquent, doit le préparer à l'étude de toutes les autres, c'eſt la Métaphyſique. Elle eſt aujourd'hui ſi négligée en France, que ceci paroîtra ſans doute un paradoxe à bien des lecteurs. J'avouerai qu'il a été un tems, où j'en aurois porté le même jugement. De tous les philoſophes, les métaphyſiciens me paroiſſoient les moins ſages; leurs ouvrages ne m'inſtruiſoient point; je ne trouvois preſque partout que des phantômes; & je faiſois un crime à la métaphyſique des égaremens de ceux qui la cultivoient. Je voulus diſſiper cette illuſion, & remonter à la cauſe de tant d'erreurs: ceux qui ſe ſont le

plus éloignés de la vérité me devinrent les plus utiles. A peine eusje connu les voies peu sûres qu'ils avoient suivies, que je crus appercevoir la route que je devois prendre. Il me parut qu'on pouvoit raisonner en métaphysique & en morale avec autant d'exactitude qu'en géométrie; se faire, aussi bien que les géometres, des idées justes; déterminer, comme eux, le sens des expressions d'une maniere précise & invariable; enfin se prescrire, peut-être mieux qu'ils n'ont fait, un ordre assez simple & assez facile pour arriver à l'évidence.

Il faut distinguer deux sortes de métaphysique. L'une, ambitieuse, veut percer tous les mysteres; la nature, l'essence des êtres, les causes les plus cachées; voilà ce qui la flatte & ce qu'elle se promet de découvrir : l'autre, plus retenue, proportionne ses recherches à la foiblesse de l'esprit humain; &, aussi peu inquiete de ce qui

doit lui échapper, qu'avide de ce qu'elle peut ſaiſir, elle ſait ſe contenir dans les bornes qui lui ſont marquées. La premiere fait de toute la nature une eſpece d'enchantement qui ſe diſſipe comme elle : la ſeconde, ne cherchant à voir les choſes que comme elles ſont en effet, eſt auſſi ſimple que la vérité même. Avec celle-là, les erreurs s'accumulent ſans nombre, & l'eſprit ſe contente de notions vagues & de mots qui n'ont aucun ſens : avec celle-ci on acquiert peu de connoiſſances ; mais on évite l'erreur, l'eſprit devient juſte & ſe forme toujours des idées nettes.

Les philoſophes ſe ſont particulierement exercés ſur la premiere & n'ont regardé l'autre que comme une partie acceſſoire qui mérite à peine le nom de métaphyſique. Locke eſt le ſeul que je crois devoir excepter : il s'eſt borné à l'étude de l'eſprit humain, & a rem-

pli cet objet avec ſuccès. Deſcartes n'a connu ni l'origine ni la génération de nos idées (*a*). C'eſt à quoi il faut attribuer l'inſuffiſance de ſa méthode : car nous ne découvrirons point une maniere sûre de conduire nos penſées, tant que nous ne ſaurons pas comment elles ſe ſont formées. Mallebranche, de tous les cartéſiens celui qui a le mieux apperçu les cauſes de nos erreurs, cherche tantôt dans la matiere des comparaiſons pour expliquer les facultés de l'ame (*b*) : tantôt il ſe perd dans un *monde intelligible*, où il s'imagine avoir trouvé la ſource de nos idées (*c*). D'autres créent & anéantiſſent des

---

[*a*] Je renvoie à ſa troiſieme méditation. Rien ne me paroît moins philoſophique que ce qu'il dit à ce ſujet.

[*b*] Recher. de la vér. liv. 1. ch. 1.

[*c*] Liv. 3. Voyez auſſi ſes entretiens & ſes méditations métaphyſiques, avec ſes réponſes à M. Arnaud.

êtres, les ajoutent à notre ame, ou les en retranchent à leur gré, & croyent par cette imagination rendre raiſon des différentes opérations de notre eſprit, & de la maniere dont il acquiert ou perd des connoiſſances (*a*). Enfin les léibnitiens font de cette ſubſtance un être bien plus parfait : c'eſt, ſelon eux, un petit monde ; c'eſt un miroir vivant de l'univers ; &, par la puiſſance qu'ils lui donnent de repréſenter tout ce qui exiſte, ils ſe flattent d'en expliquer l'eſſence, la nature & toutes les propriétés. C'eſt ainſi que chacun ſe laiſſe ſéduire par ſes propres ſyſtêmes. Nous ne voyons qu'autour de nous, & nous croyons voir tout ce qui eſt : nous ſommes comme des enfans qui s'imaginent qu'au bout d'une plaine ils vont toucher le ciel avec la main.

[*a*] L'auteur de l'action de Dieu ſur les créatures.

Seroit-il donc inutile de lire les philoſophes ? Mais qui pourroit ſe flatter de réuſſir mieux que tant de génies qui ont fait l'admiration de leur ſiecle, s'il ne les étudie au moins dans la vue de profiter de leurs fautes ? Il eſt eſſentiel, pour quiconque veut faire par lui-même des progrès dans la recherche de la vérité, de connoître les mépriſes de ceux qui ont cru lui en ouvrir la carriere. L'expérience du philoſophe, comme celle du pilote, eſt la connoiſſance des écueils où les autres ont échoué ; &, ſans cette connoiſſance, il n'eſt point de bouſſole qui puiſſe le guider.

Ce ne ſeroit pas aſſez de découvrir les erreurs des philoſophes, ſi l'on n'en pénétroit les cauſes : il faudroit même remonter d'une cauſe à l'autre, & parvenir juſqu'à la premiere. Car il y en a une qui doit être la même pour tous ceux qui s'égarent, & qui eſt comme un



point unique où commencent tous les chemins qui menent à l'erreur. Peut-être qu'alors, à côté de ce point, on en verroit un autre, où commence l'unique chemin qui conduit à la vérité.

Notre premier objet, celui que nous ne devons jamais perdre de vue c'eſt l'étude de l'eſprit humain : non pour en découvrir la nature, mais pour en connoître les opérations; obſerver avec quel art elles ſe combinent, & comment nous devons les conduire, afin d'acquérir toute l'intelligence dont nous ſommes capables. Il faut remonter à l'origine de nos idées, en développer la génération, les ſuivre juſqu'aux limites que la nature leur a preſcrites; par-là, fixer l'étendue & les bornes de nos connoiſſances, & renouveller tout l'entendement humain.

Ce n'eſt que par la voie des obſervations que nous pouvons faire

ces recherches avec ſuccès ; & nous ne devons aſpirer qu'à découvrir une premiere expérience, que perſonne ne puiſſe révoquer en doute, & qui ſuffiſe pour expliquer toutes les autres. Elle doit montrer ſenſiblement quelle eſt la ſource de nos connoiſſances, quels en ſont les matériaux, par quel principe ils ſont mis en œuvre, quels inſtrumens on y emploie & quelle eſt la maniere dont il faut s'en ſervir. J'ai, ce me ſemble, trouvé la ſolution de tous ces problêmes dans la liaiſon des idées, ſoit avec les ſignes, ſoit entr'elles : on en pourra juger à meſure qu'on avancera dans la lecture de cet ouvrage.

On voit que mon deſſein eſt de rappeller à un ſeul principe tout ce qui concerne l'entendement humain, & que ce principe ne ſera ni une propoſition vague, ni une maxime abſtraite, ni une ſuppoſition gratuite ; mais une expérience

constante, dont toutes les conséquences seront confirmées par de nouvelles expériences.

Les idées se lient avec les signes, & ce n'est que par ce moyen, comme je le prouverai, qu'elles se lient entr'elles. Ainsi, après avoir dit un mot sur les matériaux de nos connoissances, sur la distinction de l'ame & du corps, & sur les sensations; j'ai été obligé, pour développer mon principe, non seulement de suivre les opérations de l'ame dans tous leurs progrès, mais encore de rechercher comment nous avons contracté l'habitude des signes de toute espece, & quel est l'usage que nous en devons faire.

Dans le dessein de remplir ce double objet, j'ai pris les choses d'aussi haut qu'il m'a été possible. D'un côté, je suis remonté à la perception, parce que c'est la premiere opération qu'on peut remarquer dans l'ame; & j'ai fait voir

comment, & dans quel ordre, elle produit toutes celles dont nous pouvons acquérir l'exercice. D'un autre côté, j'ai commencé au langage d'action. On verra comment il a produit tous les arts qui ſont propres à exprimer nos penſées ; l'art des geſtes, la danſe, la parole, la déclamation, l'art de la noter, celui des pantomimes, la muſique, la poéſie, l'éloquence, l'écriture & les différens caracteres des langues. Cette hiſtoire du langage montrera les circonſtances où les ſignes ont été imaginés, elle en fera connoître le vrai ſens, apprendra à en prévenir les abus, & ne laiſſera, je penſe, aucun doute ſur l'origine de nos idées.

Enfin, après avoir développé les progrès des opérations de l'ame & ceux du langage, j'eſſaye d'indiquer par quels moyens on peut éviter l'erreur, & démontrer l'ordre qu'on doit ſuivre, ſoit pour faire des découvertes, ſoit

pour instruire les autres de celles qu'on a faites. Tel est en général le plan de cet Essai.

Souvent un philosophe se déclare pour la vérité, sans la connoître. Il voit une opinion qui jusqu'à lui a été abandonnée, & il l'adopte; non parce qu'elle lui paroît la meilleure, mais dans l'espérance de devenir le chef d'une secte. En effet, la nouveauté d'un systême a presque toujours été suffisante pour en assurer le succès.

Il se peut que ce soit là le motif qui a engagé les péripatéticiens à prendre pour principe, que toutes nos connoissances viennent des sens. Ils étoient si éloignés de connoître cette vérité, qu'aucun d'eux n'a sçu la développer, & qu'après plusieurs siecles c'étoit encore une découverte à faire.

Bacon est peut-être le premier qui l'ait apperçue. Elle est le fondement d'un ouvrage dans lequel il donne d'excellens conseils pour

l'avancement des ſciences (*a*). Les cartéſiens ont rejetté ce principe avec mépris, parce qu'ils n'en ont jugé que d'après les écrits des péripatéticiens. Enfin Locke l'a ſaiſi, & il a l'avantage d'être le premier qui l'ait démontré.

Il ne paroît pas cependant que ce philoſophe ait jamais fait ſon principal objet du traité qu'il a laiſſé ſur l'entendement humain. Il l'entreprit par occaſion, & le continua de même; &, quoiqu'il prévit qu'un ouvrage compoſé de la ſorte ne pouvoit manquer de lui attirer des reproches, il n'eut, comme il le dit, ni le courage, ni le loiſir de le refaire (*b*). Voilà ſur quoi il faut rejetter les longueurs, les répétitions & le déſordre qui y regnent. Locke étoit très-capable de corriger ces défauts, & c'eſt peut-être ce qui le rend moins ex-

(*a*) Nov. orig. ſcient.
[*b*] Voyez ſa préface.

cusable. Il a vu, par exemple, que les mots & la maniere dont nous nous en servons, peuvent fournir des lumieres sur le principe de nos idées (*a*) : mais parce qu'il s'en est apperçu trop tarp (*b*), il n'a traité que dans son troisieme livre une matiere qui devoit être l'objet du second. S'il eût pu prendre sur lui de recommencer son ouvrage, on a lieu de conjecturer qu'il eût beaucoup mieux développé les ressorts de l'entendement humain. Pour ne l'avoir pas fait, il a passé trop légerement sur l'origine de nos connoissances, & c'est la partie qu'il a le moins approfondie. Il suppose, par exemple, qu'aussitôt que l'ame reçoit des idées par les sens, elle peut à son gré les

[*a*] L. III. ch. VIII. §. 1.

[*b*] J'avoue (dit-il L. III. ch. IX. §. 21.) que lorsque que je commençai cet ouvrage, & longtems après, il ne me vint nullement dans l'esprit qu'il fût nécessaire de faire aucune réflexion sur les mots.

répéter, les compoſer, les unir enſemble avec une variété infinie, & en faire toutes ſortes de notions complexes. Mais il eſt conſtant que dans l'enfance nous avons éprouvé des ſenſations, longtems avant d'en ſavoir tirer des idées. Ainſi, l'ame n'ayant pas dès le premier inſtant l'exercice de toutes ſes opérations, il étoit eſſentiel, pour développer mieux l'origine de nos connoiſſances, de montrer comment elle acquiert cet exercice, & quel en eſt le progrès. Il ne paroît pas que Locke y ait penſé, ni que perſonne lui en ait fait le reproche, ou ait eſſayé de ſuppléer à cette partie de ſon ouvrage. Peut-être même que le deſſein d'expliquer la génération des opérations de l'ame, en les faiſant naître d'une ſimple perception, eſt ſi nouveau, que le lecteur a bien de la peine à comprendre de quelle maniere je l'exécuterai.

Locke, dans le premier livre de

ſon eſſai, examine l'opinion des idées innées. Je ne ſçais s'il ne s'eſt point trop arrêté à combattre cette erreur : l'ouvrage que je donne, la détruira indirectement. Dans quelques endroits du ſecond livre, il traite, mais ſuperficiellement, des opérations de l'ame. Les mots ſont l'objet du troiſieme ; & il me paroît le premier qui ait écrit ſur cette matiere en vrai philoſophe. Cependant j'ai cru qu'elle devoit faire une partie conſidérable de mon ouvrage ; ſoit parce qu'elle peut encore être enviſagée d'une maniere neuve & plus étendue ; ſoit parce que je ſuis convaincu que l'uſage des ſignes eſt le principe qui développe le germe de toutes nos idées. Au reſte, parmi d'excellentes choſes que Locke dit dans ſon ſecond livre ſur la génération de pluſieurs ſortes d'idées, telles que l'eſpace, la durée, &c. & dans ſon quatrieme, qui a pour titre *De la connoiſſance*, il y en a beaucoup

que je suis bien éloigné d'approuver ; mais comme elles appartiennent plus particulierement à l'étendue de nos connoissances, elles n'entrent pas dans mon plan, & il est inutile que je m'y arrête.





ESSAI
SUR L'ORIGINE
DES
CONNOISSANCES HUMAINES.

PREMIERE PARTIE.

Des Matériaux de nos connoissances, & particuliérement des opérations de l'ame.

SECTION PREMIERE.

HAPITRE PREMIER.

matériaux de nos connoissances, & de la distinction de l'ame & du corps.

SOIT que nous nous élevions, pour parler métaphoriquement, jusques dans les Cieux; nous descendions dans les abys- us ne sortons point de nous- & ce n'est jamais que notre

que je ſuis bien éloigné d'approuver ; mais comme elles appartiennent plus particulierement à l'étendue de nos connoiſſances, elles n'entrent pas dans mon plan, & il eſt inutile que je m'y arrête.





ESSAI SUR L'ORIGINE DES CONNOISSANCES HUMAINES.

PREMIERE PARTIE.

Des Matériaux de nos connoissances, & particulierement des opérations de l'ame.

SECTION PREMIERE.

CHAPITRE PREMIER.

Des matériaux de nos connoissances, & de la distinction de l'ame & du corps.

§. 1. SOIT que nous nous élevions, pour parler métaphoriquement, jusques dans les Cieux; soit que nous descendions dans les abysmes, nous ne sortons point de nous-mêmes; & ce n'est jamais que notre

propre pensée que nous appercevons. Quelles que soient nos connoissances, si nous voulons remonter à leur origine, nous arriverons enfin à une premiere pensée simple qui a été l'objet d'une seconde, qui l'a été d'une troisieme, & ainsi de suite. C'est cet ordre de pensées qu'il faut développer, si nous voulons connoître les idées que nous avons des choses.

§. 2. Il seroit inutile de demander quelle est la nature de nos pensées. La premiere réflexion sur soi-même peut convaincre que nous n'avons aucun moyen pour faire cette recherche. Nous sentons notre pensée ; nous la distinguons parfaitement de tout ce qui n'est point elle ; nous distinguons même toutes nos pensées les unes des autres : c'en est assez. En partant de-là, nous partons d'une chose que nous connoissons si clairement, qu'elle ne sçauroit nous engager dans aucune erreur.

§. 3. Considérons un homme au premier moment de son existence : son ame éprouve d'abord différentes sensations, telles que la lumiere, les couleurs, la douleur, le plaisir, le mouvement, le repos : voilà ses premieres pensées.

§. 4. Suivons-le dans les momens où

il commence à réfléchir ſur ce que les ſenſations occaſionnent en lui ; & nous le verrons ſe former des idées des différentes opérations de ſon ame, telles qu'appercevoir, imaginer : voilà ſes ſecondes penſées.

Ainſi, ſelon que les objets extérieurs agiſſent ſur nous, nous recevons différentes idées par les ſens ; &, ſelon que nous réfléchiſſons ſur les opérations que les ſenſations occaſionnent dans notre ame, nous acquérons toutes les idées que nous n'aurions pu recevoir des choſes extérieures.

§. 5. Les ſenſations & les opérations de l'ame ſont donc les matériaux de toutes nos connoiſſances : matériaux que la réflexion met en œuvre, en cherchant, par des combinaiſons, les rapports qu'ils renferment. Mais tout le ſuccès dépend des circonſtances par où l'on paſſe. Les plus favorables ſont celles qui nous offrent en plus grand nombre des objets propres à exercer notre réflexion. Les grandes circonſtances, où ſe trouvent ceux qui ſont deſtinés à gouverner les hommes, ſont, par exemple, une occaſion de ſe faire des vues fort étendues ; & celles qui ſe repétent continuellement dans le grand

monde, donnent cette sorte d'esprit qu'on appelle naturel; parce que, n'étant pas le fruit de l'étude, on ne sçait pas remarquer les causes qui le produisent. Concluons qu'il n'y a point d'idées qui ne soient acquises : les premieres viennent immédiatement des sens; les autres sont dûes à l'expérience, & se multiplient à proportion qu'on est plus capable de réfléchir.

§. 6. Le péché originel a rendu l'ame si dépendante du corps, que bien des philosophes ont confondu ces deux substances. ils ont cru que la premiere n'est que ce qu'il y a dans le corps de plus délié, de plus subtil & de plus capable de mouvement. Mais cette opinion est une suite du peu de soin qu'ils ont eu de raisonner d'après des idées exactes. Je leur demande ce qu'ils entendent par un corps. S'ils veulent répondre d'une maniere précise, ils ne diront pas que c'est une substance unique; mais ils le regarderont comme un assemblage, une collection de substances. Si la pensée appartient au corps, ce sera donc en tant qu'il est assemblage & collection, ou parce qu'elle est une propriété de chaque substance qui le compose. Or ces mots *assemblage*.

& *collection* ne signifient qu'un rapport externe entre plusieurs choses, une maniere d'exister dépendamment les unes des autres. Par cette union, nous les regardons comme formant un seul tout; quoique dans la réalité, elles ne soient pas plus *une* que si elles étoient séparées. Ce ne sont là, par conséquent, que des termes abstraits, qui, au dehors, ne supposent pas une substance unique, mais une multitude de substances. Le corps, en tant qu'assemblage & collection, ne peut donc pas être le sujet de la pensée.

Diviserons-nous la pensée entre toutes les substances dont il est composé? D'abord, cela ne sera pas possible, quand elle ne sera qu'une perception unique & indivisible: en second lieu, il faudra encore rejetter cette supposition, quand la pensée sera formée d'un certain nombre de perceptions. Qu'A, B, C, trois substances qui entrent dans la composition du corps, se partagent en trois perceptions différentes; je demande où s'en fera la comparaison. Ce ne sera pas dans A, puisqu'il ne sauroit comparer une perception qu'il a, avec celle qu'il n'a pas. Par la même raison, ce ne sera ni dans B,

ni dans C. Il faudra donc admettre u
point de réunion ; une substance qu
soit, en même tems, un sujet simpl
& indivisible de ces trois perceptions
distincte, par conséquent, du corps
une ame, en un mot.

§. 7. Je ne sçais pas comment Lock
(a) a pu avancer qu'il nous sera peut
être éternellement impossible de con
noître si Dieu n'a point donné à quelqu
amas de matiere, disposée d'une cer
taine façon, la puissance de penser.
ne faut pas s'imaginer que, pour ré
soudre cette question, il faille connoîtr
l'essence & la nature de la matiere. Le
raisonnemens qu'on fonde sur cett
ignorance sont tout-à-fait frivoles.
suffit de remarquer que le sujet de la pen
sée doit être *un*. Or un amas de mati
res n'est pas un; c'est une multitude (b

(a) L. IV. c. 3.

(b) La propriété de marquer le tems, m
t'on objecté, est indivisible. On ne peut p
dire qu'elle se partage entre les roues d'u
montre : elle est dans le tout. Pourquoi do
la propriété de penser ne pourroit-elle pas
trouver dans un tout organisé ? Je réponds q
la propriété de marquer le tems peut, par
nature, appartenir à un sujet composé, pa
ce que le tems n'étant qu'une succession, to

§. 8. L'ame étant distincte & différente du corps, celui-ci ne peut être que cause occasionnelle de ce qu'il paroît produire en elle. D'où il faut conclure que nos sens ne sont qu'occasionnellement la source de nos connoissances. Mais ce qui se fait à l'occasion d'une chose peut se faire sans elle, parce qu'un effet ne dépend de sa cause occasionnelle que dans une certaine hypothese. L'ame peut donc absolument, sans le secours des sens, acquérir des connoissances. Avant le péché, elle étoit dans un systême tout différent de celui où elle se trouve aujourd'hui. Exempte d'ignorance & de concupiscence, elle commandoit à ses sens, en suspendoit l'action, & la modifioit à son gré. Elle avoit

---

ce qui est capable de mouvement, peut le mesurer. On m'a encore objecté que l'unité convient à un amas de matiere ordonné, quoiqu'on ne puisse pas la lui appliquer, quand la confusion est telle qu'elle empêche de le considérer comme un tout. J'en conviens : mais j'ajoute qu'alors l'unité ne se prend pas dans la rigueur. Elle se prend pour une unité composée d'autres unités ; par conséquent, elle est proprement collection, multitude : or ce n'est pas de cette unité que je prétends parler.

pas par elles-mêmes autant représentatives qu'aucune autre pensée de l'ame. Ils ont donc regardé les sensations comme quelque chose qui ne vient qu'après les idées, & qui les modifie; erreur qui leur a fait imaginer des systêmes aussi bisarres qu'inintelligibles.

La plus legere attention doit nous faire connoître que, quand nous appercevons de la lumiere, des couleurs, de la solidité, ces sensations & autres semblables, sont plus que suffisantes pour nous donner toutes les idées qu'on a communément des corps. En est-il en effet quelqu'une qui ne soit pas renfermée dans ces premieres perceptions? N'y trouve-t'on pas les idées d'étendue, de figure, de lieu, de mouvement, de repos, & toutes celles qui dépendent de ces dernieres?

Qu'on rejette donc l'hypothese des idées innées; & qu'on suppose que Dieu ne nous donne, par exemple, que des perceptions de lumiere & de couleurs. Ces perceptions ne traceront-elles pas à nos yeux de l'étendue, des lignes & des figures? Mais, dit-on, on ne peut s'assurer par les sens, si ces choses sont telles qu'elles le paroissent;

donc les sens n'en donnent point d'idées. Quelle conséquence ! S'en assure-t-on mieux avec des idées innées ? Qu'importe qu'on puisse par les sens, connoître avec certitude quelle est la figure d'un corps ? La question est de savoir si, même quand ils nous trompent, ils ne nous donnent pas l'idée d'une figure. J'en vois une que je juge être une pentagone, quoiqu'elle forme dans un de ses côtés, un angle imperceptible. C'est une erreur; mais enfin, m'en donne-t-elle moins l'idée d'un pentagone ?

§. 10. Cependant les Cartésiens & les Mallebranchistes crient si fort contre les sens, ils répetent si souvent qu'ils ne sont qu'erreurs & illusions, que nous les regardons comme un obstacle à acquérir quelques connoissances; & par zele pour la vérité, nous voudrions, s'il étoit possible, en être dépouillés. Ce n'est pas que les reproches de ces philosophes soient absolument sans fondement. Ils ont relevé à ce sujet plusieurs erreurs avec tant de sagacité, qu'on ne sçauroit désavouer sans injustice, les obligations que nous leur avons. Mais n'y auroit-il pas un milieu à prendre ? Ne pourroit-on pas

trouver dans nos sens une source de vérités, comme une source d'erreurs, & les distinguer si bien l'une de l'autre, qu'on pût constamment puiser dans la premiere? C'est ce qu'il est à propos de rechercher.

§. 11. Il est d'abord bien certain que rien n'est plus clair & plus distinct que notre perception, quand nous éprouvons quelques sensations. Quoi de plus clair que les perceptions de son & de couleur! quoi de plus distinct! Nous est-il jamais arrivé de confondre deux de ces choses? Mais si nous en voulons rechercher la nature, & sçavoir comment elles se produisent en nous, il ne faut pas dire que nos sens nous trompent, ou qu'ils nous donnent des idées obscures & confuses : la moindre réflexion fait voir qu'ils n'en donnent aucune.

Cependant, quelle que soit la nature de ces perceptions, & de quelque maniere qu'elles se produisent, si nous y cherchons l'idée de l'étendue, celle d'une ligne, d'un angle, & de quelques figures, il est certain que nous l'y trouverons très-clairement & très-distinctement. Si nous y cherchons encore à quoi nous rapportons cette étendue & ces figures, nous apper-

cevrons auſſi clairement & auſſi diſtinctement, que ce n'eſt pas à nous, ou à ce qui eſt en nous, le ſujet de la penſée, mais à quelque choſe hors de nous.

Mais ſi nous y voulons chercher l'idée de la grandeur abſolue de certains corps, ou même celle de leur grandeur relative & de leur propre figure, nous n'y trouverons que des jugemens fort ſuſpects. Selon qu'un objet ſera plus près ou plus loin, les apparences de grandeur & de figure ſous leſquelles il ſe préſentera, ſeront tout-à-fait différentes.

Il y a donc trois choſes à diſtinguer dans nos ſenſations. 1°. La perception que nous éprouvons. 2°. Le rapport que nous en faiſons à quelque choſe hors de nous. 3°. Le jugement que ce que nous rapportons aux choſes leur appartient en effet.

Il n'y a ni erreur, ni obſcurité, ni confuſion, dans ce qui ſe paſſe en nous, non plus que dans le rapport que nous en faiſons au dehors. Si nous réfléchiſſons, par exemple, que nous avons les idées d'une certaine grandeur & d'une certaine figure, & que nous les rapportons à tel corps, il n'y a rien là qui ne ſoit vrai, clair & diſtinct.

Voilà où toutes les vérités ont leur source. Si l'erreur survient, ce n'est qu'autant que nous jugeons que telle grandeur & telle figure appartiennent en effet à tel corps. Si, par exemple, je vois de loin un bâtiment quarré, il me paroîtra rond. Y a-t-il donc de l'obscurité & de la confusion dans l'idée de rondeur, ou dans le rapport que j'en fais ? Non : mais je juge ce bâtiment rond ; voilà l'erreur.

Quand je dis donc que toutes nos connoissances viennent des sens, il ne faut pas oublier que ce n'est qu'autant qu'on les tire de ces idées claires & distinctes qu'ils renferment. Pour les jugemens qui les accompagnent, ils ne peuvent nous être utiles qu'après qu'une expérience bien réfléchie en a corrigé les défauts.

§. 12. Ce que nous avons dit de l'étendue & des figures, s'applique parfaitement bien aux autres idées de sensations, & peut résoudre la question des Cartésiens : sçavoir, si les couleurs, les odeurs, &c. sont dans les objets.

Il n'est pas douteux qu'il ne faille admettre dans les corps des qualités qui occasionnent les impressions qu'ils

font ſur nos ſens. La difficulté qu'on prétend faire eſt de ſçavoir ſi ces qualités ſont ſemblables à ce que nous éprouvons. Sans doute que ce qui nous embarraſſe, c'eſt qu'appercevant en nous l'idée de l'étendue, & ne voyant aucun inconvénient à ſuppoſer dans les corps quelque choſe de ſemblable, on s'imagine qu'il s'y trouve auſſi quelque choſe qui reſſemble aux perceptions de couleurs, d'odeurs, &c. C'eſt là un jugement précipité, qui n'eſt fondé que ſur cette comparaiſon, & dont on n'a, en effet, aucune idée.

La notion de l'étendue, dépouillée de toutes ſes difficultés & priſe par le côté le plus clair, n'eſt que l'idée de pluſieurs êtres qui nous paroiſſent les uns hors des autres (*a*). C'eſt pourquoi en ſuppoſant au dehors quelque choſe de conforme à cette idée, nous nous le repréſentons toujours d'une maniere auſſi claire que ſi nous ne le

(*a*). Et unis, diſent les Léibnitiens. Mais cela eſt inutile, quand il s'agit de l'étendue abſtraite. Nous ne pouvons nous repréſenter des Êtres ſéparés, qu'autant que nous en ſuppoſons d'autres qui les ſéparent; & la totalité emporte l'idée d'union.

considérions que dans l'idée même. Il en est toute autrement des couleurs, des odeurs, &c. Tant qu'en réfléchissant sur ces sensations nous les regardons comme à nous, comme nous étant propres, nous en avons des idées fort claires. Mais si nous voulons, pour ainsi dire, les détacher de notre être & en enrichir les objets, nous faisons une chose dont nous n'avons plus d'idée. Nous ne sommes portés à les leur attribuer, que parce que d'un côté, nous sommes obligés d'y supposer quelque chose qui les occasionne; & que de l'autre, cette cause nous est tout-à-fait cachée.

§. 13. C'est en vain qu'on auroit recours à des idées ou à des sensations obscures & confuses. Ce langage ne doit point passer parmi des philosophes, qui ne sçauroient mettre trop d'exactitude dans leurs expressions. Si vous trouvez qu'un portrait ressemble obscurément & confusément; développez cette pensée, & vous verrez qu'il est, par quelques endroits, conforme à l'original, & que par d'autres, il ne l'est point. Il en est de même de chacune de nos perceptions: ce qu'elles renferment est clair & di-

ſtinct ; & ce qu'on leur ſuppoſe d'obſcur & de confus, ne leur appartient en aucune maniere. On ne peut pas dire d'elles, comme d'un portrait, qu'elles ne reſſemblent qu'en partie. Chacune eſt ſi ſimple, que tout ce qui auroit avec elles quelque rapport d'égalité leur ſeroit égal en tout. C'eſt pourquoi j'avertis que dans mon langage, avoir des idées claires & diſtinctes, ce ſera, pour parler plus briévement, avoir des idées ; & avoir des idées obſcures & confuſes, ce ſera n'en point avoir.

§. 14. Ce qui nous fait croire que nos idées ſont ſuſceptibles d'obſcurité, c'eſt que nous ne les diſtinguons pas aſſez des expreſſions en uſage. Nous diſons, par exemple, que *la neige eſt blanche* ; & nous faiſons mille autres jugemens, ſans penſer à ôter l'équivoque des mots. Ainſi, parce que nos jugemens ſont exprimés d'une maniere obſcure, nous nous imaginons que cette obſcurité retombe ſur les jugemens mêmes & ſur les idées qui les compoſent. Une définition corrigeroit tout. La neige eſt blanche, ſi l'on entend par *blancheur* la cauſe phyſique de notre perception : elle ne l'eſt

pas, si l'on entend par *blancheur* quelque chose de semblable à la perception même. Ces jugemens ne sont donc pas obscurs; mais ils sont vrais ou faux, selon les sens dans lequel on prend les termes.

Un motif nous engage encore à admettre des idées obscures & confuses. C'est la démangeaison que nous avons de sçavoir beaucoup. Il semble que ce soit une ressource pour notre curiosité de connoître au moins obscurément & confusément. C'est pourquoi nous avons quelquefois de la peine à nous appercevoir que nous manquons d'idées (*a*).

D'autres ont prouvé que les couleurs, les odeurs, &c. ne sont pas dans les objets. Mais il m'a toujours paru que leurs raisonnemens ne tendent pas assez à éclairer l'esprit. J'ai pris une rou-

(*a*) Locke admet des idées claires & obscures, distinctes & confuses, vraies & fausses. Mais les explications qu'il en donne, font voir que nous ne différons que par la maniere de nous expliquer. Celle dont je me sers a l'avantage d'être plus nette & plus simple. Par cette raison, elle doit avoir la préférence; car ce n'est qu'à force de simplifier le langage, qu'on en pourra prévenir les abus. Tout cet ouvrage en sera la preuve.

te différente ; & j'ai cru qu'en ces matieres, comme en bien d'autres, il ſuffiſoit de développer nos idées, pour déterminer à quel ſentiment on doit donner la préférence.

SECTION SECONDE.

L'analyſe & la génération des opérations de l'ame.

ON peut diſtinguer les opérations de l'ame en deux eſpeces, ſelon qu'on les rapporte plus particulierement à l'entendement ou à la volonté. L'objet de cet eſſai indique que je me propoſe de ne les conſidérer que par le rapport qu'elles ont à l'entendement.

Je ne me bornerai pas à en donner des définitions. Je vais eſſayer de les enviſager ſous un point de vue plus lumineux qu'on n'a encore fait. Il s'agit d'en développer les progrès, & de voir comment elles s'engendrent toutes d'une premiere qui n'eſt qu'une ſimple perception. Cette ſeule recherche eſt plus utile que toutes les regles des logiciens. En effet, pourroit-on ignorer la maniere de conduire les

opérations de l'ame, si l'on en connoissoit bien la génération? Mais toute cette partie de la métaphysique a été jusqu'ici dans un si grand cahos, que j'ai été obligé de me faire, en quelque sorte, un nouveau langage. Il ne m'étoit pas possible d'allier l'exactitude avec des signes aussi mal déterminés qu'ils le sont dans l'usage ordinaire. Je n'en serai cependant que plus facile à entendre pour ceux qui me liront avec attention.

CHAPITRE PREMIER.

De la perception, de la conscience, de l'attention, & de la réminiscence.

§. 1. LA perception, ou l'impression occasionnée dans l'ame par l'action des sens, est la premiere opération de l'entendement. L'idée en est telle qu'on ne peut l'acquérir par aucun discours. La seule réflexion sur ce que nous éprouvons, quand nous sommes affectés de quelque sensation, peut la fournir.

§. 2. Les objets agiroient inutilement sur les sens, & l'ame n'en pren-

droit jamais connoiſſance, ſi elle n'en avoit pas perception. Ainſi le premier & le moindre dégré de connoiſſance c'eſt d'appercevoir.

§. 3. Mais puiſque la perception ne vient qu'à la ſuite des impreſſions qui ſe font ſur les ſens, il eſt certain que ce premier dégré de connoiſſance doit avoir plus ou moins d'étendue, ſelon qu'on eſt organiſé pour recevoir plus ou moins de ſenſations différentes. Prenez des créatures qui ſoient privées de la vue, d'autres qui le ſoient de la vue & de l'ouie, & ainſi ſucceſſivement; vous aurez bientôt des créatures qui, étant privées de tous les ſens, ne recevront aucune connoiſſance. Suppoſez au contraire, s'il eſt poſſible, de nouveaux ſens dans des animaux plus parfaits que l'homme. Que de perceptions nouvelles! Par conſéquent, combien de connoiſſances à leur portée, auſquelles nous ne ſçaurions atteindre, & ſur leſquelles nous ne saurions même former des conjectures.

§. 4. Nos recherches ſont quelquefois d'autant plus difficiles, que leur objet eſt plus ſimple: les perceptions en ſont un exemple. Quoi de plus facile en apparence, que de décider

ſi l'ame prend connoiſſance de toutes celles qu'elle éprouve ? faut-il autre choſe que réfléchir ſur ſoi-même ? Sans doute que tous les philoſophes l'ont fait ; mais quelques-uns préoccupés de leurs principes, ont dû admettre dans l'ame des perceptions dont elle ne prend jamais connoiſſance, (*a*), & d'autres ont dû trouver cette opinion tout-à-fait inintelligible (*b*). Je tâcherai de réſoudre cette queſtion dans les paragraphes ſuivans. Il ſuffit dans celui-ci de remarquer que, de l'aveu de tout le monde, il y a dans l'ame des perceptions qui n'y ſont pas à ſon inſçu. Or ce ſentiment qui lui en donne la connoiſſance, & qui l'avertit du moins d'une partie de ce qui ſe paſſe en elle, je l'appellerai *conſcience*. Si, comme le veut Locke, l'ame n'a point de perception dont elle ne prenne connoiſſance, enſorte qu'il y ait contradiction qu'une perception ne ſoit pas connuë ; la perception & la conſcience ne doivent être priſes que pour une ſeule & même opé-

(*a*) Les Cartéſiens, les mallebranchiſtes & les Léibnitiens.
(*b*) Locke & ſes ſectateurs.

ration. Si, au contraire, le ſentiment oppoſé étoit le véritable, elles ſeroient deux opérations diſtinctes, & ce ſeroit à la conſcience, & non à la perception, comme je l'ai ſuppoſé, que commenceroit proprement notre connoiſſance.

§. 5. Entre pluſieurs perceptions dont nous avons en même tems conſcience, il nous arrive ſouvent d'avoir plus conſcience des unes que des autres, ou d'être plus vivement averti de leur exiſtence. Plus même la conſcience de quelques-unes augmente, plus celle des autres diminue. Que quelqu'un ſoit dans un ſpectacle où une multitude d'objets paroiſſent ſe diſputer ſes regards, ſon ame ſera aſſaillie de quantité de perception, dont il eſt conſtant qu'il prend connoiſſance; mais peu-à-peu quelques-unes lui plairont & l'intéreſſeront davantage : il s'y livrera donc plus volontiers. Dès-là il commencera à être moins affecté par les autres: la conſcience en diminuera même inſenſiblement, juſqu'au point que, quand il reviendra à lui, il ne ſe ſouviendra pas d'en avoir pris connoiſſance. L'illuſion qui ſe fait au

théatre en est la preuve. Il y a des momens où la conscience ne paroît pas se partager entre l'action qui se passe & le reste du spectacle. Il sembleroit d'abord que l'illusion devroit être d'autant plus vive, qu'il y auroit moins d'objets capables de distraire. Cependant chacun a pu remarquer qu'on n'est jamais plus porté à se croire le seul témoin d'une scene intéressante, que quand le spectacle est bien rempli. C'est peut-être que le nombre, la variété & la magnificence des objets remuent les sens, échauffent, élevent l'imagination, & par-là nous rendent plus propres aux impressions que le Poëte veut faire naître. Peut-être encore que les spectateurs se portent mutuellement, par l'exemple qu'ils se donnent, à fixer la vue sur la scene. Quoiqu'il en soit, cette opération par laquelle notre conscience, par rapport à certaines perceptions, augmente si vivement qu'elles paroissent les seules dont nous ayons pris connoissance, je l'appelle *attention*. Ainsi être attentif à une chose, c'est avoir plus conscience des perceptions qu'elle fait naître, que de celles que d'autres produisent en agissant comme

comme elle sur nos sens ; & l'attention a été d'autant plus grande, qu'on se souvient moins de ces dernieres.

§. 6. Je distingue donc de deux sortes de perceptions parmi celles dont nous avons conscience : les unes, dont nous nous souvenons, au moins le moment suivant ; les autres, que nous oublions aussi-tôt que nous les avons eues. Cette distinction est fondée sur l'expérience que je viens d'apporter. Quelqu'un qui s'est livré à l'illusion se souviendra fort bien de l'impression qu'a fait sur lui une scene vive & touchante ; mais il ne se souviendra pas toujours de celle qu'il recevoit en même tems du reste du spectacle.

§. 7. On pourroit ici prendre deux sentimens différens du mien. Le premier seroit de dire que l'ame n'a point éprouvé, comme je le suppose, les perceptions que je lui fais oublier si promptement ; ce qu'on essayeroit d'expliquer par des raisons physiques. Il est certain, diroit-on, que l'ame n'a des perceptions qu'autant que l'action des objets sur les sens se communique au cerveau (*a*). Or on pourroit supposer

(*a*) Ou si l'on veut, à la partie du cerveau qu'on appelle *sensorium commune.*

les fibres de celui-ci, dans une si grande contention, par l'impression qu'elles reçoivent de la scene qui cause l'illusion, qu'elles resisteroient à toute autre. D'où l'on concluroit que l'ame n'a eu d'autres perceptions que celles dont elle conserve le souvenir.

Mais il n'est pas vraisemblable que, quand nous donnons notre attention à un objet, toutes les fibres du cerveau soient également agitées, ensorte qu'il n'en reste pas beaucoup d'autres capables de recevoir une impression différente. Il y a donc lieu de présumer qu'il se passe en nous des perceptions dont nous ne nous souvenons pas le moment d'après que nous les avons eues. Ce qui n'est encore qu'une présomption sera bientôt démontré, même du plus grand nombre.

§. 8. Le second sentiment seroit de dire qu'il ne se fait point d'impression dans les sens, qui ne se communique au cerveau, & ne produise, par conséquent, une perception dans l'ame. Mais on ajouteroit qu'elle est sans conscience, ou que l'ame n'en prend point connoissance. Ici je me déclare pour Locke; car je n'ai point d'idée d'une pareille perception : j'aimerois

autant qu'on dit que j'apperçois sans appercevoir.

§. 9. Je pense donc que nous avons toujours conscience des impressions qui se font dans l'ame, mais quelquefois d'une maniere si légere, qu'un moment après nous ne nous en souvenons plus. Quelques exemples mettront ma pensée dans tout son jour.

J'avouerai que pendant un tems, il m'a semblé qu'il se passoit en nous des perceptions dont nous n'avons pas conscience. Je me fondois sur cette expérience qui paroît assez simple; que nous fermons des milliers de fois les yeux sans que nous paroissions prendre connoissances que nous sommes dans les ténebres. Mais en faisant d'autres expériences, je découvris mon erreur. Certaines perceptions que je n'avois pas oubliées, & qui supposoient nécessairement que j'en avois eu d'autres dont je ne me souvenois plus un instant après les avoir eues, me firent changer de sentiment. Entre plusieurs expériences qu'on peut faire, en voici une qui est sensible.

Qu'on réfléchisse sur soi-même au sortir d'une lecture, il semblera qu'on n'a eu conscience que des idées qu'elle

a fait naître. Il ne paroîtra pas qu'on en ait eu davantage de la perception de chaque lettre, que de celle des ténebres, à chaque fois qu'on baissoit involontairement la paupiere. Mais on ne se laissera pas tromper par cette apparence, si l'on fait réflexion que, sans la conscience de la perception des lettres, on n'en auroit point eu de celle des mots, ni par conséquent des idées.

§. 10. Cette expérience conduit naturellement à rendre raison d'une chose dont chacun a fait l'épreuve. C'est la vîtesse étonnante avec laquelle le tems paroît quelquefois s'être écoulé. Cette apparence vient de ce que nous avons oublié la plus considérable partie des perceptions qui se sont succédées dans notre ame. Locke fait voir que nous ne nous formons une idée de la succession du tems, que par la succession de nos pensées. Or des perceptions, au moment qu'elles sont totalement oubliées, sont comme non avenues. Leur succession doit donc être autant de retranché de celle du tems. Par conséquent, une durée assez considérable, des heures, par exemple, doivent nous paroître avoir passé comme des instans.

§. 11. Cette explication m'exempte d'apporter de nouveaux exemples: elle en fournira suffisamment à ceux qui voudront y réfléchir. Chacun peut remarquer que parmi les perceptions qu'il a éprouvées pendant un tems qui lui paroît avoir été fort court, il y en a un grand nombre dont sa conduite prouve qu'il a eu conscience, quoiqu'il les ait tout-à-fait oubliées. Cependant tous les exemples n'y sont pas également propres. C'est ce qui me trompa, quand je m'imaginai que je baissai involontairement la paupiere, sans prendre connoissance que je fusse dans les ténebres. Mais il n'est rien de plus raisonnable que d'expliquer un exemple par un autre. Mon erreur provenoit de ce que la perception des ténebres étoit si prompte, si subite, & la conscience si foible, qu'il ne m'en restoit aucun souvenir. En effet, que je donne mon attention au mouvement de mes yeux; cette même perception deviendra si vive, que je ne douterois plus de l'avoir eue.

§. 12. Non seulement nous oublions ordinairement une partie de nos perceptions, mais quelquefois nous les oublions toutes. Quand nous ne fixons

point notre attention, en sorte que nous recevons les perceptions, qui se produisent en nous, sans être plus avertis des unes que des autres; la conscience en est si légere, que si l'on nous retire de cet état, nous ne nous souvenons pas d'en avoir éprouvé. Je suppose qu'on me présente un tableau fort composé, dont à la premiere vue, les parties ne me frappent pas plus vivement les unes que les autres; & qu'on me l'enleve avant que j'aie eu le tems de le considérer en détail: il est certain qu'il n'y a aucune de ses parties sensibles qui n'ait produit en moi des perceptions; mais la conscience en a été si foible, que je ne puis m'en souvenir. Cet oubli ne vient pas de leur peu de durée. Quand on supposeroit que j'ai eu, pendant long-tems, les yeux attachés sur ce tableau; pourvu qu'on ajoute que je n'ai pas rendu, tour-à-tour, plus vive la conscience des perceptions de chaque partie; je ne serai pas plus en état, au bout de plusieurs heures, d'en rendre compte, qu'au premier instant.

Ce qui se trouve vrai des perceptions qu'occasionne ce tableau, doit l'être, par la même raison, de celles

que produisent les objets qui m'environnent. Si agissant sur les sens avec des forces presque égales, ils produisent en moi des perceptions toutes, à peu près, dans un pareil dégré de vivacité ; & si mon ame se laisse aller à leur impression, sans chercher à avoir plus conscience d'une perception que d'une autre, il ne me restera aucun souvenir de ce qui s'est passé en moi. Il me semblera que mon ame a été, pendant tout ce tems, dans une espece d'assoupissement, où elle n'étoit occupée d'aucune pensée. Que cet état dure plusieurs heures, ou seulement quelques secondes ; je n'en sçaurois remarquer la différence dans la suite des perceptions que j'ai éprouvées, puisqu'elles sont également oubliées dans l'un & l'autre cas. Si même on le faisoit durer des jours, des mois, ou des années ; il arriveroit que, quand on en sortiroit par quelque sensation vive, on ne se rappelleroit plusieurs années que comme un moment.

§. 13. Concluons que nous ne pouvons tenir aucun compte du plus grand nombre de nos perceptions, non qu'elles aient été sans conscience, mais parce qu'elles sont oubliées un instant

après. Il n'y en a donc point dont l'ame ne prenne connoissance. Ainsi la perception & la conscience ne sont qu'une même opération sous deux noms. En tant qu'on ne la considere que comme une impression dans l'ame, on peut lui conserver celui de perception; en tant qu'elle avertit l'ame de sa présence, on peut lui donner celui de conscience. C'est en ce sens que j'emploierai désormais ces deux mots.

§. 14. Les choses attirent notre attention par le côté par où elles ont le plus de rapport avec notre tempérament, nos passions & notre état. Ce sont ces rapports qui font qu'elles nous affectent avec plus de force, & que nous en avons une conscience plus vive. D'où il arrive que, quand ils viennent à changer, nous voyons les objets tout différemment, & nous èn portons des jugement tout-à-fait contraires. On est communément si fort la dupe de ces sortes de jugemens, que celui qui dans un tems voit & juge d'une maniere, & dans un autre voit & juge tout autrement, croit toujours bien voir & bien juger; penchant qui nous devient si naturel, que nous faisant toujours considérer les objets par les rapports

qu'ils ont à nous, nous ne manquons pas de critiquer la conduite des autres autant que nous approuvons la notre. Joignez à cela que l'amour-propre nous perſuade aiſément que les choſes ne ſont louables qu'autant qu'elles ont attiré notre attention, avec quelque ſatisfaction de notre part; & vous comprendrez pourquoi ceux même qui ont aſſez de diſcernement pour les apprécier, diſpenſent d'ordinaire ſi mal leur eſtime, que tantôt ils la refuſent injuſtement, & tantôt ils la prodiguent.

§. 15. Lorſque les objets attirent notre attention, les perceptions qu'ils occaſionnent en nous, ſe lient avec le ſentiment de notre être & avec tout ce qui peut y avoir quelque rapport. De-là il arrive que non ſeulement la conſcience nous donne connoiſſance de nos perceptions; mais encore ſi elles ſe répetent, elle nous avertit ſouvent que nous les avons déja eues, & nous les fait connoître comme étant à nous, ou comme affectant malgré leur variété & leur ſucceſſion, un être qui eſt conſtamment le même *nous*. La conſcience conſidérée par rapport à ces nouveaux effets, eſt une nouvelle opération qui nous ſert à chaque inſtant, & qui eſt le

fondement de l'expérience. Sans elle chaque moment de la vie nous paroîtroit le premier de notre existance, & notre connoissance ne s'étendroit jamais au-dela d'une premiere perception. Je la nommerai *réminiscence*.

Il est évident que si la liaison qui est entre les perceptions que j'éprouve actuellement, celles que j'éprouvai hier, & le sentiment de mon être, étoit détruite, je ne saurois reconnoître que ce qui m'est arrivé hier soit arrivé à moi-même. Si, à chaque nuit, cette liaison étoit interrompue, je commencerois, pour ainsi dire, chaque jour une nouvelle vie; & personne ne pourroit me convaincre que le *moi* d'aujourd'hui fût le *moi* de la veille. La réminiscence est donc produite par la liaison que conserve la suite de nos perceptions. Dans les chapitres suivans, les effets de cette liaison se développeront de plus en plus. Mais si l'on me demande comment elle peut elle-même être formée par l'attention, je réponds que la raison en est uniquement dans la nature de l'ame & du corps. C'est pourquoi je regarde cette liaison comme une premiere expérience, qui doit suffire pour expliquer toutes les autres.

Afin de mieux analyser la réminiscence, il faudroit lui donner deux noms: l'un, en tant qu'elle nous fait reconnoître notre être; l'autre, en tant qu'elle nous fait reconnoître les perceptions qui s'y répetent : car ce sont là des idées bien distinctes. Mais la langue ne me fournit pas de terme dont je puisse me servir, & il est peu utile pour mon dessein d'en imaginer. Il suffira d'avoir fait remarquer de quelles idées simples la notion complexe de cette opération est composée.

§. 16. Le progrès des opérations dont je viens de donner l'analyse & d'expliquer la génération est sensible. D'abord il n'y a dans l'ame qu'une simple perception, qui n'est que l'impression qu'elle reçoit à la présence des objets. De-là naissent, dans leur ordre, les trois autres opérations. Cette impression, considérée comme avertissant l'ame de sa présence, est ce que j'appelle conscience. Si la connoissance qu'on en prend est telle qu'elle paroisse la seule perception dont on ait conscience, c'est attention. Enfin, quand elle se fait connoître comme ayant déja affecté l'ame, c'est réminiscence. La conscience dit en quelque sorte à

l'ame, Voilà une perception : l'attention, Voilà une perception qui est la seule que vous ayez : la réminiscence, Voilà une perception que vous avez déja eue.

CHAPITRE II.

De l'imagination, de la contemplation, & de la mémoire.

§. 17. LE premier effet de l'attention, l'expérience l'apprend, c'est de faire subsister dans l'esprit, en l'absence des objets, les perceptions qu'ils ont occasionnées. Elles s'y conservent même ordinairement dans le même ordre qu'elles avoient quand les objets étoient présens. Par-là il se forme entr'elles une liaison, d'où plusieurs opérations tirent, ainsi que la réminiscence, leur origine. La premiere est l'imagination : elle a lieu quand une perception, par la seule force de la liaison que l'attention a mise entr'elle & un objet, se retrace à la vue de cet objet. Quelquefois, par exemple, c'est assez d'entendre le nom d'une chose, pour se la représenter

comme si on l'avoit sous les yeux.

§. 18. Cependant il ne dépend pas de nous de réveiller toujours les perceptions que nous avons éprouvées. Il y a des occasions où tous nos efforts se bornent à en rappeller le nom, quelques-unes des circonstances qui les ont accompagnées & une idée abstraite de perception : idée que nous pouvons former à chaque instant, parce que nous ne pensons jamais sans avoir conscience de quelque perception qu'il ne tient qu'à nous de généraliser. Qu'on songe, par exemple, à une fleur dont l'odeur est peu familiere : on s'en rappellera le nom : on se souviendra des circonstances où on l'a vue ; on s'en représentera le parfum sous l'idée générale d'une perception qui affecte l'odorat : mais on ne réveillera pas la perception même. Or j'appelle *mémoire* l'opération qui produit cet effet.

§. 19. Il naît encore une opération de la liaison que l'attention met entre nos idées : c'est la contemplation. Elle consiste à conserver sans interruption la perception, le nom, ou les circonstances d'un objet qui vient de disparoître. Par son moyen, nous pouvons continuer à penser à une chose, au

moment qu'elle cesse d'être présente. On peut, à son choix, la rapporter à l'imagination ou à la mémoire : à l'imagination, si elle conserve la perception même ; à la mémoire, si elle n'en conserve que le nom ou les circonstances.

§. 20. Il est important de bien distinguer le point qui sépare l'imagination de la mémoire. Chacun en jugera par lui-même, lorsqu'il verra quel jour cette différence, qui est peut-être trop simple pour paroître essentielle, va répandre sur toute la génération des opérations de l'ame. Jusqu'ici, ce que les philosophes ont dit à cette occasion est si confus, qu'on peut souvent appliquer à la mémoire ce qu'ils disent de l'imagination, & à l'imagination ce qu'ils disent de la mémoire. Locke fait lui-même consister celle-ci en ce que l'ame a la puissance de réveiller les perceptions qu'elle a déja eues, avec un sentiment qui, dans ce tems-là, la convainc qu'elle les a eues auparavant. Cependant cela n'est point exact ; car il est constant qu'on ne peut fort bien se souvenir d'une perception qu'on n'a pas le pouvoir de réveiller.

Tous les philosophes sont ici tombés dans l'erreur de Locke. Quelques-

uns, qui prétendent que chaque perception laisse dans l'ame une image d'elle-même, à peu près comme un cachet laisse son empreinte, ne font pas exception : car que seroit-ce que l'image d'une perception qui ne seroit pas la perception même ? La méprise en cette occasion vient de ce que faute d'avoir assez considéré la chose, on a pris, pour la perception même de l'objet, quelques circonstances ou quelque idée générale, qui en effet se réveillent. Afin d'éviter de pareilles méprises, je vais distinguer les différentes perceptions que nous sommes capables d'éprouver ; & je les examinerai chacune dans leur ordre.

§. 21. Les idées d'étendue sont celles que nous réveillons le plus aisément ; parce que les sensations, d'où nous les tirons, sont telles que, tant que nous veillons, il nous est impossible de nous en séparer. Le goût & l'odorat peuvent n'être point affectés ; nous pouvons n'entendre aucun son, & ne voir aucune couleur : mais il n'y a que le sommeil qui puisse nous enlever les perceptions du toucher. Il faut absolument que notre corps porte sur quelque chose, & que ses parties pesent les unes sur les autres. De-là

naît une perception qui nous les repréſente comme diſtantes & limitées; & qui, par conſéquent, emporte l'idée de quelque étendue.

Or, cette idée, nous pouvons la généraliſer, en la conſidérant d'une maniere indéterminée. Nous pouvons enſuite la modifier, & en tirer, par exemple, l'idée d'une ligne droite ou courbe. Mais nous ne ſçaurions réveiller exactement la perception de la grandeur d'un corps; parce que nous n'avons point là-deſſus, d'idée abſolue qui puiſſe nous ſervir de meſure fixe. Dans ces occaſions, l'eſprit ne ſe rappelle que les noms de pied, de toiſe, &c. avec une idée de grandeur d'autant plus vague, que celle qu'il veut ſe repréſenter eſt plus conſidérable.

Avec le ſecours de ces premieres idées, nous pouvons, en l'abſence des objets, nous repréſenter exactement les figures les plus ſimples: tels ſont des triangles & des quarrés. Mais que le nombre des côtés augmente conſidérablement, nos efforts deviennent ſuperflus. Si je penſe à une figure de mille côtés, & à une de neuf cent quatre-vintg-dix-neuf, ce n'eſt pas par des perceptions que je les diſtingue; ce

n'est que par les noms que je leur ai donnés. Il en est de même de toutes les notions complexes. Chacun peut remarquer que, quand il en veut faire usage, il ne s'en retrace que les noms. Pour les idées simples qu'elles renferment, il ne peut les réveiller que l'une après l'autre, & il faut l'attribuer à une opération différente de la mémoire.

§. 22. L'imagination s'aide naturellement de tout ce qui peut lui être de quelque secours. Ce sera par comparaison avec notre propre figure, que nous nous représenterons celle d'un ami absent; & nous l'imaginerons grand ou petit, parce que nous en mesurerons, en quelque sorte, la taille avec la notre. Mais l'ordre & la simétrie sont principalement ce qui aide l'imagination, parce qu'elle y trouve différens points auxquels elle se fixe, & auxquels elle rapporte le tout. Que je songe à un beau visage, les yeux, ou d'autres traits qui m'auront le plus frappé, s'offriront d'abord; & ce sera relativement à ces premiers traits, que les autres viendront prendre place dans mon imagination. On imagine donc plus aisément une figure, à proportion

qu'elle est plus réguliere. On pourroit même dire qu'elle est plus facile à voir; car le premier coup d'œil suffit pour s'en former une idée. Si au contraire, elle est fort irréguliere, on n'en viendra à bout qu'après en avoir longtems considéré les différentes parties.

§. 23. Quand les objets qui occasionnent les sensations de goût, de son, d'odeur, de couleur & de lumiere sont absens, il ne reste point en nous de perception que nous puissions modifier, pour en faire quelque chose de semblable à la couleur, à l'odeur & au goût, par exemple, d'une orange. Il n'y a point non plus d'ordre, de simétrie qui vienne ici au secours de l'imagination. Ces idées ne peuvent donc se réveiller qu'autant qu'on se les est rendues familieres. Par cette raison, celles de la lumiere & des couleurs doivent se retracer le plus aisément; ensuite celles des sons. Quant aux odeurs & aux saveurs, on ne réveille que celles pour lesquelles on a un goût plus marqué. Il reste donc bien des perceptions dont on peut se souvenir, & dont cependant on ne se rappelle que les noms. Combien de fois même cela n'a-t-il pas lieu par rapport au plus fa-

milieres, ſur-tout dans la converſation où l'on ſe contente ſouvent de parler des choſes ſans les imaginer?

§. 24. On peut obſerver différens progrès dans l'imagination.

Si nous voulons réveiller une perception qui nous eſt peu familiere, telle que le goût d'un fruit dont nous n'avons mangé qu'une fois; nos efforts n'aboutiront ordinairement qu'à cauſer quelque ébranlement dans les fibres du cerveau & de la bouche; & la perception que nous éprouverons ne reſſemblera point au goût de ce fruit. Elle ſeroit la même pour un melon, pour une pêche, ou même pour un fruit dont nous n'aurions jamais goûté. On en peut remarquer autant par rapport aux autres ſens.

Quand une perception eſt familiere, les fibres du cerveau accoutumées à fléchir ſous l'action des objets, obéiſſent plus facilement à nos efforts. Quelquefois même nos idées ſe retracent ſans que nous y ayons part, & ſe préſentent avec tant de vivacité que nous y ſommes trompés, & que nous croyons avoir les objets ſous les yeux. C'eſt ce qui arrive aux fous & à tous les hommes, quand ils ont des ſon-

ges. Ces désordres ne sont vraisemblablement produits que par le grand rapport des mouvemens qui sont la cause physique de l'imagination, avec ceux qui font appercevoir les objets présens (*a*).

§. 25. Il y a entre l'imagination, la mémoire & la réminiscence, un progrès qui est la seule chose qui les distingue. La premiere réveille les perceptions mêmes; la seconde n'en rappelle que les signes ou les circonstances; & la derniere fait reconnoître celles qu'on a déja eues. Sur quoi il faut remarquer que la même opération que j'appelle mémoire, par rapport aux perceptions dont elle ne retrace que les signes ou les circonstances, est imagination par

(*a*) Je suppose ici & ailleurs, que les perceptions de l'ame ont pour cause physique l'ébranlement des fibres du cerveau : non que je regarde cette hypothese comme démontrée, mais parce qu'elle me paroît plus commode pour expliquer ma pensée. Si la chose ne se fait pas de cette maniere, elle se fait de quelqu'autre qui n'en est pas bien différente. Il ne peut y avoir dans le cerveau que du mouvement. Ainsi qu'on juge que les perceptions sont occasionnées par l'ébranlement des fibres, par la circulation des esprits animaux, ou par toute autre cause; tout cela est égal pour le dessein que j'ai en vue.

rapport aux signes ou aux circonstances qu'elle réveille, puisque ces signes & ces circonstances sont des perceptions. Quant à la contemplation, elle participe de l'imagination ou de la mémoire, selon qu'elle conserve les perceptions mêmes d'un objet absent auquel on continue à penser, ou qu'elle n'en conserve que le nom & les circonstances où on l'a vu. Elle ne differe de l'une & de l'autre, que parce qu'elle ne suppose point d'intervalle entre la présence d'un objet & l'attention qu'on lui donne encore, quand il est absent. Ces différences paroîtront peut-être bien légeres; mais elles sont absolument nécessaires. Il en est ici comme dans les nombres, où une fraction négligée, parce qu'elle paroît de peu de conséquence, entraîne infailliblement dans de faux calculs. Il est bien à craindre que ceux qui traitent cette exactitude de subtilité, ne soient pas capables d'apporter dans les sciences, toute la justesse nécessaire pour y réussir.

§. 26. En remarquant, comme je viens de le faire, la différence qui se trouve entre les perceptions qui ne nous quittent que dans le sommeil, & celles que nous n'éprouvons, quoi-

qu'éveillés, que par intervalles; on voit aussi-tôt jusqu'où s'étend le pouvoir que nous avons de les réveiller: on voit pourquoi l'imagination retrace à notre gré, certaines figures peu composées; tandis que nous ne pouvons distinguer les autres que par les noms que la mémoire nous rappelle: on voit pourquoi les perceptions de couleur, de goût, &c. ne sont à nos ordres qu'autant qu'elles nous sont familieres; & comment la vivacité, avec laquelle les idées se reproduisent, est la cause des songes & de la folie: enfin on apperçoit sensiblement la différence qu'on doit mettre entre l'imagination & la mémoire.

CHAPITRE III.

Comment la liaison des idées, formée par l'attention, engendre l'imagination, la contemplation & la mémoire.

§. 27. On pourroit à l'occasion de ce qui a été dit dans le chapitre précédent, me faire deux questions: la premiere, pourquoi nous avons le pouvoir de réveiller quelques-unes de nos per-

ceptions ; la ſeconde, pourquoi, quand ce pouvoir nous manque, nous pouvons ſouvent nous en rappeller, au moins, les noms ou les circonſtances.

Pour répondre d'abord à la ſeconde queſtion, je dis que nous ne pouvons nous rappeller les noms ou les circonſtances, qu'autant qu'ils ſont familiers. Alors ils rentrent dans la claſſe des perceptions qui ſont à nos ordres, & dont nous allons parler en répondant à la premiere queſtion, qui demande un plus grand détail.

§. 28. La liaiſon de pluſieurs idées ne peut avoir d'autre cauſe que l'attention que nous leur avons donnée, quand elles ſe ſont préſentées enſemble. Ainſi les choſes n'attirant notre attention que par le rapport qu'elles ont à notre tempérament, à nos paſſions, à notre état, ou, pour tout dire en un mot, à nos beſoins ; c'eſt une conſéquence que la même attention embraſſe, tout à la fois, les idées des beſoins & celles des choſes qui s'y rapportent, & qu'elle les lie.

§. 29. Tous nos beſoins tiennent les uns aux autres, & l'on en pourroit conſidérer les perceptions comme une ſuite d'idées fondamentales, auſquelles

on rapporteroit tout ce qui fait partie de nos connoissances. Au-dessus de chacune s'éleveroient d'autres suites d'idées qui formeroient des especes de chaînes, dont la force seroit entierement dans l'analogie des signes, dans l'ordre des perceptions, & dans la liaison que les circonstances qui réunissent quelquefois les idées les plus disparates, auroient formée. A un besoin est liée l'idée de la chose qui est propre à le soulager; à cette idée est liée celle du lieu où cette chose se rencontre; à celle-ci, celle des personnes qu'on y a vues; à cette derniere, les idées des plaisirs ou des chagrins qu'on en a reçus, & plusieurs autres. On peut même remarquer qu'à mesure que la chaîne s'étend, elle se soudivise en différens chaînons; en sorte que, plus on s'éloigne du premier anneau, plus les chaînons se multiplient. une premiere idée fondamentale est liée à deux ou trois autres; chacune de celles-ci à un égal nombre ou même un plus grand, & ainsi dire de suite.

§. 30. Les différentes chaînes ou chaînons, que je suppose au-dessus de chaque idée fondamentale, seroient liés par la suite des idées fondamentales, & par quelques anneaux qui

seroient vraisemblablement communs à plusieurs; car les mêmes objets, & par conséquent les mêmes idées se rapportent souvent à différens besoins. Ainsi, de toutes nos connoissances, il ne se formeroit qu'une seule & même chaîne, dont les chaînons se réuniroient à certains anneaux pour se séparer à d'autres.

§. 31. Ces suppositions admises, il suffiroit, pour se rappeller les idées qu'on s'est rendues familieres, de pouvoir donner son attention à quelques-unes de nos idées fondamentales, ausquelles elles sont liées. Or cela se peut toujours, puisque tant que nous veillons, il n'y a point d'instant où notre tempérament, nos passions & notre état n'occasionnent en nous quelques-unes de ces perceptions que j'appelle fondamentales. Nous réussirions donc avec plus ou moins de facilité, à proportion que les idées que nous voudrions nous retracer tiendroient à un plus grand nombre de besoins, & y tiendroient plus immédiatement.

§. 32. Les suppositions que je viens de faire ne sont pas gratuites. J'en appelle à l'expérience, & suis persuade

que chacun remarquera qu'il ne cherche à se ressouvenir d'une chose (*a*), que par le rapport qu'elle a aux circonstances où il se trouve ; & qu'il y réussit d'autant plus facilement que les circonstances sont en grand nombre, ou qu'elles ont avec elle une liaison plus immédiate. L'attention que nous donnons à une perception qui nous affecte actuellement nous en rappelle le signe ; celui-ci en rappelle d'autres avec lesquels il a quelque rapport ; ces derniers réveillent les idées ausquelles ils sont liés ; ces idées retracent d'autres signes ou d'autres idées, & ainsi successivement. Deux amis, par exemple, qui ne se sont pas vus depuis longtems, se rencontrent. L'attention qu'ils donnent à la surprise & à la joie qu'ils ressentent, leur fait naître aussi-tôt le langage qu'ils doivent se tenir. Ils se plaignent de la longue absence où ils ont été l'un de l'autre, s'entretiennent des plaisirs dont auparavant ils jouis-

(*a*) Je prends le mot de *ressouvenir* conformément à l'usage ; c'est-à-dire, pour le pouvoir de réveiller les idées d'un objet absent, ou d'en rappeller les signes. Ainsi il se rapporte également à l'imagination & à la mémoire.

soient ensemble, & de tout ce qui leur est arrivé depuis leur séparation. On voit facilement comment toutes ces choses sont liées entr'elles & à beaucoup d'autres: voici encore un exemple.

Je suppose que quelqu'un me fait, sur cet ouvrage, une difficulté à laquelle je ne sçais dans le moment, de quelle maniere satisfaire. Il est certain que, si elle n'est pas solide, elle doit elle-même m'indiquer ma réponse. Je m'applique donc à en considérer toutes les parties; & j'en trouve qui, étant liées avec quelques-unes des idées qui entrent dans la solution que je cherche, ne manquent pas de les réveiller. Celles-ci, par l'étroite liaison qu'elles ont avec les autres, les retracent successivement; & je vois enfin tout ce que j'ai à répondre.

D'autres exemples se présenteront en quantité à ceux qui voudront remarquer ce qui arrive dans les cercles. Avec quelque rapidité que la conversation change de sujet, celui qui conserve son sang froid, & qui connoît un peu le caractere de ceux qui parlent, voit toujours par quelle liaison d'idées, on passe d'une matiere à une autre. Je me crois donc en droit de con-

clure que le pouvoir de réveiller nos perceptions, leurs noms, ou leurs circonstances, vient uniquement de la liaison que l'attention a mise entre ces choses & les besoins ausquels elles se rapportent. Détruisez cette liaison, vous détruisez l'imagination & la mémoire.

§. 33. Tous les hommes ne peuvent pas lier leurs idées avec une égale force, ni dans une égale quantité : voilà pourquoi l'imagination & la mémoire ne les servent pas tous également. Cette impuissance vient de la différente conformation des organes, ou peut-être encore de la nature de l'ame ; ainsi les raisons qu'on en pourroit donner sont toutes physiques & n'appartiennent pas à cet ouvrage. Je remarquerai seulement que les organes ne sont quelquefois peu propres à la liaison des idées, que pour n'avoir pas été exercés.

§. 34. Le pouvoir de lier nos idées, a ses inconvéniens, comme ses avantages. Pour les faire appercevoir sensiblement, je suppose deux hommes ; l'un, chez qui les idées n'ont jamais pu se lier ; l'autre, chez qui elles se lient avec tant de facilité & tant de force, qu'il n'est plus le maître de les

séparer. Le premier seroit sans imagination & sans mémoire, & n'auroit, par conséquent, l'exercice d'aucune des opérations que celles-ci doivent produire. Il seroit absolument incapable de réflexion ; ce seroit un imbécille. Le second auroit trop de mémoire & trop d'imagination ; & cet excès produiroit presque le même effet qu'une entiere privation de l'une & de l'autre. Il auroit à peine l'exercice de sa réflexion ; ce seroit un fou. Les idées les plus disparates étant fortement liées dans son esprit, par la seule raison qu'elles se sont présentées ensemble, il les jugeroit naturellement liées entr'elles, & les mettroit les unes à la suite des autres, comme de justes conséquences.

Entre ces deux excès, on pourroit supposer un milieu, où le trop d'imagination & de mémoire ne nuiroit pas à la solidité de l'esprit, & où le trop peu ne nuiroit pas à ses agrémens. Peut-être ce milieu est-il si difficile que les plus grands génies ne s'y sont encore trouvés qu'à peu près. Selon que différens esprits s'en écartent, & tendent vers les extrémités opposées, ils ont des qualités plus ou moins incompatibles ; puisqu'elles doivent plus ou moins

participer aux extrémités qui s'excluent tout-à-fait. Ainsi ceux qui se rapprochent de l'extrémité où l'imagination & la mémoire dominent, perdent à proportion des qualités qui rendent un esprit juste, conséquent & méthodique ; & ceux qui se rapprochent de l'autre extrêmité, perdent dans la même proportion des qualités qui concourent à l'agrément. Les premiers écrivent avec plus de grace, les autres avec plus de suite & plus de profondeur.

On voit non seulement comment la facilité de lier nos idées produit l'imagination, la contemplation & la mémoire; mais encore comment elle est le vrai principe de la perfection ou du vice de ces opérations.

CHAPITRE IV.

Que l'usage des signes est la vraie cause des progrès de l'imagination, de la contemplation & de la mémoire.

POUR développer entierement les ressorts de l'imagination, de la contemplation & de la mémoire, il faut

recherche quels secours ces opérations retirent de l'usage des signes.

§. 35. Je distingue trois sortes de signes. 1°. Les signes accidentels, ou les objets que quelques circonstances particulieres ont liés avec quelques-unes de nos idées; ensorte qu'ils sont propres à les réveiller. 2°. Les signes naturels, ou les cris que la nature a établis pour les sentimens de joie, de crainte, de douleur, &c. 3° Les signes d'institution, ou ceux que nous avons nous-mêmes choisis, & qui n'ont qu'un rapport arbitraire avec nos idées.

§. 36. Ces signes ne sont point nécessaires pour l'exercice des opérations qui précedent la réminiscence; car la perception & la conscience ne peuvent manquer d'avoir lieu tant qu'on est éveillé; & l'attention n'étant que la conscience qui nous avertit plus particulierement de la présence d'une perception, il suffit, pour l'occasionner, qu'un objet agisse sur les sens avec plus de vivacité que les autres. Jusques-là les signes ne seroient propres qu'à fournir des occasions plus fréquentes d'exercer l'attention.

§. 37. Mais supposons un homme qui n'ait l'usage d'aucun signe arbitraire.

Avec le seul secours des signes accidentels, son imagination & sa réminiscence pourront déja avoir quelque exercice, c'est-à-dire, qu'à la vue d'un objet la perception avec laquelle il s'est lié, pourra se réveiller, & qu'il pourra la reconnoître pour celle qu'il a déja eue. Il faut cependant remarquer que cela n'arrivera qu'autant que que quelque cause étrangere lui mettra cet objet sous les yeux. Quand il est absent, l'homme que je suppose n'a point de moyens pour se rappeller de lui même, puisqu'il n'a à sa disposition aucune des choses qui y pourroient être liées. Il ne dépend donc point de lui de réveiller l'idée qui y est attachée. Ainsi l'exercice de son imagination n'est point encore en son pouvoir.

§. 38. Quant aux cris naturels, cet homme les formera aussi-tôt qu'il éprouvera les sentimens ausquels ils sont affectés. Mais ils ne seront pas, dès la premiere fois, des signes à son égard; puisqu'au lieu de lui réveiller des perceptions, ils n'en seront que des suites.

Lorsqu'il aura souvent éprouvé le même sentiment, & qu'il aura, tout

aussi souvent, poussé le cri qui doit naturellement l'accompagner, l'un & l'autre se trouveront si vivement liés dans son imagination, qu'il n'entendra plus le cri qu'il n'éprouve le sentiment en quelque maniere. C'est alors que ce cri sera un signe. Mais il ne donnera de l'exercice à l'imagination de cet homme que quand le hasard le lui fera entendre. Cet exercice ne sera donc pas plus à sa disposition que dans le cas précédent.

Il ne faudroit pas m'opposer qu'il pourroit, à la longue, se servir de ces cris, pour se retracer à son gré les sentimens qu'ils expriment. Je répondrois qu'alors ils cesseroient d'être des signes naturels, dont le caractere est de faire connoître par eux-mêmes, & indépendamment du choix que nous en avons fait, l'impression que nous éprouvons, en occasionnant quelque chose de semblable chez les autres. Ce seroient des sons que cet homme auroit choisis, comme nous avons fait ceux de crainte, de joie, &c. Ainsi il auroit l'usage de quelques signes d'institution, ce qui est contraire à la supposition dans laquelle je raisonne actuellement.

§. 39. La mémoire, comme nous l'avons vu, ne consiste que dans le pouvoir de nous rappeller les signes de nos idées, ou les circonstances qui les ont accompagnés; & ce pouvoir n'a lieu qu'autant que par l'analogie des signes que nous avons choisis, & par l'ordre que nous avons mis entre nos idées, les objets que nous voulons retracer tiennent à quelques-uns de nos besoins présens. Enfin, nous ne sçaurions nous rappeller une chose qu'autant qu'elle est liée, par quelque endroit, à quelques-unes de celles qui sont à notre disposition. Or un homme qui n'a que des signes accidentels & des signes naturels, n'en a point qui soient à ses ordres. Ses besoins ne peuvent donc occasionner que l'exercice de son imagination. Ainsi il doit être sans mémoire.

§. 40. Delà on peut conclure que les bêtes n'ont point de mémoire, & qu'elles nont qu'une imagination dont elles ne sont point maîtresses de disposer. Elles ne se représentent une chose absente qu'autant que, dans leur cerveau, l'image en est étroitement liée à un objet présent. Ce n'est pas la mémoire qui les conduit dans un lieu où, la veille, elles ont trouvé de la

nourriture : mais c'est que le sentiment de la fin est si fort lié avec les idées de ce lieu & du chemin qui y mene, que celles-ci se réveillent aussi-tôt qu'elles l'éprouvent. Ce n'est pas la mémoire qui les fait fuir devant les animaux qui leur font la guerre. Mais quelques-unes de leur espece ayant été dévorées à leurs yeux, les cris dont, à ce spectacle, elles ont été frappées, ont réveillé dans leur ame les sentimens de douleur dont ils sont les signes naturels ; & elles ont fui. Lorsque ces animaux reparoissent, ils retracent en elles les mêmes sentimens ; parce que, ces sentimens ayant été produits, la premiere fois, à leur occasion, la liaison est faite. Elles reprennent donc encore la fuite.

Quant à celles qui n'en auroient vu périr aucune de cette maniere ; on peut, avec fondement, supposer que leurs meres ou quelques autres les ont, dans les commencemens, engagées à fuir avec elles, en leur communiquant, par des cris, la frayeur qu'elles conservent, & qui se réveille toujours à la vue de leur ennemi. Si l'on rejette toutes ces suppositions, je ne vois pas ce qui pourroit les porter à prendre la fuite.

Peut-être me demandera-t-on qui leur a appris à reconnoître les cris qui sont les signes naturels de la douleur: l'expérience. Il n'y en a point qui n'ait éprouvé la douleur de bonne heure; & qui, par conséquent, n'ait eu occasion d'en lier le cri avec le sentiment. Il ne faut pas s'imaginer qu'elles ne puissent fuir qu'autant qu'elles auroient une idée précise du péril qui les ménace; il suffit que les cris de celles de leur espece réveillent en elles le sentiment d'une douleur quelconque.

§. 41. On voit que, si faute de mémoire, les bêtes ne peuvent pas, comme nous, se rappeller d'elles-mêmes & à leur gré, les perceptions qui sont liées dans leur cerveau, l'imagination y supplée parfaitement. Car, en leur retraçant les perceptions mêmes des objets absens, elle les met dans le cas de se conduire comme si elles avoient ces objets sous les yeux; & par-là, de pourvoir à leur conservation plus promptement & plus surement que nous ne faisons quelquefois nous-mêmes avec le secours de la raison. Nous pouvons remarquer en nous quelque chose de semblable, dans les occasions où la réflexion feroit trop lente pour nous

faire échapper à un danger. A la vue, par exemple, d'un corps prêt à nous écraser, l'imagination nous retrace l'idée de la mort, ou quelque chose d'approchant ; & cette idée nous porte aussi-tôt à éviter le coup qui nous ménace. Nous péririons infailliblement, si dans ces momens, nous n'avions que le secours de la mémoire & de la réflexion.

§. 42. L'imagination produit même souvent en nous des effets qui paroîtroient devoir appartenir à la réflexion la plus présente. Quoique fort occupés d'une idée, les objets qui nous environnent, continuent d'agir sur nos sens: les perceptions qu'ils occasionnent, en réveillent d'autres ausquelles elles sont liées, & celles-ci déterminent certains mouvemens dans notre corps. Si toutes ces choses nous affectent moins vivement que l'idée qui nous occupe, elles ne peuvent nous en distraire ; & par-là, il arrive que, sans réfléchir sur ce que nous faisons, nous agissons de la même maniere que si notre conduite étoit raisonnée. Il n'y a personne qui ne l'ait éprouvé. Un homme traverse Paris, & évite tous les embarras avec les mêmes précautions que s'il ne pen-

soit qu'à ce qu'il fait. Cependant il est assuré qu'il étoit occupé de toute autre chose. Bien plus, il arrive même souvent que, quoique notre esprit ne soit point à ce qu'on nous demande, nous y répondons exactement. C'est que les mots qui expriment la question sont liés à ceux qui forment la réponse, & que les derniers déterminent les mouvemens propres à les articuler. La liaison des idées est le principe de tous ces phénomenes.

Nous connoissons donc, par notre expérience, que l'imagination, lorsque même nous ne sommes pas maîtres d'en régler l'exercice, suffit pour expliquer des actions qui paroissent raisonnées, quoiqu'elles ne le soient pas. C'est pourquoi on a lieu de croire qu'il n'y a point d'autre opération dans les bêtes. Quels que soient les faits qu'on en rapporte, les hommes en fourniront d'aussi surprenans, & qui pourront s'expliquer par le principe de la liaison des idées.

§. 43. En suivant les explications que je viens de donner, on se fait une idée nette de ce qu'on appelle *instinct*. C'est une imagination qui, à l'occasion d'un objet, réveille les perceptions qui y

ſont immédiatement liées, & par ce moyen, dirige ſans le ſecours de la réflexion, toutes ſortes d'animaux.

Faute d'avoir connu les analyſes que je viens de faire, & ſur-tout, ce que j'ai dit ſur la liaiſon des idées, les philoſophes ont été fort embarraſſés pour expliquer l'inſtinct des bêtes. Il leur eſt arrivé ce qui ne peut manquer, toutes les fois qu'on raiſonne ſans être remonté à l'origine des choſes : je veux dire, qu'incapables de prendre un juſte milieu, ils ſe ſont égarés dans les deux extrémités. Les uns ont mis l'inſtinct à côté ou même au-deſſus de la raiſon ; les autres ont rejetté l'inſtinct, & ont pris les bêtes pour de purs automates. Ces deux opinions ſont également ridicules, pour ne rien dire de plus. La reſſemblance qu'il y a entre les bêtes & nous, prouve qu'elles ont une ame ; & la différence qui s'y rencontre, prouve qu'elle eſt inférieure à la nôtre. Mes analyſes rendent la choſe ſenſible, puiſque les opérations de l'ame des bêtes ſe bornent à la perception, à la conſcience, à l'attention, à la réminiſcence, & à une imagination qui n'eſt point à leur commandement ; & que la nôtre a d'autres opérations dont je vais expoſer la génération.

§. 44. Il faut appliquer à la contemplation ce que je viens de dire de l'imagination & de la mémoire, selon qu'on la rapportera à l'une ou à l'autre. Si on la fait consister à conserver les perceptions, elle n'a, avant l'usage des signes d'institution, qu'un exercice qui ne dépend pas de nous; & elle n'en a point du tout, si on la fait consister à conserver les signes mêmes.

§. 45. Tant que l'imagination, la contemplation & la mémoire, n'ont point d'exercice, ou que les deux premieres n'ent ont qu'un, dont on n'est pas maître, on ne peut disposer soi-même de son attention. En effet, comment en disposeroit-on, puisque l'ame n'a point encore d'opération à son pouvoir? Elle ne va donc d'un objet à l'autre, qu'autant qu'elle est entraînée par la force de l'impression que les choses font sur elle.

§. 46. Mais, aussi-tôt qu'un homme commence à attacher des idées à des signes qu'il a lui-même choisis, on voit se former en lui la mémoire. Celle-ci acquise, il commence à disposer par lui-même de son imagination, & à lui donner un nouvel exercice. Car, par le secours des signes qu'il peut rappeller à son gré, il réveille, ou du moins

il peut réveiller souvent les idées qui y sont liées. Dans la suite, il acquerra d'autant plus d'empire sur son imagination, qu'il inventera davantage de signes, parcequ'il se procurera un plus grand nombre de moyens pour l'exercer.

Voilà où l'on commence à appercevoir la supériorité de notre ame sur celle des bêtes. Car d'un côté, il est constant qu'il ne dépend point d'elles d'attacher leurs idées à des signes arbitraires; & de l'autre, il paroît certain que cette impuissance ne vient pas uniquement de l'organisation. Leur corps n'est-il pas aussi propre au langage d'action que le notre? Plusieurs d'entr'elles n'ont-elles pas tout ce qu'il faut pour l'articulation des sons? Pourquoi donc, si elles étoient capables des mêmes opérations que nous, n'en donneroient-elles pas des preuves?

Ces détails démontrent comment l'usage des différentes sortes de signes concourt aux progrès de l'imagination, de la contemplation & de la mémoire. Tout cela va encore se développer davantage dans le chapitre suivant.



CHAPITRE. V.

De la réflexion.

AUssi-tôt que la mémoire est formée, & que l'exercice de l'imagination est à notre pouvoir; les signes que celle-là rappelle, & les idées que celle-ci réveille, commencent à retirer l'ame de la dépendance où elle étoit de tous les objets qui agissoient sur elle. Maîtresse de se rappeller les choses qu'elle a vues, elle y peut porter son attention, & la détourner de celles qu'elle voit. Elle peut ensuite la rendre à celles-ci, ou seulement à quelques-unes, & la donner alternativement aux unes & aux autres. A la vue d'un tableau, par exemple, nous nous rappellons les connoissances que nous avons de la nature & des regles qui apprennent à l'imiter; & nous portons notre attention successivement de ce tableau à ces connoissances, & de ces connoissances à ce tableau, ou tour-à-tour à ses différentes parties. Mais il est évident que nous ne disposons ainsi de notre attention, que par le secours que nous prête l'activité de

l'imagination, produite par une grande mémoire. Sans cela, nous ne la réglerions pas nous-mêmes; mais elle obéiroit uniquement à l'action des objets.

§. 48. Cette maniere d'appliquer, de nous-mêmes, notre attention tour-à-tour à divers objets, ou aux différentes parties d'un ſeul; c'eſt ce qu'on appelle *réfléchir.* Ainſi on voit ſenſiblement comment la réflexion naît de l'imagination & de la mémoire. Mais il y a des progrès qu'il ne faut pas laiſſer échapper.

§. 49. Un commencement de mémoire ſuffit pour commencer à nous rendre maîtres de l'exercice de notre imagination. C'eſt aſſez d'un ſeul ſigne arbitraire pour pouvoir réveiller de ſoi-même une idée; & c'eſt-là, certainement le premier & le moindre dégré de la mémoire & de la puiſſance qu'on peut acquérir ſur ſon imagination. Le pouvoir qu'il nous donne de diſpoſer de notre attention eſt le plus foible qu'il ſoit poſſible. Mais, tel qu'il eſt, il commence à faire ſentir l'avantage des ſignes, & par conſéquent, il eſt propre à faire ſaiſir, au moins, quelqu'une des occaſions où il peut être utile ou néceſſaire d'en inventer de nouveaux. Par

ce moyen, il augmentera l'exercice de la mémoire & de l'imagination : dès-lors, la réflexion pourra aussi en avoir davantage ; & réagissant sur l'imagination & la mémoire qui l'ont produite, elle leur donnera, à son tour, un nouvel exercice. Ainsi, par les secours mutuels que ces opérations se prêteront, elles concourront réciproquement à leurs grès.

Si, en réfléchissant sur les foibles commencemens de ces opérations, on ne voit pas, d'une maniere assez sensible, l'influence réciproque des unes sur les autres, on n'a qu'à appliquer ce que je viens de dire à ces opérations considérées dans le point de perfection où nous les possédons. Combien, par exemple, n'a-t-il pas fallu de réflexions pour former les langues ! & de quel secours ces langues ne sont-elles pas à la réflexion ! Mais c'est-là une matiere à laquelle je destine plusieurs chapitres.

Il semble qu'on ne sçauroit se servir des signes d'institution, si l'on n'étoit pas déja capable d'assez de réflexion pour les choisir & pour y attacher des idées : comment donc, m'objectera-t-on peut-être, l'exercice de la réflexion ne s'acquer-

roit-il que par l'usage de ces signes?

Je réponds que je satisferai à cette difficulté, lorsque je donnerai l'histoire du langage. Il me suffit ici de faire connoître qu'elle ne m'a pas échappé.

§. 50. Par tout ce qui a été dit, il est constant qu'on ne peut mieux augmenter l'activité de l'imagination, l'étendue de la mémoire, & faciliter l'exercice de la réflexion, qu'en s'occupant des objets qui, exerçant davantage l'attention, lient ensemble un plus grand nombre de signes & d'idées. Tout dépend de-là. Cela fait voir, pour le remarquer en passant, que l'usage où l'on est de n'appliquer les enfans, pendant les premieres années de leurs études, qu'à des choses ausquelles ils ne peuvent rien comprendre, ni prendre aucun intérêt, est peu propre à développer leurs talens. Cet usage ne forme point de liaisons d'idées, ou les forme si légeres, qu'elles ne se conservent point.

§. 51. C'est à la réflexion que nous commençons à entrevoir tout ce dont l'ame est capable. Tant qu'on ne dirige point soi-même son attention, nous avons vu que l'ame est assujettie à tout ce qui l'environne, & ne possede rien que par une vertu étrangere. Mais si,

maître de son attention, on la guide selon ses desirs, l'ame alors dispose d'elle-même, en tire des idées qu'elle ne doit qu'à elle & s'enrichit de son propre fonds.

L'effet de cette opération est d'autant plus grand, que par elle nous disposons de nos perceptions, à-peu-près comme si nous avions le pouvoir de les produire & de les anéantir. Que parmi celles que j'éprouve actuellement, j'en choisisse une; aussi-tôt la conscience en est si vive & celle des autres si foible, qu'il me paroîtra qu'elle est la seule dont j'ai pris connoissance. Qu'un instant après je veuille l'abandonner, pour m'occuper principalement d'une de celles qui m'affectoient le plus légerement; elle me paroîtra rentrer dans le néant, tandis qu'une autre m'en paroîtra sortir. La conscience de la premiere, pour parler moins figurément, deviendra si foible, & celle de la seconde si vive, qu'il me semblera que je ne les ai éprouvées que l'une après l'autre. On peut faire cette expérience en considérant un objet fort composé. Il n'est pas douteux qu'on n'ait, en même tems, conscience de toutes les perceptions que ses différentes parties, disposées pour agir sur les sens, font

naître. Mais on diroit que la réflexion suspend, à son gré, les impressions qui se font dans l'ame, pour n'en conserver qu'une seule.

§. 52. La géométrie nous apprend que le moyen le plus propre à faciliter notre réflexion, c'est de mettre sous les sens les objets même des idées dont on veut s'occuper; parce qu'alors la conscience en est plus vive. Mais on ne peut pas se servir de cet artifice dans toutes les sciences. Un moyen qu'on emploiera par-tout avec succès, c'est de mettre dans nos méditations de la clarté, de la précision & de l'ordre. De la clarté; parce que, plus les signes sont clairs, plus nous avons conscience des idées qu'ils signifient, & moins, par conséquent, elles nous échappent. De la précision; afin que l'attention, moins partagée, se fixe avec moins d'effort. De l'ordre; afin qu'une premiere idée, plus connue, plus familiere, prépare notre attention pour celle qui doit suivre.

§. 53. Il n'arrive jamais que le même homme puisse exercer également sa mémoire, son imagination & sa réflexion sur toutes sortes de matieres. C'est que ces opérations dépendent de

l'attention, comme de leur cause; & que celle-ci ne peut s'occuper d'un objet qu'à proportion du rapport qu'il a à notre tempérament & à tout ce qui nous touche. Cela nous apprend pourquoi ceux qui aspirent à être universels, courent risque d'échouer dans bien des genres. Il n'y a que deux sortes de talens: l'un, qui ne s'acquiert que par la violence qu'on fait aux organes; l'autre, qui est une suite d'une heureuse disposition & d'une grande facilité qu'ils ont à se développer. Celui-ci, appartenant plus à la nature, est plus vif, plus actif, & produit des effets bien supérieurs. Celui-là, au contraire, sent l'effort, le travail, & ne s'éleve jamais au-dessus du médiocre.

§. 54. J'ai cherché les causes de l'imagination, de la mémoire & de la réflexion dans les opérations qui les précedent; parce que c'est l'objet de cette section d'expliquer comment les opérations naissent les unes des autres. Ce seroit à la physique à remonter à d'autres causes, s'il étoit possible de les connoître (*a*)

(*a*) Tout cet ouvrage porte sur les cinq chapitres qu'on vient de lire; ainsi il faut les entendre parfaitement, avant de passer à d'autres.

CHAPITRE

CHAPITRE VI.

Des opérations qui consistent à distinguer, abstraire, comparer, composer & décomposer nos idées.

NOus avons enfin développé ce qu'il y avoit de plus difficile à appercevoir dans le progrès des opérations de l'ame. Celles dont il nous reste à parler sont des effets si sensibles de la réflexion, que la génération s'en explique en quelque sorte d'elle-même.

§. 55. De la réflexion ou du pouvoir de disposer nous-mêmes de notre attention, naît le pouvoir de considérer nos idées séparément. En sorte que la même conscience, qui avertit plus particulierement de la présence de certaines idées, (ce qui caractérise l'attention) avertit encore qu'elles sont distinctes. Ainsi, quand l'ame n'étoit point maîtresse de son attention, elle n'étoit pas capable de distinguer d'elle-même les différentes impressions qu'elle recevoit des objets. Nous en faisons l'expérience toutes les fois que nous voulons nous appliquer à des matieres

pour lesquelles nous ne sommes pas propres. Alors nous confondons si fort les objets, que même nous avons quelque-fois de la peine à discerner ceux qui different davantage. C'est que, faute de sçavoir réfléchir ou porter notre attention sur toutes les perceptions qu'ils occasionnent, celles qui les distinguent nous échappent. Par-là, on peut juger que, si nous étions tout-à-fait privés de l'usage de la réflexion, nous ne distinguerions divers objets qu'autant que chacun feroit sur nous une impression fort vive. Tous ceux qui agiroient foiblement seroient comptés pour rien.

§. 56. Il est aisé de distinguer deux idées absolumen simples ; mais, à mesure qu'elles se composent davantage, les difficultés augmentent. Alors, nos notions se ressemblant par un plus grand nombre d'endroits, il est à craindre que nous n'en prenions plusieurs pour une seule, ou que, du moins, nous ne les distinguions pas autant qu'elles doivent l'être. C'est ce qui arrive souvent en métaphysique & en morale. La matiere que nous traitons actuellement est un exemple bien sensible des difficultés qu'on a à surmon-

ter. Dans ces occasions, on ne sçauroit prendre trop de précautions pour remarquer jusqu'aux plus légeres différences. C'est là ce qui décidera de la netteté & de la justesse de notre esprit, & ce qui contribuera le plus à donner à nos idées cet ordre & cette précision si nécessaires pour arriver à quelques connoissances. Au reste, cette vérité est si peu reconnue, qu'on court risque de passer pour ridicule, quand on s'engage dans des analyses un peu fines.

§. 57. En distinguant ses idées, on considere quelquefois, comme entierement séparées de leur sujet, les qualités qui lui sont le plus essentielles. C'est ce qu'on appelle plus particuliérement *abstraire*. Les idées qui en résultent se nomment *générales*; parce qu'elles représentent les qualités qui conviennent à plusieurs choses différentes. Si, par exemple, ne faisant aucune attention à ce qui distingue l'homme de la bête, je réfléchis uniquement sur ce qu'il y a de commun entre l'un & l'autre; je fais une abstraction qui me donne l'idée générale d'*animal*.

Cette opération est absolument né-

cessaire à des esprits bornés, qui ne peuvent considérer que peu d'idées à la fois, & qui pour cette raison, sont obligés d'en rapporter plusieurs sous une même classe. Mais il faut avoir soin de ne pas prendre, pour autant d'êtres distincts, des choses qui ne le sont que par notre maniere de concevoir. C'est une méprise où bien des philosophes sont tombés: je me propose d'en parler plus particulierement dans la cinquieme section de ce premier tome.

§. 58. La réflexion, qui nous donne le pouvoir de distinguer nos idées, nous donne encore celui de les comparer, pour en connoître les rapports. Cela se fait en portant alternativement notre attention des unes aux autres, ou en la fixant, en même tems, sur plusieurs. Quand des notions peu composées font une impression assez sensible pour attirer notre attention, sans effort de notre part, la comparaison n'est pas difficile: mais les difficultés augmentent, à mesure que les idées se composent davantage, & qu'elles font une impression plus légere. Les comparaisons sont, par exemple, communément plus aisées en géométrie qu'en métaphysique.

Avec le secours de cette opération, nous rapprochons les idées les moins familieres de celles qui le sont davantage ; & les rapports que nous y trouvons établissent entr'elles des liaisons très-propres à augmenter & à fortifier la mémoire, l'imagination, & par contre-coup, la réflexion.

§. 59. Quelquefois, après avoir distingué plusieurs idées, nous les considérons comme ne faisant qu'une seule notion: d'autres fois, nous retranchons d'une notion quelques-unes des idées qui la composent. C'est ce qu'on nomme *composer* & *décomposer* ses idées. Par le moyen de ces opérations, nous pouvons les comparer sous toutes sortes de rapports, & en faire tous les jours de nouvelles combinaisons.

§. 60. Pour bien conduire la premiere, il faut remarquer quelles sont les idées les plus simples de nos notions ; comment, & dans quel ordre, elles se réunissent à celles qui surviennent. Par-là on sera en état de régler également la seconde ; car on n'aura qu'à défaire ce qui aura été fait. Cela fait voir comment elles viennent l'une & l'autre de la réflexion.

CHAPITRE VII.

Digression sur l'origine des principes, & de l'opération qui consiste à analyser.

§. 61. LA facilité d'abstraire & de décomposer a introduit de bonne heure l'usage des propositions générales. On ne put être longtems sans s'appercevoir, qu'étant le résultat de plusieurs connoissances particulieres, elles sont propres à soulager la mémoire & à donner de la précision au discours. Mais elles dégénérerent bientôt en abus, & donnerent lieu à une maniere de raisonner fort imparfaite. En voici la raison.

§. 62. Les premieres découvertes dans les sciences ont été si simples & si faciles, que les hommes les firent sans le secours d'aucune méthode. Ils ne ne purent même imaginer des regles, qu'après avoir déjà fait des progrès qui, les ayant mis dans la situation de remarquer comment ils étoient arrivés à quelques vérités, leur firent connoître comment ils pouvoient parvenir à d'autres. Ainsi ceux qui firent les pre-

mieres découvertes ne purent montrer quelle route il falloit prendre pour les suivre, puisqu'eux-mêmes ils ne sçavoient pas encore quelle route ils avoient tenue. Il ne leur resta d'autre moyen pour en montrer la certitude, que de faire voir qu'elles s'accordoient avec les propositions générales que personne ne révoquoit en doute. Cela fit croire que ces propositions étoient la vraie source de nos connoissances. On leur donna, en conséquence, le nom de *principe*; & ce fut un préjugé, généralement reçu, & qui l'est encore, qu'on ne doit raisonner que par principes (*a*). Ceux qui découvrirent de nouvelles vérités, crurent, pour donner une plus grande idée de leur pénétration, devoir faire un Mystere de la méthode qu'ils avoient suivie. Ils se contenterent de les exposer par le moyen des principes généralement adoptés; & le préjugé reçu s'accréditant de plus

(*a*) Je n'entends point ici par *principes* des observations confirmées par l'expérience. Je prends ce mot dans le sens ordinaire aux philosophes qui appellent *principes* les propositions générales & abstraites, sur lesquelles ils bâtissent leurs systêmes.

en plus, fit naître des sistêmes sans nombre.

§. 63. L'inutilité & l'abus des principes paroît sur-tout dans la synthese : méthode où il semble qu'il soit défendu à la vérité de paroître qu'elle n'ait été précédée d'un grand nombre d'axiomes, de définitions & d'autres propositions prétendues fécondes. L'évidence des démonstrations mathématiques & l'approbation que tous les sçavans donnent à cette maniere de raisonner suffiroient pour persuader que je n'avance qu'un paradoxe insoutenable. Mais il n'est pas difficile de faire voir que ce n'est point à la méthode synthétique que les Mathématiques doivent leur certitude. En effet, si cette science avoit été susceptible d'autant d'erreurs, d'obscurité & d'équivoques que la métaphysique, la synthese étoit tout-à-fait propre à les entretenir & à les multiplier de plus en plus. Si les idées des mathématiciens sont exactes, c'est qu'elles sont l'ouvrage de l'algebre & de l'analyse. La méthode que je blâme, peu propre à corriger un principe vague, une notion mal déterminée, laisse subsister tous les vices d'un raisonnement, ou les

cache sous les apparences d'un grand ordre, mais qui est aussi superflu qu'il est sec & rebutant. Je renvoie pour s'en convaincre aux ouvrages de métaphysique, de morale & de théologie, où l'on a voulu s'en servir. (*a*).

§. 64. Il suffit de considérer qu'une proposition générale n'est que le résultat de nos connoissances particulieres, pour s'appercevoir qu'elle ne peut nous faire descendre qu'aux connoissances qui nous ont élevés jusqu'à elle, ou qu'à celles qui auroient également pu nous en frayer le chemin. Par conséquent, bien loin d'en être le principe, elle suppose qu'elles sont

(*a*) Descartes, par exemple, a-t-il répandu plus de jour sur ses méditations métaphysiques, quand il a voulu les démontrer selon les regles de cette méthode ? Peut-on trouver de plus mauvaises démonstrations que celles de Spinosa ? Je pourrois encore citer Mallebranche, qui s'est quelquefois servi de la synthese : Arnaud qui en a fait usage dans un assez mauvais traité sur les idées & ailleurs; l'auteur de l'action de Dieu sur les créatures, & plusieurs autres. On diroit que ces Ecrivains se sont imaginés que, pour démontrer géométriquement, ce soit assez de mettre dans un certain ordre les différentes parties d'un raisonnement, sous les titres d'*axiomes*, de *définitions*, de *demandes*, &c.

toutes connues par d'autres moyens; ou que du moins elles peuvent l'être. En effet, pour expoſer la vérité avec l'étalage des principes que demande la ſynthеſe, il eſt évident qu'il faut déja en avoir connoiſſance. Cette méthode propre, tout au plus, à démontrer d'une maniere fort abſtraite des choſes qu'on pourroit prouver d'une maniere bien plus ſimple, éclaire d'autant moins l'eſprit qu'elle cache la route qui conduit aux découvertes. Il eſt même à craindre qu'elle n'en impoſe, en donnant de l'apparence aux parodoxes les plus faux; parce qu'avec des propoſitions détachées & ſouvent fort éloignées, il eſt aiſé de prouver tout ce qu'on veut, ſans qu'il ſoit facile d'appercevoir par où un raiſonnement pêche. On en peut trouver des exemples en métaphyſique. Enfin elle n'abrege pas, comme on ſe l'imagine communément; car il n'y a pas d'auteurs qui tombent dans des redites plus fréquentes, & dans des détails plus inutiles, que ceux qui s'en ſervent.

§. 65. Il me ſemble, par exemple, qu'il ſuffit de réfléchir ſur la maniere dont on ſe fait l'idée d'un tout, & d'une partie, pour voir évidemment que le tout eſt plus grand que ſa partie.



Cependant pluſieurs géometres modernes, après avoir blâmé Euclide parce qu'il a négligé de démontrer ces ſortes de propoſitions, entreprennent d'y ſuppléer. En effet, la ſyntheſe eſt trop ſcrupuleuſe pour laiſſer rien ſans preuve; elle ne nous fait grace que ſur une ſeule propoſition, qu'elle regarde comme le principe des autres: encore faut-il qu'elle ſoit identique. Voici donc comment un géometre a la précaution de prouver que le tout eſt plus grand que ſa partie.

Il établi d'abord pour définition, *qu'un tout eſt plus grand, dont une partie eſt égale à un autre tout;* & pour axiome, *que le même eſt égal à lui-même;* c'eſt la ſeule propoſition qu'il n'entreprend pas de démontrer. Enſuite il raiſonne ainſi.

» Un tout, dont une partie eſt égale » à un autre tout, eſt plus grand que » cet autre tout, (par la déf.) mais cha» que partie d'un tout eſt égale à elle» même (par l'axiome); donc un tout » eſt plus grand que ſa partie (*a*).

(*a*) Cette démonſtration eſt tirée des élémens de mathématiques d'un homme célebre. La voici dans les termes de l'auteur §. 18. Défi. *Majus eſt cujus pars alteri toti æqualis eſt; minus verò, quod parti alterius æquale.*

J'avoue que ce raisonnement auroit besoin d'un commentaire pour être mis à ma portée. Quoiqu'il en soit, il me paroît que la définiton n'est ni plus claire ni plus évidente que le théorême, & que par conséquent elle ne sauroit servir à sa preuve. Cependant on donne cette démonstration pour exemple d'une analyse parfaite; car, dit-on, *elle est renfermée* dans un syllogisme, » dont une prémisse est une définition, » & l'autre une proposition identique; » ce qui est le signe d'une analyse » parfaite.

§. 66. Si c'est-là ce que les géometres entendent par *analyse*, je ne vois rien de plus inutile que cette méthode. Ils en ont sans doute une meilleure; les progrès qu'ils ont faits, en sont la preuve. Peut-être même leur analyse ne paroît-elle si éloignée de celle qu'on pourroit employer dans les autres sciences, que parce que les signes

---

§. 73. Axio. *Idem est æquale sibimetipsi.* Theor. *Totum majus est suâ parte.* Démonstr. *Cujus pars alteri toti æqualis est, id ipsum altero majus.* (§. 18.) *Sed quælibet pars totius parti totius, hoc est, sibi ipsi æqualis est.* (§. 73.) *Ergo totum quâlibet suâ parte majus est.*

en sont particuliers à la géométrie. Quoiqu'il en soit, analyser n'est, selon moi, qu'une opération qui résulte du concours des précédentes. Elle ne consiste qu'à composer & décomposer nos idées pour en faire différentes comparaisons, & pour découvrir, par ce moyen, les rapports qu'elles ont entre-elles, & les nouvelles idées qu'elles peuvent produire. Cette analyse est le vrai secret des découvertes, parce qu'elle nous fait toujours remonter à l'origine des choses. Elle a cet avantage qu'elle n'offre jamais que peu d'idées à la fois, & toujours dans la gradation la plus simple. Elle est ennemie des principes vagues, & de tout ce qui peut être contraire à l'exactitude & à la précision. Ce n'est point avec le secours des propositions générales qu'elle cherche la vérité, mais toujours par une espece de calcul, c'est-à-dire, en composant & décomposant les notions, pour les comparer de la maniere la plus favorable aux découvertes qu'on a en vue. Ce n'est pas non plus par des définitions, qui d'ordinaire ne font que multiplier les disputes, mais c'est en expliquant la génération de chaque idée. Par ce détail on

voit qu'elle est la seule méthode qui puisse donner de l'évidence à nos raisonnemens; & par conséquent, la seule qu'on doive suivre dans la recherche de la vérité. Mais elle suppose dans ceux qui veulent en faire usage, une grande connoissance des progrès des opérations de l'ame.

§. 67. Il faut donc conclure que les principes ne sont que des résultats qui peuvent servir à marquer les principaux endroits par où on a passé; qu'ainsi que le fil du labyrinthe, inutiles quand nous voulons aller en avant, ils ne font que faciliter les moyens de revenir sur nos pas. S'ils sont propres à soulager la mémoire, & à abréger les disputes, en indiquant briévement les vérités dont on convient de part & d'autre, ils deviennent ordinairement si vagues, que si on n'en use avec précaution, ils multiplient les disputes, & les font dégénérer en pures questions de mot. Par conséquent, le seul moyen d'acquérir des connoissances, c'est de remonter à l'origine de nos idées, d'en suivre la génération & de les comparer sous tous les rapports possibles; ce que j'appelle *analyser*.

§. 68. On dit communément qu'il

faut avoir des principes. On a raiſon ; mais je me trompe fort, ou la plupart de ceux qui répetent cette maxime, ne ſçavent guere ce qu'ils exigent. Il me paroît même que nous ne comptons pour principes que ceux que nous avons nous-mêmes adoptés, & en conſéquence nous accuſons les autres d'en manquer, quand ils refuſent de les recevoir. Si l'on entend par principes des propoſitions générales qu'on peut au beſoin appliquer à des cas particuliers; qui eſt-ce qui n'en a pas ? mais auſſi quel mérite y a-t-il à en avoir ? Ce ſont des maximes vagues, dont rien n'apprend à faire de juſtes applications. Dire d'un homme qu'il a de pareils principes, c'eſt faire connoître qu'il eſt incapable d'avoir des idées nettes de ce qu'il penſe. Si l'on doit donc avoir des principes, ce n'eſt pas qu'il faille commencer par-là pour deſcendre enſuite à des connoiſſances moins générales : mais c'eſt qu'il faut avoir bien étudié les vérités particulieres, & s'être élevé d'abſtraction en abſtractions, juſqu'aux propoſitions univerſelles. Ces ſortes de principes ſont naturellement déterminés par les connoiſſances particulieres qui y ont conduit : on en voit toute

l'étendue, & l'on peut s'assurer de s'en servir toujours avec exactitude. Dire qu'un homme a de pareils principes, c'est donner à entendre qu'il connoît parfaitement les arts & les sciences dont il fait son objet, & qu'il apporte par-tout de la netteté & de la précision.

CHAPITRE VIII.

Affirmer. Nier. Juger. Raisonner. Concevoir. L'entendement.

§. 69. QUand nous comparons nos idées, la conscience que nous en avons nous les fait connoître comme étant les mêmes par les endroits que nous les considérons, ce que nous manifestons en liant ces idées par le mot *est*, ce qui s'appelle *affirmer :* ou bien elle nous les fait connoître comme n'étant pas les mêmes, ce que nous manifestons en les séparant par ces mots, *n'est pas*, ce qui s'appelle *nier*. Cette double opération est ce qu'on nomme *juger*. Il est évident qu'elle est une suite des autres.

§. 70. De l'opération de juger, naît celle de raisonner. Le raisonnement

n'eſt qu'un enchaînement de jugemens qui dépendent les uns des autres. Ces dernieres opérations ſont celles ſur leſquelles il eſt le moins néceſſaire de s'étendre. Ce que les logiciens en ont dit dans bien des volumes, me paroît entierement ſuperflu & de nul uſage. Je me bornerai à rendre raiſon d'une expérience.

§. 71. On demande comment on peut, dans la converſation, développer, ſouvent ſans héſiter, des raiſonnemens fort étendus. Toutes les parties en ſont-elles préſentes dans le même inſtant? Et ſi elles ne le ſont pas; (comme il eſt vraiſemblable, puiſque l'eſprit eſt trop borné pour ſaiſir tout à la fois un grand nombre d'idées), par quel haſard ſe conduit-il avec ordre? Cela s'explique aiſément par ce qui a déja été expoſé.

Au moment qu'un homme ſe propoſe de faire un raiſonnement, l'attention qu'il donne à la propoſition qu'il veut prouver, lui fait appercevoir ſucceſſivement les propoſitions principales, qui ſont le réſultat des différentes parties du raiſonnement qu'il va faire. Si elles ſont fortement liées, il les parcourt ſi rapidement, qu'il peut

s'imaginer les voir toutes ensemble. Ces propositions saisies, il considere celle qui doit être exposée la premiere. par ce moyen les idées propres à la mettre dans son jour, se réveillent en lui selon l'ordre de la liaison qui est entr'elles. De-là il passe à la seconde pour répéter la même opération, & ainsi de suite jusqu'à la conclusion de son raisonnement. Son esprit n'en embrasse donc pas en même tems toutes les parties ; mais, par la liaison qui est entr'elles, il les parcourt avec assez de rapidité pour devancer toujours la parole à peu près comme l'œil de quelqu'un qui lit haut, devance la prononciation.

Peut-être demandera-t-on comment on peut appercevoir les résultats d'un raisonnement, sans en avoir saisi les différentes parties dans tout leur détail. Je réponds que cela n'arrive que quand nous parlons sur des matieres qui nous sont familieres, ou qui ne sont pas loin de l'être, par le rapport qu'elles ont à celles que nous connoissons davantage. Voilà le seul cas où le phénomene que je propose, peut-être remarqué. Dans toute autre, l'on parle en hésitant, ce qui provient de ce que les

idées étant liées trop foiblement, se réveillent avec lenteur : ou l'on parle sans suite, & c'est un effet de l'ignorance.

§. 72. Quand, par l'exercice des opérations précédentes, ou du moins de quelques-unes, on s'est fait des idées exactes, & qu'on en connoît les rapports, la conscience que nous en avons, est l'opération qu'on nomme *concevoir.* Par conséquent une condition essentielle pour bien concevoir, c'est de se représenter toujours les choses sous les idées qui leur sont propres.

§. 73. Ces analyses nous conduisent à avoir de l'entendement une idée plus exacte que celle qu'on s'en fait communément. On le regarde comme une faculté différente de nos connoissances, & comme le lieu où elles viennent se réunir. Cependant je crois que, pour parler avec plus de clarté, il faut dire que l'entendement n'est que la collection ou la combinaison des opérations de l'ame, appercevoir ou avoir conscience, donner son attention, reconnoître, imaginer, se ressouvenir, réfléchir, distinguer ses idées, les abstraire, les comparer, les composer, les décomposer, les analyser, affirmer,

nier, juger, raisonner, concevoir: voilà l'entendement.

§. 74. Je me suis attaché dans ces analyses à faire voir la dépendance des opérations de l'ame, & comment elles s'engendrent toutes de la premiere. Nous commençons par éprouver des perceptions dont nous avons conscience. Nous formons-nous ensuite une conscience plus vive de quelques perceptions? cette conscience devient attention. Dès-lors les idées se lient; nous reconnoissons en conséquence les perceptions que nous avons eues, & nous nous reconnoissons pour le même être qui les a eues: ce qui constitue la réminiscence. L'ame réveille-t-elle ses perceptions, les conserve-t-elle, ou en rappelle-t-elle seulement les signes? c'est imagination, contemplation, mémoire: & si elle dispose elle-même de son attention, c'est réflexion. Enfin de celle-ci naissent toutes les autres. C'est proprement la réflexion qui distingue, compare, compose, décompose & analyse; puisque ce ne sont là que différentes manieres de conduire l'attention. De-là se forment, par une suite naturelle, le jugement, le raisonnement, la conception, & résulte l'entendement.

Mais j'ai cru devoir considérer les différentes manieres dont la réflexion s'exerce, comme autant d'opérations distinctes, parce qu'il y a du plus ou du moins dans les effets qui en naissent. Elle fait, par exemple, quelque chose de plus en comparant des idées, que lorsqu'elle s'en tient à les distinguer; en les composant & décomposant, que lorsqu'elle se borne à les comparer, telles qu'elles sont: & ainsi du reste. Il n'est pas douteux qu'on ne puisse, selon la maniere dont on voudra concevoir les choses, multiplier plus ou moins les opérations de l'ame. On pourroit même les réduire à une seule, qui seroit la conscience. Mais il y a un milieu entre trop diviser & ne pas diviser assez. Afin même d'achever de mettre cette matiere dans tout son jour, il faut encore passer à de nouvelles analyses.

fait voir quels avantages nous donne cette opération ; & les précautions qu'il faut prendre pour parler avec justesse, montrent combien il est difficile de la regler. Mais me proposant de traiter bien-tôt de la nécessité, de l'usage, de l'origine & des progrès du langage, je ne marrêterai, pas à exposer ici les avantages & les inconvéniens de cette partie de l'imagination. Je passe aux liaisons d'idées qui sont l'effet de quelque impression étrangere.

§. 78. J'ai dit qu'elles sont utiles & nécessaires. Il falloit, par exemple, que la vue d'un précipice, où nous sommes en danger de tomber, réveillât en nous l'idée de la mort. L'attention ne peut donc manquer à la premiere occasion de former cette liaison ; elle doit même la rendre d'autant plus forte, qu'elle y est déterminée par le motif le plus pressant ; la conservation de notre être.

Mallebranche a cru cette liaison naturelle, ou en nous dès la naissance. » L'idée dit-il, d'une grande hauteur » que l'on voit au-dessous de soi, & de » laquelle on est en danger de tomber, » ou l'idée de quelque grand corps qui » est prêt à tomber sur nous & à nous écraser,

» écraſer, eſt naturellement liée avec » celle qui nous repréſente la mort, » & avec une émotion des eſprits, » qui nous diſpoſe à la fuite, & au » deſir de fuir. Cette liaiſon ne change » jamais, parce qu'il eſt néceſſaire qu'elle » ſoit toujours la même ; & elle conſiſte » dans une diſpoſition des fibres du cer- » veau, que nous avons dès notre en- » fance (*a*).

Il eſt évident que, ſi l'expérience ne nous avoit appris que nous ſommes mortels, bien loin d'avoir une idée de la mort, nous ſerions fort ſurpris à la vue de celui qui mourroit le premier. Cette idée eſt donc acquiſe, & Mallebranche ſe trompe pour avoir confondu ce qui eſt naturel, ou en nous dès la naiſſance, avec ce qui eſt commun à tous les hommes. Cette erreur eſt générale. On ne veut pas s'appercevoir que les mêmes ſens, les mêmes opérations & les mêmes circonſtances doivent produire par-tout les mêmes effets (*b*).

(*a*). Recherche de la Vér. liv. 2. c. 5

(*b*). On ſuppoſe qu'un homme fait vient de naître à côté d'un précipice, & on m'a demandé s'il eſt vraiſemblable qu'il évite de s'y jetter. Pour moi, je le crois; non qu'il craigne la mort, car on ne peut craindre ce qu'on

On veut absolument avoir recours à quelque chose d'inné ou de naturel, qui précede l'action des sens, l'exercice des opérations de l'ame, & les circonstances communes.

§. 79. Si les liaisons d'idées qui se forment en nous par des impressions étrangeres, sont utiles, elles sont souvent dangéreuses. Que l'éducation nous accoutume à lier l'idée de honte ou d'infamie à celle de survivre à un affront, l'idée de grandeur d'ame ou de courage à celle de s'ôter soi-même la vie, ou de l'exposer en cherchant à en priver celui de qui on a été offensé, on aura deux préjugés : l'un qui a été le point d'honneur des Romains ; l'autre qui est celui d'une partie de l'Europe. Ces liaisons s'entretiennent & se fomentent plus ou moins avec l'âge. La force que le tempérament acquiert, les passions ausquelles on devient sujet, & l'état qu'on embrasse, en resserrent ou en coupent les nœuds.

Ces sortes de préjugés étant les premieres impressions que nous ayons

---

ne connoît point; mais parce qu'il me paroît naturel qu'il dirige ses pas du côté où ses pieds peuvent porter sur quelque chose.

éprouvées, ils ne manquent pas de nous paroître des principes incontestables. Dans l'exemple que je viens d'apporter, l'erreur est sensible, & la cause en est connue. Mais il n'y a peut-être personne à qui il ne soit arrivé de faire quelquefois des raisonnemens bisarres, dont on reconnoît enfin tout le ridicule, sans pouvoir comprendre comment on a pu en être la dupe un seul instant. Ils ne sont souvent que l'effet de quelque liaison singuliere d'idées : cause humiliante pour notre vanité, & que pour cela nous avons tant de peine à appercevoir. Si elle agit d'une maniere si secrette, qu'on juge des raisonnemens qu'elle fait faire au commun des hommes.

§. 80. En général, les impressions que nous éprouvons dans différentes circonstances, nous font lier des idées que nous ne sommes plus maîtres de séparer. On ne peut, par exemple, fréquenter les hommes qu'on ne lie insensiblement les idées de certains tours d'esprits & de certains caracteres avec les figures qui se remarquent davantage. Voilà pourquoi les personnes qui ont de la physionomie, nous plaisent ou nous déplaisent plus que les

autres : car la physionomie n'est qu'un assemblage de traits ausquels nous avons lié des idées, qui ne se réveillent point sans être accompagnées d'agrément ou de dégoût. Il ne faut donc pas s'étonner si nous sommes portés à juger les autres d'après leur physionomie, & si quelquefois nous sentons pour eux au premier abord de l'éloignement ou de l'inclination.

Par un effet de ces liaisons nous nous prévenons souvent jusqu'à l'excès en faveur de certaines personnes, & nous sommes tout-à-fait injustes par rapport à d'autres. C'est que tout ce qui nous frappe dans nos amis, comme dans nos ennemis, se lie naturellement avec les sentimens agréables ou désagréables qu'ils nous font éprouver ; & que, par conséquent, les défauts des uns empruntent toujours quelque agrément de ce que nous remarquons en eux de plus aimable, ainsi que les meilleures qualités des autres nous paroissent participer à leurs vices. Par-là ces liaisons influent infiniment sur toute notre conduite. Elles entretiennent notre amour ou notre haine, fomentent notre estime ou nos mépris, excitent notre reconnoissance ou notre

ressentiment, & produisent ces sympathies, ces antipathies & tous ces penchans bisarres dont on a quelquefois tant de peine à se rendre raison. Je crois avoir lu, quelque part, que Descartes conserva toujours du goût pour les yeux louches; parce que la premiere personne qu'il avoit aimée avoit ce défaut.

§. 81. Locke a fait voir le plus grand danger des liaisons d'idées, lorsqu'il a remarqué qu'elles sont l'origine de la folie. » Un homme, dit-il, (*a*) fort » sage & de très-bon sens en toute » autre chose, peut être aussi fou, sur » un certain article, qu'aucun de ceux » qu'on renferme aux petites maisons; » si, par quelque violente impression » qui se soit faite subitement dans son » esprit, ou par une longue application » à une espece particuliere de pensées, » il arrive que des idées incompatibles » soient jointes si fortement ensemble » dans son esprit, qu'elles y demeurent » unies. »

§. 82. Pour comprendre combien

(*a*). Liv. II. ch. 11. §. 13. il répete à peu près la même chose, ch. 13. §. 4. du même livre.

cette réflexion eſt juſte, il ſuffit de remarquer que, par le phyſique, l'imagination & la folie ne peuvent différer que du plus au moins. Tout dépend de la vivacité & de l'abondance avec laquelle les eſprits ſe portent au cerveau. C'eſt pourquoi, dans les ſonges, les perceptions ſe retracent ſi vivemnt, qu'au réveil on a quelquefois de la peine à reconnoître ſon erreur. Voilà certainement un moment de folie. Afin qu'on reſtât fou, il ſuffiroit de ſupposer que les fibres du cerveau euſſent été ébranlées avec trop de violence pour pouvoir ſe rétablir. Le même effet peut être produit d'une maniere plus lente.

§. 83. Il n'y a, je penſe, perſonne qui, dans des momens de déſœuvrement, n'imagine quelque roman dont il ſe fait le héros. Ces fictions qu'on appelle des *châteaux en Eſpagne*, n'occaſionnent, pour l'ordinaire, dans le cerveau que de légeres impreſſions; parce qu'on s'y livre peu, & qu'elles ſont bientôt diſſipées par des objets plus réels dont on eſt obligé de s'occuper. Mais qu'il ſurvienne quelque ſujet de triſteſſe, qui nous faſſe éviter nos meilleurs amis & prendre en dégoût



tout ce qui nous a plu ; alors, livrés à tout notre chagrin, notre roman favori ſera la ſeule idée qui pourra nous en diſtraire. Les eſprits animaux creuſeront, peu à peu, à ce château des fondemens d'autant plus profonds, que rien n'en changera le cours : nous nous endormirons en le bâtiſſant ; nous l'habiteront en ſonge ; & enfin, quand l'impreſſion des eſprits ſera inſenſiblement parvenue à être la même que ſi nous étions en effet ce que nous avons feint, nous prendrons, à notre réveil, toutes nos chimeres pour des réalités. Il ſe peut que la folie de cet Athénien qui croyoit que tous les vaiſſeaux qui entroient dans le Pirée étoient à lui, n'ait pas eu d'autres cauſes.

§. 84. Cette explication peut faire connoître combien la lecture des romans eſt dangéreuſes pour les jeunes perſonnes du ſexe, dont le cerveau eſt fort tendre. Leur eſprit, que l'éducation occupe ordinairement trop peu, ſaiſit avec avidité des fictions qui flattent des paſſions naturelles à leur âge. Elles y trouvent des matériaux pour les plus beaux châteaux en Eſpagne. Elles les mettent en œuvre avec d'autant plus de plaiſir, que l'envie de plaire & les

galanteries qu'on leur fait sans cesse, les entretiennent dans ce goût. Alors il ne faut peut-être qu'un léger chagrin pour tourner la tête à une jeune fille, lui persuader qu'elle est angélique, ou telle autre héroïne qui lui a plu, & lui faire prendre pour des Médors tous les hommes qui l'approchent.

§. 85. Il y a des ouvrages faits dans des vues bien différentes, qui peuvent avoir de pareils inconvéniens. Je veux parler de certains livres de dévotion écrits par des imaginations fortes & contagieuses. Ils sont capables de tourner quelquefois le cerveau d'une femme, jusqu'à lui faire croire qu'elle a des visions, qu'elle s'entretient avec les anges, ou que même elle est déja dans le Ciel avec eux. Il seroit bien à souhaiter que les jeunes personnes des deux sexes fussent toujours éclairées dans ces sortes de lectures, par des directeurs qui connoîtroient la trempe de leur imagination.

§. 86. Des folies comme celles que je viens d'exposer sont reconnues de tout le monde. Il y a d'autres égaremens ausquels on ne pense pas à donner le même nom : cependant tous ceux qui ont leur cause dans l'imagination,

devroient être mis dans la même claſſe. En ne déterminant la folie que par la conſéquence des erreurs, on ne ſçauroit fixer le point où elle commence. Il la faut donc faire conſiſter dans une imagination qui, ſans qu'on ſoit capable de le remarquer, aſſocie des idées d'une maniere tout-à-fait déſordonnée, & influe quelquefois dans nos jugemens ou dans notre conduite. Cela étant, il eſt vraiſemblable que perſonne n'en ſera exempt. Le plus ſage ne différera du plus fou, que parce qu'heureuſement les travers de ſon imagination n'auront pour objet que des choſes qui entrent peu dans le train ordinaire de la vie, & qui le mettent moins viſiblement en contradiction avec le reſte des hommes. En effet, où eſt celui que quelque paſſion favorite n'engage pas conſtamment, dans de certaines rencontres, à ne ſe conduire que d'après l'impreſſion forte que les choſes font ſur ſon imagination, & ne faſſe retomber dans les mêmes fautes? Obſervez ſur-tout un homme dans ſes projets de conduite; car c'eſt là l'écueil de la raiſon pour le grand nombre. Quelle prévention, quel aveuglement même, dans celui qui a le plus d'eſprit! Que le

peu de succès lui fasse reconnoître combien il a eu tort ; il ne se corrigera pas. La même imagination qui l'a séduit le séduira encore ; & vous le verrez sur le point de commettre une faute semblable à la premiere, que vous ne l'en convaincrez pas.

§. 87. Les impressions qui se font dans les cerveaux froids s'y conservent longtems. Ainsi les personnes dont l'extérieur est posé & réfléchi, n'ont d'autre avantage, si c'en est un, que que de garder constamment les mêmes travers. Par-là, leur folie, qu'on ne soupçonnoit pas au premier abord, n'en devient que plus aisée à reconnoître pour ceux qui les observent quelque tems. Au contraire, dans les cerveaux où il a beaucoup de feu & beaucoup d'activité, les impressions s'effacent, se renouvellent, les folies se succedent. A l'abord, on voit bien que l'esprit d'un homme a quelque travers ; mais il en change avec tant de rapidité, qu'on peut à peine le remarquer.

§. 88. Le pouvoir de l'imagination est sans bornes. Elle diminue ou même dissipe nos peines, & peut seul donner aux plaisirs l'assaisonnement qui en fait tout

le prix. Mais, quelquefois c'est l'ennemi le plus cruel que nous ayons : elle augmente nos maux, nous en donne que nous n'avions pas, & finit par nous porter le poignard dans le sein.

Pour rendre raison de ces effets, je dis d'abord que, les sens agissant sur l'organe de l'imagination, cet organe réagit sur les sens. On ne le peut revoquer en doute : car l'expérience fait voir une pareille réaction dans les corps les moins élastiques. Je dis, en second lieu, que la réaction de cet organe est plus vive que l'action des sens ; parce qu'il ne réagit pas sur eux avec la seule force que suppose la perception qu'ils ont produite, mais avec les forces réunies de toutes celles qui sont étroitement liées à cette perception, & qui pour cette raison, n'ont pu manquer de se réveiller. Cela étant, il n'est pas difficile de comprendre les effets de l'imagination. Venons à des exemples.

La perception d'une douleur réveille, dans mon imagination, toutes les idées avec lesquelles elle a une liaison étroite. Je vois le danger, la frayeur me saisit, j'en suis abbatu, mon corps résiste à peine, ma douleur devient plus vive,

mon accablement augmente; & il se peut que, pour avoir eu l'imagination frappée, une maladie, légere dans ses commencemens, me conduise au tombeau.

Un plaisir que j'ai recherché retrace également toutes les idées agréables ausquelles il peut être lié. L'imagination renvoie aux sens plusieurs perceptions pour une qu'elle reçoit. Mes esprits sont dans un mouvement qui dissipe tout ce qui pourroit m'enlever aux sentimens que j'éprouve. Dans cet état, tout entier aux perceptions que je reçois par les sens & à celles que l'imagination reproduit, je goûte les plaisirs les plus vifs. Qu'on arrête l'action de mon imagination; je sors aussi-tôt comme d'un enchantement; j'ai sous les yeux les objets ausquels j'attribuois mon bonheur; je les cherche, & je ne les vois plus.

Par cette explication, on conçoit que les plaisirs de l'imagination sont tout aussi réels & tout aussi physiques que les autres; quoiqu'on dise communément le contraire. Je n'apporte plus qu'un exemple.

Un homme tourmenté par la goutte, & qui ne peut se soutenir, revoit, au

moment qu'il s'y attendoit le moins, un fils qu'il croyoit perdu : plus de douleur. Un instant après, le feu se met à sa maison : plus de foiblesse. Il est déja hors du danger, quand on songe à le secourir. Son imagination, subitement & vivement frappée, réagit sur toutes les parties de son corps, & y produit la révolution qui le sauve.

Voilà, je pense, les effets les plus étonnans de l'imagination. Je vais, dans le chapitre suivant, dire un mot des agrémens qu'elle sçait prêter à la vérité.

CHAPITRE X.

Où l'imagination puise les agrémens qu'elle donne à la vérité.

§. 89. L'Imagination emprunte ses agrémens du droit qu'elle a de dérober à la nature ce qu'il y a de plus riant & de plus aimable, pour embellir le sujet qu'elle manie. Rien ne lui est étranger, tout lui devient propre, dès qu'elle en peut paroître avec plus d'éclat. C'est une abeille, qui fait son trésor de tout ce qu'un parterre pro-

duit de plus belles fleurs. C'est une coquette, qui, uniquement occupée du desir de plaire, consulte plus son caprice que la raison. Toujours également complaisante, elle se prête à notre goût, à nos passions, à nos foiblesses. Elle attire & persuade l'un par son air vif & agaçant, surprend & étonne l'autre par ses manieres grandes & nobles. Tantôt elle amuse par des propos rians; d'autres fois, elle ravit par la hardiesse de ses saillies. Là, elle affecte la douceur pour intéresser : ici, la langueur & les larmes pour toucher ; &, s'il le faut, elle prendra bientôt le masque pour exciter des ris. Bien assûrée de son empire, elle exerce son caprice sur tout. Elle se plaît quelquefois à donner de la grandeur aux choses les plus communes & les plus triviales ; &, d'autres fois, à rendre basses & ridicules les plus sérieuses & les plus sublimes. Quoiqu'elle altere tout ce qu'elle touche, elle réussit souvent, lorsqu'elle ne cherche qu'à plaire ; mais hors de là, elle ne peut qu'échouer. Son empire finit où celui de l'analyse commence.

§. 90. Elle puise non seulement

dans la nature, mais encore dans les choses les plus absurdes & les plus ridicules, pourvu que les préjugés les autorisent. Peu importe qu'elles soient fausses, si nous sommes portés à les croire véritables. L'imagination a surtout les agrémens en vue; mais elle n'est pas opposée à la vérité. Toutes ses fictions sont bonnes, lorsqu'elles sont dans l'analogie de la nature, de nos connoissances ou de nos préjugés. Mais, dès qu'elle s'en écarte, elle n'enfante plus que des idées monstrueuses & extravagantes. C'est là, je crois, ce qui rend cette pensée de Despréaux si juste.

Rien n'est beau que le vrai; le vrai seul est aimable.
Il doit regner par-tout, & même dans la fable.

En effet, le vrai appartient à la fable : non que les choses soient absolument telles qu'elle nous les représente; mais parce qu'elle les montre sous des images claires, familieres, & qui, par conséquent, nous plaisent, sans nous engager dans l'erreur.

§. 91. Rien n'est beau que le vrai: cependant tout ce qui est vrai n'est

pas beau. Pour y suppléer, l'imagination lui associe les idées les plus propres à l'embellir; &, par cette réunion, elle forme un tout où l'on trouve la solidité & l'agrément. La poésie en donne une infinité d'exemples. C'est là qu'on voit la fiction, qui seroit toujours ridicule sans le vrai, orner la vérité qui seroit souvent froide sans la fiction. Ce mêlange plaît toujours, pourvu que les ornemens soient choisis avec discernement, & répandus avec sagesse. L'imagination est à la vérité ce qu'est la parure à une belle personne: elle doit lui prêter tous ses secours, pour la faire paroître avec les avantages dont elle est susceptible.

Je ne m'arrêterai pas davantage sur cette partie de l'imagination; ce seroit le sujet d'un ouvrage à part : il suffit pour mon plan de n'avoir pas oublié d'en parler.



CHAPITRE XI.

De la raiſon, de l'eſprit, & de ſes différentes eſpeces.

§. 92. DE toutes les opérations que nous avons décrites, il en réſulte une qui, pour ainſi dire, couronne l'entendement : c'eſt la raiſon. Quelque idée qu'on s'en faſſe, tout le monde convient que ce n'eſt que par elle qu'on peut ſe conduire ſagement dans les affaires civiles, & faire des progrès dans la recherche de la vérité. Il en faut conclure qu'elle n'eſt autre choſe que la connoiſſance de la maniere dont nous devons régler les opérations de notre ame.

§. 93. Je ne crois pas, en m'expliquant de la ſorte, m'écarter de l'uſage : je ne fais que déterminer une notion qui ne m'a paru nulle part aſſez exacte. Je préviens même toutes les invectives qu'on ne dit contre la raiſon, que pour l'avoir priſe dans un ſens trop vague. Dira-t-on que la nature nous a fait un préſent digne d'une marâtre, lorſqu'elle nous a donné les moyens

de diriger sagement les opérations de notre ame ? Une pareille pensée pourroit-elle tomber dans l'esprit ? Dira-t-on que, quand l'ame ne seroit pas douée de toutes les opérations dont nous avons parlé, elle n'en seroit que plus heureuse ; parce qu'elles sont la source de ses peines par l'abus qu'elle en fait ? Que ne reprochons-nous donc à la nature de nous avoir donné une bouche, des bras & d'autres organes, qui sont souvent les instrumens de notre propre malheur. Peut-être que nous voudrions n'avoir de vie, qu'autant qu'il en faut pour sentir que nous existons ; & que nous abandonnerions volontiers toutes les opérations qui nous mettent si fort au-dessus des bêtes, pour n'avoir que leur instinct.

§. 94. Mais dira-t-on, quel est l'usage que nous devons faire des opérations de l'ame ? Avec quels efforts, & avec combien peu de succès n'en a-t-on pas fait la recherche ? Peut-on se flatter d'y réussir mieux aujourd'hui ? Je réponds qu'il faut donc nous plaindre de n'avoir pas reçu la raison en partage. Mais plutôt n'outrons rien. Etudions bien les opérations de l'ame ; connoissons toute leur étendue, sans

nous en cacher la foibleſſe ; diſtinguons-les exactement ; démêlons-en les reſſorts ; montrons-en les avantages & les abus ; voyons quels ſecours elles ſe prêtent mutuellement ; enfin, ne les appliquons qu'aux objets qui ſont à notre portée, & je promets que nous apprendrons l'uſage que nous en devons faire. Nous reconnoîtrons qu'il nous eſt tombé en partage autant de raiſon que notre état le demandoit ; & que, ſi celui de qui nous tenons tout ce que nous ſommes, ne prodigue pas ſes faveurs, il ſçait les diſpenſer avec ſageſſe.

§. 95. Il y a trois opérations qu'il eſt à propos de rapprocher pour en faire mieux ſentir la différence. Ce ſont l'inſtinct, la folie, & la raiſon. l'inſtinct n'eſt qu'une imagination, dont l'exercice n'eſt point du tout à nos ordres ; mais qui, par ſa vivacité, concourt parfaitement à la conſervation de notre être. Il exclue la mémoire, la réflexion & les autres opérations de l'ame. La folie admet, au contraire, l'exercice de toutes les opérations ; mais c'eſt une imagination déréglée qui les dirige. Enfin, la raiſon réſulte de toutes les opérations de

l'ame bien conduite. Si Pope avoit sû se faire des idées nettes de ces choses, il n'auroit pas autant déclamé contre la raison, & encore moins conclu :

Envain de la raison tu vantes l'excellence.
Doit-elle sur l'instinct avoir la préférence ?
Entre ces facultés quelle comparaison !
Dieu dirige l'instinct, & l'homme la raison.

§. 96. Il est, au reste, bien aisé d'expliquer ici la distinction qu'on fait entre être *au-dessus de la raison*, *selon la raison* & *contre la raison*. Toute vérité qui renferme quelques idées qui ne peuvent être l'objet des opérations de l'ame, parce qu'elles n'ont pu entrer par les sens n'y être tirées des sensations, est au-dessus de la raison. Une vérité qui ne renferme que des idées sur lesquelles notre esprit peut opérer, est selon la raison. Enfin, toute proposition qui en contredit une qui résulte des opérations de l'ame bien conduite, est contre la raison.

§. 97. On a pu facilement remarquer que, dans la notion de la raison, & dans les nouveaux détails que j'ai donnés sur l'imagination (*a*), il n'entre

(*a*). Chapitre précédent.

d'autres idées que celles des opérations qui ont été le ſujet des huit premiers chapitres de cette ſection. Il étoit cependant à propos de conſidérer ces choſes à part, ſoit pour ſe conformer à l'uſage, ſoit pour marquer plus exactement les différens objets des opérations de l'entendement. Je crois même devoir ſuivre encore l'uſage lorſqu'il diſtingue le bon ſens, l'eſprit, l'intelligence, la pénétration, la profondeur, le diſcernement, le jugement, la ſagacité, le goût, l'invention, le talent, le génie & l'enthouſiaſme; il me ſuffira cependant de ne dire qu'un mot ſur toutes ces choſes.

§. 98. Le bon ſens & l'intelligence ne ſont que concevoir ou imaginer, & ne different que par la nature de l'objet dont on s'occupe. Comprendre, par exemple, que deux & deux font quatre, ou comprendre tout un cours de mathématiques, c'eſt également concevoir; mais avec cette différence, que l'un s'appelle bon ſens, & l'autre intelligence. De même, pour imaginer des choſes communes & qui tombent tous les jours ſous les yeux, il ne faut que du bon ſens: mais, pour imaginer des choſes neuves, ſur-tout

le premier se dit plus particulierement de celles qui regardent la spéculation, & le second de celles qui concernent la pratique. Il faut du discernement dans les recherches philosophiques, & du jugement dans la conduite de la vie.

§. 102. La sagacité n'est que l'adresse avec laquelle on sait se retourner pour saisir son objet plus facilement, ou pour le faire mieux comprendre aux autres; ce qui ne se fait que par l'imagination jointe à la réflexion & à l'analyse.

§. 103. Le goût est une maniere de sentir si heureuse, qu'on apperçoit le prix des choses sans le secours de la réflexion, ou plutôt sans se servir d'aucune regle pour en juger. Il est l'effet d'une imagination qui, ayant été exercée de bonne heure sur des objets choisis, les conserve toujours présens, & s'en fait naturellement des modeles de comparaison. C'est pourquoi le bon goût est ordinairement le partage des gens du monde.

§. 104. Nous ne créons pas proprement des idées; nous ne faisons que combiner, par des compositions & des décompositions, celles que nous

recevons par les ſens. L'invention conſiſte à ſavoir faire des combinaiſons neuves. Il y en a de deux eſpeces : le talent & le génie.

Celui-là combine les idées d'un art ou d'une ſcience connue, d'une maniere propre à produire les effets qu'on en doit naturellement attendre. Il demande tantôt plus d'imagination, tantôt plus d'analyſe. Celui-ci ajoute au talent l'idée d'eſprit en quelque ſorte créateur. Il invente de nouveaux arts, ou, dans le même art, de nouveaux genres égaux, & quelquefois même ſupérieurs à ceux qui étoient déja connus. Il enviſage des choſes ſous des points de vue qui ne ſont qu'à lui ; donne naiſſance à une ſcience nouvelle, ou ſe fraye, dans celles qu'on cultive, une route à des vérités auſquelles on n'eſpéroit pas de pouvoir arriver. Il répand ſur celles qu'on connoiſſoit avant lui, une clarté & une facilité dont on ne les jugeoit pas ſuſceptibles. Un homme à talent a un caractere qui peut appartenir à d'autres : il eſt égalé & même quelquefois ſurpaſſé. Un homme de génie a un caractere original, il eſt inimitable. Auſſi les grands écrivains qui le ſuivent, ha-

sardent rarement de s'essayer dans le genre où il a réussi. Corneille, Molière & Quinault n'ont point eu d'imitateurs. Nous avons des modernes qui vraisemblablement n'en auront pas davantage.

On qualifie le génie d'étendu & de vaste. Comme étendu, il fait de grands progrès dans un genre : comme vaste, il réunit tant de genres, & à un tel degré, qu'on a en quelque sorte de la peine à imaginer qu'il ait des bornes.

§. 105. On ne peut analyser l'enthousiasme quand on l'éprouve, puisqu'alors on n'est pas maître de sa réflexion : mais, comment l'analyser, quand on ne l'éprouve plus ? C'est en considérant les effets qu'il a produits. Dans cette occasion la connoissance des effets doit conduire à la connoissance de leur cause, & cette cause ne peut être que quelqu'une des opérations dont nous avons déja fait l'analyse.

Quand les passions nous donnent de violentes secousses, ensorte qu'elles nous enlevent l'usage de la réflexion, nous éprouvons mille sentimens divers. C'est que l'imagination plus ou moins excitée, selon que les passions sont plus ou moins vives, réveille avec plus ou

moins de force les ſentimens qui ont quelque rapport, & par conſéquent, quelque liaiſon avec l'état où nous ſommes.

Suppoſons deux hommes dans les mêmes circonſtances, & éprouvant les mêmes paſſions, mais dans un inégal degré de force. D'un côté prenons pour exemple le vieil Horace, tel qu'il eſt dépeint dans Corneille, avec cette ame romaine qui lui feroit ſacrifier ſes propres enfans au ſalut de la république. L'impreſſion qu'il reçoit, quand il apprend la fuite de ſon fils, eſt un aſſemblage confus de tous les ſentimens que peuvent produire l'amour de la patrie & celui de la gloire, portés au plus haut point; juſques-là qu'il ne doit pas regretter la perte de deux de ſes fils, & qu'il doit ſouhaiter que le troiſieme eût également perdu la vie. Voilà les ſentimens dont il eſt agité: mais les exprimera-t-il dans tout leur détail? Non: ce n'eſt pas le langage des grandes paſſions. Il ne ſe contentera pas non plus d'en faire connoître un des moins vifs. Il préférera naturellement celui qui agit en lui avec le plus de violence, & il s'y arrêtera, parce que par la liaiſon qu'il a avec les autres, il les renferme ſuffiſamment.

Or, quel est ce sentiment ? C'est de souhaiter que son fils fût mort : car un pareil desir, ou n'entre point dans l'ame d'un pere, ou, quand il y entre, il doit seul en quelque sorte la remplir. C'est pourquoi, lorsqu'on lui demande ce que son fils pouvoit faire contre trois, il doit répondre, *qu'il mourut.*

Supposons d'un autre côté un Romain qui, quoique sensible à la gloire de sa famille & au salut de la réplique, eut néanmoins éprouvé des passions beaucoup plus foibles que le vieil Horace ; il me paroît qu'il auroit presque conservé tout son sang froid. Les sentimens produits en lui par l'honneur & par l'amour de la patrie, l'auroient affecté plus foiblement, & chacun à peu près dans un égal degré. Cet homme n'auroit pas été porté à exprimer l'un plutôt que l'autre ; ainsi il auroit été naturel qu'il les eût fait connoître dans tout leur détail. Il auroit dit combien il souffroit de voir la ruine de la république, & la honte dont son fils venoit de se couvrir ; il auroit défendu qu'il osât jamais se présenter devant lui ; & au lieu d'en souhaiter la mort, il auroit seulement jugé qu'il eût mieux

valu pour lui avoir le sort de ses freres.

Quoiqu'on entende par *enthousiasme*, il suffit de savoir qu'il est opposé au sang froid, pour remarquer que ce n'est que dans l'enthousiasme qu'on peut se mettre à la place du vieil Horace de Corneille : il n'en est pas de même pour se mettre à la place de l'homme que j'ai imaginé. Voyons encore un exemple.

Si Moïse ayant à parler de la création de la lumiere, avoit été moins pénétré de la grandeur de Dieu, il se seroit étendu davantage à montrer la puissance de cet être suprême. D'un côté il n'auroit rien négligé pour exalter l'excellence de la lumiere ; & de l'autre, il auroit représenté les ténebres comme un chaos où toute la nature étoit ensevelie. Mais, pour entrer dans ces détails, il étoit trop rempli des sentimens que peut produire la vue de la supériorité du premier être, & la dépendance des créatures. Ainsi les idées de commandement & d'obéissance étant liées à celles de supériorité & de dépendance, elles n'ont pu manquer de se réveiller dans son ame ; & il a dû s'y arrêter, comme étant suffisantes pour exprimer toutes les autres. Il se borne donc à dire : *Dieu*

dit que la lumiere soit, & la lumiere fut. Par le nombre & par la beauté des idées que ces expressions abrégées réveillent en même tems, elles ont l'avantage de frapper l'ame d'une maniere admirable; & sont, pour cette raison, ce qu'on nomme *sublime*.

En conséquence de ces analyses voici la notion que je me fais de l'enthousiasme; c'est l'état d'un homme qui, considérant avec effort les circonstances où il se place, est vivement remué par tous les sentimens qu'elles doivent produire, & qui, pour exprimer ce qu'il éprouve, choisit naturellement parmi ces sentimens celui qui est le plus vif, & qui seul équivaut aux autres par l'étroite liaison qu'il a avec eux. Si cet état n'est que passager, il donne lieu à un trait; & s'il dure quelque tems, il peut produire une piece entiere. En conservant son sang froid, on pourroit imiter l'anthousiasme, si l'on s'étoit fait l'habitude d'analyser les beaux morceaux que les poëtes lui doivent. Mais la copie seroit-elle toujours égale à l'original?

§. 106. L'esprit est proprement l'instrument avec lequel on acquiert les idées qui s'éloignent des plus com-

munes. C'est pourquoi nos idées sont d'une nature bien différente selon le genre des opérations qui constituent plus particulierement l'esprit de chaque homme. Les effets ne peuvent pas être les mêmes dans celui où vous supposerez plus d'analyse avec moins d'imagination, & dans celui où vous supposerez plus d'imagination avec moins d'analyse. L'imagination seule est susceptible d'une grande variété, & suffit pour faire des esprits de bien des especes. Nous avons des modeles de chacune dans nos écrivains; mais toutes n'ont pas des noms. D'ailleurs, pour considérer l'esprit dans tous ses effets, ce n'est pas assez d'avoir donné l'analyse des opérations de l'entendement, il faudroit encore avoir fait celle des passions; & avoir remarqué comment toutes ces choses se combinent, & se confondent en une seule cause. L'influence des passions est si grande, que souvent sans elles l'entendement n'auroit presque point d'exercice, & que pour avoir de l'esprit, il ne manque quelquefois à un homme que des passions. Elles sont même absolument nécessaires pour certains talens. Mais une analyse des passions appartiendroit

plutôt à un ouvrage où l'on traiteroit des progrès de nos connoissances, qu'à celui où il ne s'agit que de leur origine.

§. 107. Le principal avantage qui résulte de la maniere dont j'ai envisagé les opérations de l'ame, c'est qu'on voit évidemment comment le bon sens, l'esprit, la raison & leurs contraires naissent également d'un même principe, qui est la liaison des idées les unes avec les autres; que, remontant encore plus haut, on voit que cette liaison est produite par l'usage des signes. Voilà le principe. Je vais finir par une récapitulation de ce qui a été dit.

On est capable de plus de réflexion à proportion qu'on a plus de raison. Cette derniere faculté produit donc la réflexion. D'un côté la réflexion nous rend maîtres de notre attention; elle engendre donc l'attention: d'un autre côté, elle nous fait lier nos idées; elle occasionne donc la mémoire. De-là naît l'analyse, d'où se forme la réminiscence, ce qui donne lieu à l'imagination (je prends ici ce mot dans le sens que je lui ai donné).

C'est par le moyen de la réflexion que l'imagination devient à notre pouvoir; & nous n'avons à notre dis-

position l'exercice de la mémoire que long-tems après que nous sommes maîtres de celui de notre imagination; & ces deux opérations produisent la conception.

L'entendement differe de l'imagination, comme l'opération qui consiste à concevoir differe de l'analyse. Quant aux opérations qui consiste à distinguer, comparer, composer, décomposer, juger, raisonner; elles naissent les unes des autres, & sont les effets immédiats de l'imagination & de la mémoire. Telle est la génération des opérations de l'ame.

Il est important de bien saisir toutes ces choses, & de remarquer sur-tout les opérations qui forment l'entendement (on sait que je ne prends pas ce mot dons le sens des autres) & le distinguer de celles qu'il produit. C'est sur cette différence que portera toute la suite de cet ouvrage: elle en est le fondement. Tout y sera confondu pour ceux qui ne la saisiront pas.





SECTION TROISIEME.

Des idées simples & des idées complexes.

§. 1. J'Appelle idée complexe la réunion ou la collection de plusieurs perceptions; & idée simple une perception considérée toute seule.

» Bien que les qualités qui frappent » nos sens, dit Locke (*a*), soient si » fort unies & si bien mêlées ensemble » dans les choses mêmes, qu'il n'y ait » aucune séparation ou distance entre » elles; il est certain néanmoins que les » idées que ces diverses qualités produi» sent dans l'ame, y entrent par les sens » d'une maniere simple & sans nul » mêlange. Car quoique la vue & l'at» touchement excitent souvent dans » le même tems différentes idées par » le même objet, comme lorsqu'on » voit le mouvement & la couleur » tout à la fois, & que la main sent » la mollesse & la chaleur du morceau » de cire; cependant les idées simples » qui sont ainsi réunies dans le même

(*a*) Liv. 2. c. 2. §. 1.

» sujet, sont aussi parfaitement distin-
» ctes que celles qui entrent dans l'esprit
» par divers sens. Par exemple, la
» froideur & la dureté qu'on sent dans
» un morceau de glace, sont des idées
» aussi distinctes dans l'ame, que l'odeur
» & la blancheur d'une fleur de lys,
» ou que l'odeur du sucre & l'odeur
» d'une rose : & rien n'est plus évident
» à un homme que la perception claire
» & distincte qu'il a de ces idées simples,
» dont chacune prise à part, est exempte
» de toute composition, & ne produit,
» par conséquent, dans l'ame qu'une
» conception entierement uniforme,
» qui ne peut être distinguée en diffé-
» rentes idées.

Quoique nos perceptions soient susceptibles de plus ou de moins de vivacité, on auroit tort de s'imaginer que chacune soit composée de plusieurs autres. Fondez ensemble des couleurs qui ne different que parce qu'elles ne sont pas également vives ; elles ne produiront qu'une seule perception.

Il est vrai qu'on regarde comme différens degrés d'une même perception toutes celles qui ont des rapports moins éloignés. Mais c'est que, faute d'avoir autant de noms que de percep-

tions, on a été obligé de rappeller celles-ci à certaines classes. Prises à part, il n'ý en a point qui ne soit simple. Comment décomposer, par exemple, celle qu'occasionne la blancheur de la neige? Y distinguera-t-on plusieurs autres blancheurs dont elle se soit formée?

§. 2. Toutes les opérations de l'ame, considérées dans leur origine, sont égalemènt simples; car chacune n'est alors qu'une perception. Mais ensuite elles se combinent pour agir de concert & forment des opérations composées. Cela paroît sensiblement dans ce qu'on appelle *pénétration*, *discernement*, *sagacité*, &c.

§. 3. Outre les idées qui sont réellement simples, on regarde souvent comme telle une collection de plusieurs perceptions, lorsqu'on la rapporte à une collection plus grande dont elle fait partie. Il n'y a même point de notion, quelque composée qu'elle soit, qu'on ne puisse considérer comme simple, en lui attachant l'idée de l'unité.

§. 4. Parmi les idées complexes, les unes sont composées de perceptions différentes; telle est celle d'un corps: les autres le sont de perceptions uniformes, ou plutôt elles ne sont qu'une

même perception répétée pluſieurs fois. Tantôt le nombre n'en eſt point déterminé ; telle eſt l'idée abſtraite de l'étendue : tantôt il eſt déterminé ; le pied, par exemple, eſt la perception d'un pouce priſe douze fois.

§. 5. Quant aux notions qui ſe forment de perceptions différentes, il y en a de deux ſortes : celles des ſubſtances & celles qui ſe compoſent des idées ſimples qu'on rapporte aux différentes actions des hommes. Afin que les premieres ſoient utiles, il faut qu'elles ſoient faites ſur le modele des ſubſtances & qu'elles ne repréſentent que les propriétés qui y ſont renfermées. Dans les autres, on ſe conduit tout différemnent. Souvent il eſt important de les former, avant d'en avoir vu des exemples ; & d'ailleurs ces exemples n'auroient ordinairement rien d'aſſez fixe pour nous ſervir de regle. Une notion de la vertu ou de la juſtice, formée de la ſorte, varieroit ſelon que les cas particuliers admettroient ou rejetteroient certaines circonſtances ; & la confuſion iroit à un tel point qu'on ne diſcerneroit plus le juſte de l'injuſte : erreur de bien des philoſophes. Il ne nous reſte donc qu'à raſ-

sembler, à notre choix, plusieurs idées simples, & qu'à prendre ces collections une fois déterminées, pour le modele d'après lequel nous devons juger des choses. Telles sont les idées attachées à ces mots : *gloire*, *honneur*, *courage*. Je les appellerai *idées archétypes* : terme que les métaphysiciens modernes ont assez mis en usage.

§. 6. Puisque les idées simples ne sont que nos propres perceptions, le seul moyen de les connoître, c'est de réfléchir sur ce qu'on éprouve à la vue des objets.

§. 7. Il en est de même de ces idées complexes qui ne sont qu'une répétition indéterminée d'une même perception. Il suffit, par exemple, pour avoir l'idée abstraite de l'étendue, d'en considérer la perception, sans en considérer aucune partie déterminée comme répétée un certain nombre de fois.

§. 8. N'ayant à envisager les idées que par rapport à la maniere dont elles viennent à notre connoissance, je ne ferai de ces deux especes qu'une seule classe. Ainsi, quand je parlerai des idées complexes, il faudra m'entendre de celles qui sont formées de perceptions différentes, ou d'une même

perception répétée d'une maniere déterminée.

§. 9. On ne peut bien connoître les idées complexes, prises dans le sens auquel je viens de les restraindre, qu'en les analysant; c'est-à-dire qu'il faut les réduire aux idées simples dont elles ont été composées, & suivre le progrès de leur génération. C'est ainsi que nous nous sommes formé la notion de l'entendement. Jusqu'ici aucun philosophe n'a su que cette méthode pût être pratiquée en métaphysique. Les moyens dont ils se sont servis pour y suppléer n'ont fait qu'augmenter la confusion & multiplier les disputes.

§. 10. De-là on peut conclure l'inutilité des définitions, c'est-à-dire, de ces propositions où l'on veut expliquer les propriétés des choses par un genre & par une différence. 1.° L'usage en est impossible, quand il s'agit des idées simples. Locke l'a fait voir (*a*), & il est assez singulier qu'il soit le premier qu'il l'ait remarqué. Les philosophes qui sont venus avant lui, ne sachant pas discerner les idées qu'il falloit définir de celles qui ne devoient pas l'être,

(*a*) Liv. 3. c. 4.

qu'on juge de la confusion qui se trouve dans leurs écrits. Les cartésiens n'ignoroient pas qu'il y a des idées plus claires que toutes les définitions qu'on en peut donner; mais ils n'en savoient pas la raison, quelque facile qu'elle paroisse à appercevoir. Ainsi ils font bien des efforts pour définir des idées fort simples, tandis qu'ils jugent inutile d'en définir de fort composées. Cela fait voir combien, en philosophie, le plus petit pas est difficile à faire.

En second lieu, les définitions sont peu propres à donner une notion exacte des choses un peu composées. Les meilleures ne valent pas même une analyse imparfaite. C'est qu'il y entre toujours quelque chose de gratuit, ou, du moins, on n'a point de regles pour s'assurer du contraire. Dans l'analyse, on est obligé de suivre la génération même de la chose. Ainsi, quand elle sera bien faite, elle réunira infailliblement les suffrages, & par-là, terminera les disputes.

§. 11. Quoique les géometres ayent connu cette méthode, ils ne sont pas exempts de reproches. Il leur arrive quelquefois de ne pas saisir la vraie génération des choses, & cela dans des

occasions où il n'étoit pas bien difficile de le faire. On en voit la preuve dès l'entrée de la géométrie. Après avoir dit que le point est *ce qui se termine soi-même de toutes parts*, *ce qui n'a d'autres bornes que soi-même*, ou *ce qui n'a ni longueur, ni largeur, ni profondeur*, ils le font mouvoir pour engendrer la ligne. Il font ensuite mouvoir la ligne pour engendrer la surface, & la surface pour engendrer le solide.

Je remarque d'abord qu'ils tombent ici dans le défaut des autres philosophes; c'est de vouloir définir une chose fort simple: défaut qui est une des suites de la synthese qu'ils ont si fort à cœur, & qui demande qu'on définisse tout.

En second lieu, le mot de *borne* dit si nécessairement relation à une chose étendue, qu'il n'est pas possible d'imaginer une chose qui se termine de toutes parts, ou qui n'a d'autres bornes que soi-même. La privation de toute longueur, largeur & profondeur n'est pas non plus une notion assez facile pour être présentée la premiere.

En troisieme lieu, on ne sauroit se représenter le mouvement d'un point sans étendue, & encore moins la trace qu'on suppose qu'il laisse après lui pour

produire la ligne. Quant à la ligne, on peut bien la concevoir en mouvement selon la détermination de sa longueur, mais non pas selon la détermination qui devroit produire la surface; car alors elle est dans le même cas que le point. On en peut dire autant de la surface mue pour engendrer le solide.

§. 12. On voit bien que les géometres ont eu pour objet, de se conformer à la génération des choses ou à celles des idées; mais ils n'y ont pas réussi.

On ne peut avoir l'usage des sens, qu'on n'ait aussi-tôt l'idée de l'étendue avec toutes ses dimensions. Celle du solide est donc une des premieres qu'ils transmettent. Or, prenez un solide, & considérez-en une extrémité sans penser à sa profondeur; vous aurez l'idée d'une surface, ou d'une étendue en longueur & largeur sans profondeur. Car votre réflexion n'est l'idée que de la chose dont elle s'occupe.

Prenez ensuite cette surface, & pensez à sa longueur sans penser à sa largeur; vous aurez l'idée d'une ligne, ou d'une étendue en longueur sans largeur & sans profondeur.

Enfin réfléchissez sur une extrémité de cette ligne, sans faire attention à

sa longueur ; & vous vous ferez l'idée d'un point, ou de ce qu'on prend en géométrie pour ce qui n'a ni longeur, ni largeur, ni profondeur.

Par cette voie, vous vous formerez sans effort les idées de point, de ligne, & de surface. On voit que tout dépend d'étudier l'expérience, afin d'expliquer la génération des idées dans le même ordre dans lequel elles se sont formées. Cette méthode est sur-tout indispensable, quand il s'agit des notions abstraites ; c'est le seul moyen de les expliquer avec netteté.

§. 13. On peut remarquer deux différences essentielles entre les idées simples & les complexes. 1.° L'esprit est purement passif dans la production des premieres : il ne pourroit pas se donner l'idée d'une couleur qu'il n'a jamais vue. Il est au contraire, actif dans la génération des dernieres. C'est lui qui en réunit les idées simples, d'après des modeles ou à son choix ; en un mot, elles ne sont que l'ouvrage d'une expérience réfléchie. Je les appellerai plus particulierement *notions*. 2.° Nous n'avons point de mesure pour connoître l'excès d'une idée simple sur une autre : ce qui provient de ce qu'on ne peut les diviser.

Il n'en est pas de même des idées complexes: on connoît, avec la derniere précision, la différence de deux nombres; parce que l'unité, qui en est la mesure commune, est toujours égale. On peut encore compter les idées simples des notions complexes qui, ayant été formées de perceptions différentes, n'ont pas une mesure aussi exacte que l'unité. S'il y a des rapports qu'on ne sauroit apprécier, ce sont uniquement ceux des idées simples. Par exemple, on connoît exactement quelles idées on a attaché de plus au mot *or* qu'à celui de *tombac*; mais on ne peut pas mesurer la différence de la couleur de ces métaux, parce que la perception en est simple & indivisible.

§. 14. Les idées simples & les idées complexes conviennent en ce qu'on peut également les considérer comme absolues & comme relatives. Elles sont absolues, quand on s'y arrête & qu'on en fait l'objet de sa réflexion, sans les rapporter à d'autres. Mais, quand on les considere comme subordonnées les unes aux autres, on les nomme relations.

§. 15. Les notions archétypes ont deux avantages: le premier, c'est d'être complettes; ce sont des modeles fixes

dont l'esprit peut acquérir une connoissance si parfaite, qu'il ne lui en restera plus rien à découvrir. Cela est évident, puisque ces notions ne peuvent renfermer d'autres idées simples que celles que l'esprit a lui-même rassemblées. Le second avantage est une suite du premier; il consiste en ce que tous les rapports qui sont entr'elles peuvent être apperçus: car, connoissant toutes les idées simples dont elles sont formées, nous en pouvons faire toutes les analyses possibles.

Mais les notions des substances n'ont pas les mêmes avantages. Elles sont nécessairement incomplettes, parce que nous les rapportons à des modeles où nous pouvons tous les jours découvrir de nouvellles propriétés. Par conséquent nous ne saurions connoître tous les rapports qui sont entre deux substances. S'il est louable de chercher, par l'expérience, à augmenter de plus en plus notre connoissance à cet égard, il est ridicule de se flatter qu'on puisse, un jour, la rendre parfaite.

Cependant il faut prendre garde qu'elle n'est pas obscure & confuse, comme on se l'imagine; elle n'est que bornée. Il dépend de nous de parler

des substances dans la derniere exactitude ; pourvu que nous ne comprenions dans nos idées & dans nos expressions, que ce qu'une observation constante nous apprend.

§. 16. Les mots synonimes de *pensée*, *opération*, *perception*, *sensation*, *conscience*, *idée*, *notion*, sont d'un si grand usage en métaphysique, qu'il est essentiel d'en remarquer la différence. J'appelle *pensée* tout ce que l'ame éprouve, soit par des impressions étrangeres, soit par l'usage qu'elle fait de sa réflexion : *opération*, la pensée en tant qu'elle est propre à produire quelque changement dans l'ame, &, par ce moyen, à l'éclairer & la guider : *perception*, l'impression qui se produit en nous à la présence des objets : *sensation*, cette même impression en tant qu'elle vient par les sens : *conscience*, la connoissance qu'on en prend : *idée*, la connoissance qu'on en prend comme image : *notion*, toute idée qui est notre propre ouvrage. Voilà le sens dans lequel je me sers de ces mots. On ne peut prendre indifféremment l'un pour l'autre, qu'autant qu'on n'a besoin que de l'idée principale qu'ils signifient. On peut appeller les idées simples,

indifféremment perceptions ou idées; mais on ne doit pas les appeller notions, parce qu'elles ne sont pas l'ouvrage de l'esprit. On ne doit pas dire *la notion du blanc*, mais *la perception du blanc*. Les notions à leur tour, peuvent être considérées comme images : on peut, par conséquent, leur donner le nom d'*idées*, mais jamais celui de perception. Ce seroit faire entendre qu'elles ne sont pas notre ouvrage. On peut dire la *notion de la hardiesse*, & non la *perception de la hardiesse* : ou si l'on veut faire usage de ce terme, il faut dire, *les perceptions qui composent la notion de la hardiesse*. En un mot, comme nous n'avons conscience des impressions qui se passent dans l'ame, que comme de quelque chose de simple & d'indivisible, le nom de *perception* doit être consacré aux idées simples, ou du moins à celles qu'on regarde comme telles par rapport à des notions plus composées.

J'ai encore une remarque à faire sur les mots d'*idée* & de *notion* : c'est que le premier signifiant une perception considérée comme image, & le second une idée que l'esprit a lui-même formée, les idées & les notions ne peu-

vent appartenir qu'aux êtres qui sont capables de réflexion. Quant aux autres, tels que les bêtes, ils n'ont que des sensations & des perceptions : ce qui n'est pour eux qu'une perception, devient idée à notre égard, par la réflexion que nous faisons que cette perception représente quelque chose.



SECTION



SECTION QUATRIEME.

CHAPITRE PREMIER.

De l'opération par laquelle nous donnons des ſignes à nos idées.

CEtte opération réſulte de l'imagination, qui préſente à l'eſprit des ſignes dont on n'avoit point encore l'uſage, & de l'attention qui les lie avec les idées. Elle eſt une des plus eſſentielles dans la recherche de la vérité; cependant elle eſt des moins connues. J'ai déja fait voir quel eſt l'uſage & la néceſſité des ſignes pour l'exercice des opérations de l'ame. Je vais démontrer la même choſe, en les conſidérant par rapport aux différentes eſpeces d'idées. C'eſt une vérité qu'on ne ſauroit préſenter ſous trop de faces différentes.

§. 1. L'arithmétique fournit un exemple bien ſenſible de la néceſſité des ſignes. Si, après avoir donné un nom à l'unité, nous n'en imaginions pas, ſucceſſivement, pour toutes les idées

que nous formons par la multiplication de cette premiere, il nous seroit impossible de faire aucun progrès dans la connoissance des nombres. Nous ne discernons différentes collections, que parce que nous avons des chiffres qui sont eux-mêmes fort distincts. Otons ces chiffres, ôtons tous les signes en usage, & nous nous appercevrons qu'il nous est impossible d'en conserver les idées. Peut-on seulement se faire la notion du plus petit nombre, si l'on ne considere pas plusieurs objets, dont chacun soit comme le signe auquel on attache l'unité ? Pour moi, je n'apperçois les nombres *deux* ou *trois*, qu'autant que je me représente deux ou trois objets différens. Si je passe au nombre *quatre*, je suis obligé, pour plus de facilité, d'imaginer deux objets d'un côté & deux de l'autre : à celui de *six*, je ne puis me dispenser de les distribuer deux à deux ou trois à trois : & si je veux aller plus loin, il me faudra bientôt considérer plusieurs unités comme une seule, & les réunir pour cet effet à un seul objet.

§. 2. Locke (*a*) parle de quelques

(*a*) L. 2. c. 16. §. 6. Il dit qu'il s'est entretenu avec eux.

Américains qui n'avoient point d'idées du nombre mille, parce qu'en effet ils n'avoient imaginé des noms que pour compter jusqu'à vingt. J'ajoute qu'ils auroient eu quelque difficulté à s'en faire du nombre vingt-un. En voici la raison.

Par la nature de notre calcul, il suffit d'avoir des idées des premiers nombres, pour être en état de s'en faire de tous ceux qu'on peut déterminer. C'est que, les premiers signes étant donnés, nous avons des regles pour en inventer d'autres. Ceux qui ignoreroient cette méthode, au point d'être obligés d'attacher chaque collection à des signes qui n'auroient point d'analogie entr'eux, n'auroient aucun secours pour se guider dans l'invention des signes. Ils n'auroient donc pas la même facilité que nous, pour se faire de nouvelles idées. Tel étoit, vraisemblablement, le cas de ces Américains. Ainsi, non seulement ils n'avoient point d'idée du nombre mille, mais même il ne leur étoit pas aisé de s'en faire immédiatement au-dessus de vingt (*a*).

(*a*) On ne peut plus douter de ce que j'avance ici, depuis la relation de M. de la Condamine.

§. 3. Le progrès de nos connoissances dans les nombres vient donc uniquement de l'exactitude avec laquelle nous avons ajouté l'unité à elle-même, en donnant à chaque progression un nom qui la fait distinguer de celle qui la précede & de celle qui la suit. Je sais que cent est supérieur d'une unité à quatre-vingt-dix-neuf, & inférieur d'une unité à cent-un; parce que je me souviens que ce sont là trois signes que j'ai choisis pour désigner trois nombres qui se suivent.

§. 4. Il ne faut pas se faire illusion, en s'imaginant que les idées des nombres, séparées de leurs signes, soient quelque chose de clair & de déterminé (*a*). Il ne peut rien y avoir qui réu-

Il parle (p. 67) d'un peuple qui n'a d'autre signe pour exprimer le nombre *trois* que celui-ci, *poellarrarorincourac*. Ce peuple ayant commencé d'une maniere aussi peu commode, il ne lui étoit pas aisé de compter au-delà. On ne doit donc pas avoir de la peine à comprendre que ce fussent là, comme on l'assure, les bornes de son arithmétique.

(*a*) Mallebranche a pensé que les nombres qu'apperçoit l'*entendement pur* sont quelque chose de bien supérieur à ceux qui tombent sous les sens. Saint Augustin (dans ses confessions), les platoniciens & tous les partisans des idées innées, ont été dans le même préjugé.

niſſe dans l'eſprit pluſieurs unités, que le nom même auquel on les a attachées. Si quelqu'un me demande ce que c'eſt que *mille*; que puis-je répondre? ſinon que ce mot fixe dans mon eſprit une certaine collection d'unités. S'il m'interroge encore ſur cette collection, il eſt évident qu'il m'eſt impoſſible de la lui faire appercevoir dans toutes ſes parties. Il ne me reſte donc qu'à lui préſenter ſucceſſivement tous les noms qu'on a inventés pour ſignifier les progreſſions qui la précedent. Je dois lui apprendre à ajouter une unité à une autre, & à les réunir par le ſigne *deux*; une troiſieme aux deux précédentes, & à les attacher au ſigne *trois*; & ainſi de ſuite. Par cette voie, qui eſt l'unique, je le menerai de nombres en nombres juſqu'à mille.

Qu'on cherche enſuite ce qu'il y aura de clair dans ſon eſprit, on y trouvera trois choſes : l'idée de l'unité, celle de l'opération par laquelle il a ajouté pluſieurs fois l'unité à elle-même, enfin le ſouvenir d'avoir imaginé le ſigne *mille* après les ſignes *neuf cent quatre-vingt-dix-neuf*, *neuf cent quatre-vingt-dix-huit*, &c. Ce n'eſt certainement ni par l'idée de l'unité, ni par celle

de l'opération qui l'a multipliée, qu'est déterminé ce nombre ; car ces choses se trouvent également dans tous les autres. Mais puisque le signe *mille* n'appartient qu'à cette collection, c'est lui seul qui la détermine & qui la distingue.

§. 5. Il est donc hors de doute que, quand un homme ne voudroit calculer que pour lui, il seroit autant obligé d'inventer des signes, que s'il vouloit communiquer ses calculs. Mais pourquoi ce qui est vrai en arithmétique ne le seroit-il pas dans les autres sciences ? Pourrions-nous jamais réfléchir sur la métaphysique & sur la morale, si nous n'avions inventé des signes pour fixer nos idées, à mesure que nous avons formé de nouvelles collections ? Les mots ne doivent-ils pas être aux idées de toutes les sciences ce que sont les chiffres aux idées de l'arithmétique ? Il est vraisemblable que l'ignorance de cette vérité est une des causes de la confusion qui regne dans les ouvrages de métaphysique & de morale. Pour traiter cette matiere avec ordre, il faut parcourir toutes les idées qui peuvent être l'objet de notre réflexion.

§. 6. Il me ſemble qu'il n'y a rien à ajouter à ce que j'ai dit ſur les idées ſimples. Il eſt certain que nous réfléchiſſons ſouvent ſur nos perceptions ſans nous rappeller autre choſe que leurs noms, ou les circonſtances où nous les avons éprouvées. Ce n'eſt même que par la liaiſon qu'elles ont avec ces ſignes, que l'imagination peut les réveiller à notre gré.

L'eſprit eſt ſi borné qu'il ne peut pas ſe retracer une grande quantité d'idées, pour en faire, tout à la fois, le ſujet de ſa réflexion. Cependant il eſt ſouvent néceſſaire qu'il en conſidere pluſieurs enſemble. C'eſt ce qu'il fait avec le ſecours des ſignes, qui, en les réuniſſant, les lui font enviſager comme ſi elles n'étoient qu'une ſeule idée.

§. 7. Il y a deux cas où nous raſſemblons des idées ſimples ſous un ſeul ſigne : nous le faiſons ſur des modeles ou ſans modeles.

Je trouve un corps, & je vois qu'il eſt étendu, figuré, diviſible, ſolide, dur, capable de mouvement & de repos, jaune, fuſible, ductile, malléable, fort péſant, fixe, qu'il a la capacité d'être diſſous dans l'eau régale

&c. Il est certain que, si je ne puis pas donner, tout à la fois, à quelqu'un une idée de toutes ces qualités, je ne saurois me les rappeller à moi-même qu'en les faisant passer en revue devant mon esprit. Mais si, ne pouvant les embrasser toutes ensemble, je voulois ne penser qu'à une seule, par exemple, à sa couleur; une idée aussi incomplette me seroit inutile, & me feroit souvent confondre ce corps avec ceux qui lui ressemblent par cet endroit. Pour sortir de cet embarras, j'invente le mot *or*, & je m'accoutume à lui attacher toutes les idées dont j'ai fait le dénombrement. Quand par la suite, je penserai à la notion de l'or, je n'appercevrai donc que ce son, *or*, & le souvenir d'y avoir lié une certaine quantité d'idées simples que je ne puis réveiller tout à la fois, mais que j'ai vu co-exister dans un même sujet, & que je me rappellerai les unes après les autres quand je le souhaiterai.

Nous ne pouvons donc réfléchir sur les substances, qu'autant que nous avons des signes qui déterminent le nombre & la variété des propriétés que nous y avons remarquées, & que nous voulons réunir dans des idées complexes,

comme elles le font hors de nous dans des sujets. Qu'on oublie, pour un moment, tous ces signes, & qu'on essaye d'en rappeller les idées; on verra que les mots, ou d'autres signes équivalens, sont d'une si grande nécessité qu'ils tiennent, pour ainsi dire, dans notre esprit, la place que les sujets occupent au dehors. Comme les qualités des choses ne co-existeroient pas hors de nous, sans des sujets où elles se réunissent, leurs idées ne co-existeroient pas dans notre esprit, sans des signes où elles se réunissent également.

§. 8. La nécessité des signes est encore bien sensible dans les idées complexes que nous formons sans modeles. Quand nous avons rassemblé des idées que nous ne voyons nulle part réunies, comme il arrive ordinairement dans les notions archétypes; qu'est-ce qui en fixeroit les collections, si nous ne les attachions à des mots qui sont comme des liens qui les empêchent de s'échapper? Si vous croyez que les noms vous soient inutiles, arrachez-les de votre mémoire, & essayez de réfléchir sur les loix civiles & morales, sur les vertus & les vices, enfin sur toutes les actions humaines; vous re-

connoîtrez votre erreur. Vous avouerez que si, à chaque combinaison que vous faites, vous n'avez pas des signes pour déterminer le nombre d'idées simples que vous avez voulu recueillir, à peine aurez-vous fait un pas que vous n'appercevrez plus qu'un chaos. Vous serez dans le même embarras que celui qui voudroit calculer, en disant plusieurs fois un, un, un, & qui ne voudroit pas imaginer des signes pour chaque collection. Cet homme ne se feroit jamais l'idée d'une vingtaine; parce que rien ne pourroit l'assurer qu'il en auroit exactement répété toutes les unités.

§. 9. Concluons que, pour avoir des idées sur lesquelles nous puissions réfléchir, nous avons besoin d'imaginer des signes qui servent de liens aux différentes collections d'idées simples; & que nos notions ne sont exactes qu'autant que nous avons inventé, avec ordre, les signes qui doivent les fixer.

§. 10. Cette vérité fera connoître à tous ceux qui voudront réfléchir sur eux-mêmes, combien le nombre des mots que nous avons dans la mémoire est supérieur à celui de nos idées. Cela

devoit être naturellement ainsi ; soit parce que, la réflexion ne venant qu'après la mémoire, elle n'a pas toujours repassé avec assez de soin sur les idées ausquelles on avoit donné des signes ; soit parce que nous voyons qu'il y a un grand intervalle entre le tems où l'on commence à cultiver la mémoire d'un enfant, en y gravant bien des mots dont il ne peut encore remarquer les idées, & celui où il commence à être capable d'analyser ses notions, pour s'en rendre quelque compte. Quand cette opération survient, elle se trouve trop lente pour suivre la mémoire, qu'un long exercice a rendu prompte & facile. Quel travail ne seroit-ce pas, s'il falloit qu'elle en examinât tous les signes ? On les emploie donc tels qu'ils se présentent, & l'on se contente ordinairement d'en saisir à peu près le sens. Il arrive de-là que l'analyse est, de toutes les opérations, celle dont on connoît le moins l'usage. Combien d'hommes chez qui elle n'a jamais lieu ! L'expérience, au moins, confirme qu'elle a d'autant moins d'exercice que la mémoire & l'imagination en ont davantage. Je le répete donc : tous ceux qui rentreront en eux-mêmes, y trouve-

ront grand nombre de signes ausquels ils n'ont lié que des idées fort imparfaites, & plusieurs même ausquels ils n'en attachent point du tout. De-là le chaos où se trouvent les sciences abstraites : chaos que les philosophes n'ont jamais pu débrouiller, parce qu'aucun d'eux n'en a connu la premiere cause. Locke est le seul en faveur de qui on peut faire ici quelque exception.

§. 11. Cette vérité montre encore combien les ressorts de nos connoissances sont simples & admirables. Voilà l'ame de l'homme avec des sensations & des opérations : comment disposera-t-elle de ces matériaux ? Des gestes, des sons, des chiffres, des lettres ; c'est avec des instrumens aussi étrangers à nos idées que nous les mettons en œuvre, pour nous élever aux connoissances les plus sublimes. Les matériaux sont les mêmes chez tous les hommes : mais la presse à se servir des signes varie ; & de-là l'inégalité qui se trouve parmi eux.

Refusez à un esprit supérieur l'usage des caracteres : combien de connoissances lui sont interdites, ausquelles un esprit médiocre atteindroit facilement ? Otez-lui encore l'usage de la pa-

role ; le ſort des muets vous apprend dans quelles bornes étroites vous le renfermez. Enfin, enlevez - lui l'uſage de toutes ſortes de ſignes, qu'il ne ſache pas faire à propos le moindre geſte, pour exprimer les penſées les plus ordinaires ; vous aurez en lui un imbécile.

§. 12. Il ſeroit à ſouhaiter que ceux qui ſe chargent de l'éducation des enfans n'ignoraſſent pas les premiers reſſorts de l'eſprit humain. Si un précepteur, connoiſſant parfaitement l'origine & le progrès de nos idées, n'entretenoit ſon diſciple que des choſes qui ont le plus de rapport à ſes beſoins & à ſon âge ; s'il avoit aſſez d'adreſſe pour le placer dans les circonſtances les plus propres à lui apprendre à ſe faire des idées préciſes & à les fixer par des ſignes conſtants ; ſi même, en badinant, il n'employoit jamais, dans ſes diſcours, que des mots dont le ſens ſeroit exactement déterminé ; quelle netteté, quelle étendue, ne donneroit-il pas à l'eſprit de ſon éleve ! Mais combien peu de peres ſont en état de procurer de pareils maîtres à leurs enfans ; & combien ſont encore plus rares ceux qui ſeroient propres à rem-

» terrogerent sur son état passé, &
» leurs principales questions roulerent
» sur Dieu, sur l'ame, sur la bonté ou
» la malice morale des actions. Il ne
» parut pas avoir poussé ses pensées
» jusques-là. Quoiqu'il fût né de parens
» catholiques, qu'il assistât à la messe,
» qu'il fut instruit à faire le signe de la
» croix & à se mettre à genoux dans la
» contenance d'un homme qui prie,
» il n'avoit jamais joint à tout cela aucu-
» ne intention, ni compris celle que les
» les autres y joignent. Il ne savoit pas
» bien distinctement ce que c'étoit que
» la mort, & il n'y pensoit jamais.
» Il menoit une vie purement animale,
» tout occupé des objets sensibles &
» présens, & du peu d'idées qu'il
» recevoit par les yeux. Il ne tiroit pas
» même de la comparaison de ses idées
» tout ce qu'il semble qu'il en auroit pu
» tirer. Ce n'est pas qu'il n'eût natu-
» rellement de l'esprit; mais l'esprit
» d'un homme privé du commerce des
» autres est si peu exercé & si peu
» cultivé, qu'il ne pense qu'autant qu'il
» est indispensablement forcé par les
» objets extérieurs. Le plus grand fonds
» des idées des hommes est dans leur
» commerce réciproque. . . . . . .

§. 14. Ce fait est rapporté dans les mémoires de l'Académie des sciences (*a*). Il eut été à souhaiter qu'on eut interrogé ce jeune homme sur le peu d'idée qu'il avoit, quand il étoit sans l'usage de la parole; sur les premieres qu'il acquit depuis que l'ouie lui fut rendue; sur les secours qu'il reçut, soit des objets extérieurs, soit de ce qu'il entendoit dire, soit de sa propre réflexion, pour en faire des nouvelles; en un mot, sur tout ce qui put être à son esprit une occasion de se former. L'expérience agit en nous de si bonne heure, qu'il n'est pas étonnant qu'elle se donne quelquefois pour la nature même. Ici au contraire elle agit si tard, qu'il eût été aisé de ne pas s'y méprendre. Mais les Théologiens y vouloient reconnoître la nature, & tout habiles qu'ils étoient, ils ne reconnurent ni l'une ni l'autre. Nous n'y pouvons suppléer que par des conjectures.

§. 15. J'imagine que pendant 23 ans, ce jeune Homme étoit à peu près dans l'état où j'ai représenté l'ame, quand ne disposant point encore de son at-

---

(*a*) Année 1703, p. 18.

tention, elle la donne aux objets, non pas à son choix, mais selon qu'elle est entraînée par la force avec laquelle ils agissent sur elle. Il est vrai qu'élevé parmi des hommes, il en recevoit des secours qui lui faisoient lier quelques-unes de ses idées à des signes. Il n'est pas douteux qu'il ne sût faire connoître par des gestes ses principaux besoins, & les choses qui le pouvoient soulager. Mais comme il manquoit de noms pour désigner celles qui n'avoient pas un si grand rapport à lui, qu'il étoit peu intéressé à y suppléer par quelqu'autre moyen & qu'il ne retiroit de dehors aucun secours, il n'y pensoit jamais que quand il en avoit une perception actuelle. Son attention uniquement attirée par des sensations vives, cessoit avec ces sensations. Pour lors la contemplation n'avoit aucun exercice, à plus forte raison la mémoire.

§. 16. Quelquefois notre conscience partagée entre un grand nombre de perceptions qui agissent sur nous avec une force à peu près égale, est si foible qu'il ne nous reste aucun souvenir de ce que nous avons éprouvé. A peine sentons-nous pour lors que nous exi-

ſtons : des jours s'écouleroient comme des momens, ſans que nous en fiſſions la différence ; & nous éprouverions des milliers de fois la même perception, ſans remarquer que nous l'avons déja eue. Un homme qui par l'uſage des ſignes a acquis beaucoup d'idées, & ſe les eſt rendu familieres, ne peut pas demeurer longtems dans cette eſpece de léthargie. Plus la proviſion de ſes idées eſt grande, plus il y a lieu de croire que quelqu'une aura occaſion de ſe réveiller, d'exercer ſon attention, & de le retirer de cet aſſoupiſſement. Par conſéquent moins on a d'idées, plus cette léthargie doit être ordinaire. Qu'on juge donc ſi pendant vingt-trois ans que ce jeune homme de Chartres fut ſourd & muet, ſon ame put faire ſouvent uſage de ſon attention, de ſa réminiſcence & de ſa réflexion.

§. 17. Si l'exercice de ces premieres opérations étoit ſi borné, combien celui des autres l'étoit-il davantage ? Incapable de fixer & de déterminer exactement les idées qu'il recevoit par les ſens, il ne pouvoit ni en les compoſant, ni en les décompoſant ſe faire des notions à ſon choix. N'ayant pas

des signes assez commodes pour comparer ses idées les plus familieres, il étoit rare qu'il formât des jugemens. Il est même vraisemblable que pendant le cours des vingt-trois premieres années de sa vie, il n'a pas fait un seul raisonnement. Raisonner, c'est former des jugemens, & les lier en observant la dépendance où ils sont les uns des autres. Or ce jeune homme n'a pu le faire, tant qu'il n'a pas eu l'usage des conjonctions, ou des particules qui expriment les rapports des différentes parties du discours. Il étoit donc naturel *qu'il ne tirât pas de la comparaison de ses idées tout ce qu'il semble qu'il en auroit pu tirer.* Sa réflexion, qui n'avoit pour objet que des sensations vives ou nouvelles, n'influoit point dans la plûpart de ses actions, & que fort peu dans les autres. Il ne se conduisoit que par habitude & par imitation, sur-tout dans les choses qui avoient moins de rapport à ses besoins. C'est ainsi que faisant ce que la dévotion de ses parens exigeoit de lui, il n'avoit jamais songé au motif qu'on pouvoit avoir, & ignoroit qu'il y dût joindre une intention. Peut-être même l'imitation étoit-elle d'autant plus exacte, que la

réflexion ne l'accompagnoit point ; car les distractions doivent être moins fréquentes dans un homme qui sait peu réfléchir.

§. 18. Il semble que pour savoir ce que c'est que la vie, ce soit assez d'être & de se sentir. Cependant, au hasard d'avancer un paradoxe, je dirai que ce jeune homme en avoit à peine une idée. Pour un être qui ne réfléchit pas, pour nous-mêmes, dans ces momens où quoiqu'éveillés, nous ne faisons, pour ainsi dire, que végéter, les sensations ne sont que des sensations, & elles ne deviennent des idées que lorsque la réflexion nous les fait considérer comme images de quelque chose. Il est vrai qu'elles guidoient ce jeune homme dans la recherche de ce qui étoit utile à sa conservation, & l'éloignement de ce qui pouvoit lui nuire : mais il en suivoit l'impression sans réfléchir sur ce que c'étoit que se conserver, ou se laisser détruire. Une preuve de la vérité de ce que j'avance, c'est qu'il ne savoit pas bien distinctement ce que c'étoit que la mort. S'il avoit su ce que c'étoit que la vie, n'auroit-il pas vu aussi distinctement

que nous, que la mort n'en est que la privation ? (*a*)

§. 19. Nous voyons dans ce jeune homme quelques foibles traces des opérations de l'ame : mais si l'on excepte la perception, la conscience, l'attention, la réminiscence & l'imagination, quand elle n'est point encore en notre pouvoir, on ne trouvera aucun vestige des autres dans quelqu'un qui auroit été privé de tout commerce avec les hommes ; & qui avec des organes sains & bien constitués, auroit, par exemple, été élevé parmi des ours. Presque sans réminiscence, il passeroit souvent par le même état sans reconnoître qu'il y eût été. Sans mémoire, il n'auroit aucun signe pour suppléer à l'absence des choses. N'ayant qu'une imagination dont il ne pourroit disposer, ses perceptions ne se réveilleroient, qu'autant que le hazard lui présenteroit un objet avec lequel

(*a*) La mort peut se prendre encore pour le passage de cette vie dans une autre. mais ce n'est pas là le sens dans lequel il faut ici l'entendre. M. de Fontenelle ayant dit que ce jeune homme n'avoit point d'idée de Dieu, ni de l'ame, il est évident qu'il n'en avoit pas davantage de la mort prise pour le passage de cette vie dans une autre.

quelques circonstances les auroient liées: enfin sans réflexion, il recevroit les impressions que les choses feroient sur ses sens, & ne leur obéiroit que par instinct. Il imiteroit les ours en tout, auroit un cri à peu près semblable au leur, & se traîneroit sur les pieds & sur les mains. Nous sommes si fort portés à l'imitation, que peut-être un Descartes, à sa place, n'essayeroit pas seulement de marcher sur ses pieds.

§. 20. Mais quoi! me dira-t-on, la nécessité de pourvoir à ses besoins, & de satisfaire à ses passions, ne suffira-t-elle pas pour développer toutes les opérations de son ame?

Je réponds que non; parce que tant qu'il vivra sans aucun commerce avec le reste des hommes, il n'aura point occasion de lier ses idées à des signes arbitraires. Il sera sans mémoire, par conséquent, son imagination ne sera point à son pouvoir: d'où il résulte qu'il sera entierement incapable de réflexion.

§. 21. Son imagination aura cependant un avantage sur la nôtre; c'est qu'elle lui retracera les choses d'une maniere bien plus vive. Il nous est si commode de nous rappeller nos idées

avec le secours de la mémoire, que notre imagination est rarement exercée. Chez lui, au contraire, cette opération tenant lieu de toutes les autres, l'exercice en sera aussi fréquent que ses besoins, & elle réveillera les perceptions avec plus de force. Cela peut se confirmer par l'exemple des aveugles qui ont communément le tact plus fin que nous; car on en peut apporter la même raison.

§. 22. Mais cet homme ne disposera jamais lui-même des opérations de son ame. Pour le comprendre, voyons dans quelles circonstances elles pourront avoir quelque exercice.

Je suppose qu'un monstre auquel il a vu dévorer d'autres animaux, ou que ceux avec lesquels il vit, lui ont appris à fuir, vienne à lui: cette vue attire son attention, réveille les sentimens de frayeur qui sont liés avec l'idée du monstre, & le dispose à la fuite. Il échappe à cet ennemi, mais le tremblement dont tout son corps est agité, lui en conserve quelque tems l'idée présente; voilà la contemplation: peu après le hazard le conduit dans le même lieu; l'idée du lieu réveille celle du monstre avec laquelle elle s'étoit liée: voilà

voilà l'imagination. Enfin, puiſqu'il ſe reconnoît pour le même être qui s'eſt déja trouvé dans ce lieu, il y a encore en lui réminiſcence. On voit par là que l'exercice de ces opérations dépend d'un certain concours de circonſtances qui l'affectent d'une maniere particuliere; & qu'il doit, par conſéquent, ceſſer auſſi-tôt que ces circonſtances ceſſent. La frayeur de cet homme diſſipée, ſi l'on ſuppoſe qu'il ne retourne pas dans le même lieu, ou qu'il n'y retourne que quand l'idée n'en ſera plus liée avec celle du monſtre, nous ne trouverons rien en lui qui ſoit propre à lui rappeller ce qu'il a vu. Nous ne pouvons réveiller nos idées, qu'autant qu'elles ſont liées à quelques ſignes: les ſiennes ne le ſont qu'aux circonſtances qui les ont fait naître: il ne peut donc ſe les rappeller, que quand il ſe retrouve dans ces mêmes circonſtances. De-là dépend l'exercice des opérations de ſon ame. Il n'eſt pas le maître, je le répete, de les conduire par lui-même. Il ne peut qu'obéir à l'impreſſion que les objets font ſur lui; & l'on ne doit pas attendre qu'il puiſſe donner aucun ſigne de raiſon.

§. 23. Je n'avance pas de ſimples

conjectures. Dans les Forêts qui confinent la Lithuanie & la Russie, on prit en 1694 un jeune homme d'environ dix ans, qui vivoit parmi les ours : il ne donnoit aucune marque de raison, marchoit sur ses pieds & sur ses mains, n'avoit aucun langage, & formoit des sons qui ne ressembloient en rien à ceux d'un homme. Il fut longtems avant de pouvoir proférer quelques paroles, encore le fit-il d'une maniere bien barbare. Aussi-tôt qu'il put parler, on l'interrogea sur son premier état, mais il ne s'en souvint non plus que nous nous souvenons de ce qui nous est arrivé au berceau (*a*).

§. 24. Ce fait prouve parfaitement la vérité de ce que j'ai dit sur le progrès des opérations de l'ame. Il étoit aisé de prévoir que cet enfant ne devoit pas se rappeller son premier état. Il pouvoit en avoir quelque souvenir au moment qu'on l'en retira : mais ce souvenir uniquement produit par une attention donnée rarement, & jamais fortifiée par la réflexion, étoit si foible que les traces s'en effacerent pen-

(*a*) Connor. in evang. med. art. 15. pag. 133. & seq.

dant l'intervalle qu'il y eut du moment où il commença à ſe faire des idées, à celui où l'on put lui faire des queſtions. En ſuppoſant, pour épuiſer toutes les hypotheſes, qu'il ſe fût encore ſouvenu du tems qu'il vivoit dans les forêts, il n'auroit pu ſe le repréſenter que par les perceptions qu'il ſe ſeroit rappellées. Ces perceptions ne pouvoient être qu'en petit nombre; ne ſe ſouvenant point de celles qui les avoient précédées, ſuivies ou interrompues, il ne ſe ſeroit point retracé la ſucceſſion des parties de ce tems. D'où il ſeroit arrivé qu'il n'auroit jamais ſoupçonné qu'elle eût eu un commencement, & qu'il ne l'auroit cependant envisagée que comme un inſtant. En un mot, le ſouvenir confus de ſon premier état l'auroit mis dans l'embarras de s'imaginer d'avoir toujours été, & de ne pouvoir ſe repréſenter ſon éternité prétendue que comme un moment. Je ne doute donc pas qu'il n'eût été bien ſurpris, quand on lui auroit dit qu'il avoit commencé d'être; & qu'il ne l'eût encore été, quand on auroit ajouté qu'il avoit paſſé par différens accroiſſemens. Juſques-là incapable de réflexion, il n'auroit jamais re-

marqué des changemens aussi insensibles, & il auroit naturellement été porté à croire qu'il avoit toujours été tel qu'il se trouvoit au moment où on l'engageoit à réfléchir sur lui-même.

§. 25. L'illustre secrétaire de l'académie des sciences a fort bien remarqué que le plus grand fonds des idées des hommes, est dans leur commerce réciproque. Cette vérité développée, achevera de confirmer tout ce que je viens de dire.

J'ai distingué trois sortes de signes: les signes accidentels, les signes naturels & les signes d'institution. Un enfant élevé parmi les ours n'a que le secours des premiers. Il est vrai qu'on ne peut lui refuser les cris naturels à chaque passion: mais comment soupçonneroit-il qu'ils soient propres à être les signes des sentimens qu'il éprouve? S'il vivoit avec d'autres hommes, il leur entendroit si souvent pousser des cris semblables à ceux qui lui échappent, que tôt ou tard il lieroit ces cris avec les sentimens qu'ils doivent exprimer. Les ours ne peuvent lui fournir les mêmes occasions: leurs mugissemens n'ont pas assez d'analogie avec la voix humaine. Par le commerce que ces animaux

ont ensemble, ils attachent vraisemblablement à leurs cris les perceptions dont ils sont les signes, ce que cet enfant ne sauroit faire. Ainsi pour se conduire d'après l'impression des cris naturels, ils ont des secours qu'il ne peut avoir, & il y a apparence que l'attention, la réminiscence & l'imagination, ont chez eux plus d'exercice que chez lui: mais c'est à quoi se bornent toutes les opérations de leur ame (*a*).

Puisque les hommes ne peuvent se faire des signes, qu'autant qu'ils vivent ensemble, c'est une conséquence que le fonds de leurs idées, quand leur esprit commence à se former, est uni-

(*a*) Loke (L. 2. C. 11. §. 10 & 11). remarque avec raison, que les bêtes ne peuvent point former d'abstractions. Il leur refuse en conséquence la puissance de raisonner sur des idées générales, mais il regarde comme évident qu'elles raisonnent en certaines rencontres sur des idées particulieres. Si ce philosophe avoit vu qu'on ne peut réfléchir, qu'autant qu'on a l'usage des signes d'institution, il auroit reconnu que les bêtes sont absolument incapables de raisonnement, & que, par conséquent, leurs actions qui paroissent raisonnées, ne sont que les effets d'une imagination dont elles ne peuvent point disposer.

quement dans leur commerce récipro-
que. Je dis, *quand leur esprit commence à se former*, parce qu'il est évident que lorsqu'il a fait des progrès, il connoît l'art de se faire des signes, & peut acquérir des idées sans aucun secours étranger.

Il ne faudroit pas m'objecter qu'avant ce commerce l'esprit a déja des idées, puisqu'il a des perceptions : car des perceptions qui n'ont jamais été l'objet de la réflexion, ne sont pas proprement des idées. Elles ne sont que des impressions faites dans l'ame, ausquelles il manque pour être des idées, d'être considérées comme images.

§. 26. Il me semble qu'il est inutile de rien ajouter à ces exemples, ni aux explications que j'en ai données : ils confirment bien sensiblement que les opérations de l'esprit se développent plus ou moins, à proportion qu'on a l'usage des signes.

Il s'offre cependant une difficulté : c'est que si notre esprit ne fixe ses idées que par des signes, nos raisonnemens courent risque de ne rouler souvent que sur des mots ; ce qui doit nous jetter dans bien des erreurs.

Je réponds que la certitude des ma-

thématiques leve cette difficulté. Pourvu que nous déterminions si exactement les idées simples attachées à chaque signe, que nous puissions, dans le besoin, en faire l'analyse; nous ne craindrons pas plus de nous tromper, que les mathématiciens, lorsqu'ils se servent de leurs chiffres. A la vérité cette objection fait voir qu'il faut se conduire avec beaucoup de précaution, pour ne pas s'engager, comme bien des philosophes, dans des disputes de mots, & dans des questions vaines & puériles: mais par là elle ne fait que confirmer ce que j'ai moi-même remarqué.

§. 27. On peut observer ici avec quelle lenteur l'esprit s'éleve à la connoissance de la vérité. Locke en fournit un exemple qui me paroît curieux.

Quoique la nécessité des signes pour les idées des nombres ne lui ait pas échappé, il n'en parle pas cependant comme un homme bien assuré de ce qu'il avance. Sans les signes, dit-il, avec lesquels nous distinguons chaque collection d'unités, *à peine* pouvons nous faire usage des nombres, surtout dans les combinaisons fort composées. (*a*).

(*a*). L. 2. c. 16. §. 5.

Il s'est apperçu que les noms étoient nécessaires pour les idées archétypes, mais il n'en a pas saisi la vraie raison. » L'esprit, dit-il, ayant mis de la liai-» son entre les parties détachées de ces » idées complexes ; cette union, qui » n'a aucun fondement particulier dans » la nature, cesseroit, s'il n'y avoit » quelque chose qui la maintînt (*a*). Ce raisonnement devoit, comme il l'a fait, l'empêcher de voir la nécessité des signes pour les notions des substances : car ces notions ayant un fondement dans la nature, c'étoit une conséquence que la réunion de leurs idées simples se conservât dans l'esprit sans le secours des mots.

Il faut bien peu de chose pour arrêter les plus grands génies dans leurs progrès : il suffit, comme on le voit ici, d'une légere méprise qui leur échappe dans le moment même qu'ils défendent la verité. Voilà ce qui a empêché Locke de découvrir combien les signes sont nécessaires à l'exercice des opérations de l'ame. Il suppose que l'esprit fait des propositions mentales dans lesquelles il joint ou sépare les idées

(*a*) L. 3. c. 5. §. 10.

sans l'intervention des mots (*a*). Il prétend même que la meilleure voie pour arriver à des connoissances, seroit de considérer les idées en elles-mêmes; mais il remarque qu'on le fait fort rarement, tant, dit-il, la coutume d'employer des sons pour des idées a prévalu parmi nous (*b*). Après ce que j'ai dit, il est inutile que je m'arrête à faire voir combien tout cela est peu exact.

M. Wolf remarque qu'il est bien difficile que la raison ait quelque exercice dans un homme qui n'a pas l'usage des signes d'institution. Il en donne pour exemple les deux faits que je viens de rapporter (*c*), mais il ne les explique pas. D'ailleurs il n'a point connu l'absolue nécessité des signes, non plus que la maniere dont ils concourent aux progrès des opérations de l'ame.

Quant aux Cartésiens & aux Mallebranchistes, ils ont été aussi éloignés de cette découverte, qu'on peut l'être. Comment soupçonner la nécessité des signes, lorsqu'on pense avec Descartes que les idées sont innées,

---

(*a*) L. 4. c. 5. §. 3. 4. 5.
(*b*) L. 4. c. 6. §. 1.
(*c*) Psycol. ration. §. 461.

ou avec Mallebranche que nous voyons toutes choses en Dieu ?



SECTION CINQUIEME.

Des Abstractions.

§. 1. NOus avons vu que les notions abstraites se forment en cessant de penser aux propriétés par où les choses sont distinguées, pour ne penser qu'aux qualités par où elles conviennent. Cessons de considérer ce qui détermine une étendue à être telle, un tout à être tel, nous aurons les idées abstraites d'étendue & de tout (*a*).

(*a*). Voici comment Locke explique le progrès de ces sortes d'idées. » Les idées, dit » il, que les enfans se font des personnes » avec qui ils conversent, sont semblables » aux personnes mêmes, & ne sont que par» ticulieres. Les idées qu'ils ont de leur nour» rice & de leur mere, sont fort bien tracées » dans leur esprit, & comme autant de fideles » tableaux, y représentent uniquement ces » individus. Les noms qu'ils leur donnent d'a» bord, se terminent aussi à ces individus : » ainsi les noms de *nourrice* & de *maman*, » dont se servent les enfans, se rapportent » uniquement à ces personnes. Quand après

Ces sortes d'idées ne sont donc que des dénominations que nous donnons aux choses envisagées par les endroits par où elles se ressemblent : c'est pourquoi on les appelle *idées générales*. Mais ce n'est pas assez d'en connoître l'origine ; il y a encore des considérations importantes à faire sur leur nécessité & sur les vices qui les accompagnent.

§. 2. Elles sont sans doute absolument nécessaires. Les hommes étant obligés de parler des choses, selon qu'elles different, ou qu'elles conviennent,

---

» cela le tems & une plus grande connoissance du monde leur a fait observer qu'il » y a plusieurs autres êtres, qui par certains » communs rapports de figure & de plusieurs » autres qualités ressemblent à leur pere, à » leur mere & autres personnes qu'ils sont ac» coutumés de voir, ils forment une idée à » laquelle ils trouvent que tous ces êtres par» ticuliers participent également, & ils lui don» nent, comme les autres, le nom d'*homme*. » Voilà comment ils viennent à avoir un nom » général & une idée générale. En quoi ils » ne forment rien de nouveau, mais écartant » seulement de l'idée complexe qu'ils avoient » de *Pierre*, de *Jacques*, de *Marie* & d'*Elisabeth*, ce qui est particulier à chacun d'eux, » ils ne retiennent que ce qui leur est com» mun à tous. *Liv.* 3. *ch.* 3. §. 7.

il a fallu qu'ils pussent les rapporter à des classes distinguées par des signes. Avec ce secours ils renferment dans un seul mot ce qui n'auroit pu, sans confusion, entrer dans de longs discours. On en voit un exemple sensible dans l'usage qu'on fait des termes de *substance*, *esprit*, *corps*, *animal*. Si l'on ne veut parler des choses, qu'autant qu'on se représente dans chacune un sujet qui en soutient les propriétés & les modes, on n'a besoin que du mot de *substance*. Si l'on a en vue d'indiquer plus particulierement l'espece des propriétés & des modes, on se sert du mot d'*esprit* ou de celui de *corps*. Si en réunissant ces deux idées, on a dessein de parler d'un tout vivant, qui se meut de lui-même & par instinct, on a le mot d'*animal*. Enfin, selon qu'on joindra à cette derniere notion les idées qui distinguent les différentes especes d'animaux, l'usage fournit ordinairement des termes propres à rendre notre pensée d'une maniere abrégée.

§. 3. Mais il faut remarquer que c'est moins par rapport à la nature des choses, que par rapport à la maniere dont nous les connoissons, que nous en déterminons les genres & les especes,

ou pour parler un langage plus familier, que nous les distribuons dans les classes subordonnées les unes aux autres. Si nous avions la vue assez perçante pour découvrir dans les objets un plus grand nombre de propriétés, nous appercevrions bientôt des différences entre ceux qui nous paroissent le plus conformes, & nous pourrions en conséquence les soudiviser en de nouvelles classes. Quoique différentes portions d'un même métail soient, par exemple, semblables par les qualités que nous leur connoissons, il ne s'ensuit pas qu'elles le soient par celles qui nous restent à connoître. Si nous savions en faire la derniere analyse, peut-être trouverions-nous autant de différence entr'elles, que nous en trouvons maintenant entre des métaux de différente espece.

§. 4. Ce qui rend les idées générales si nécessaires, c'est la limitation de notre esprit. Dieu n'en a nullement besoin; sa connoissance infinie comprend tous les individus, & il ne lui est pas plus difficile de penser à tous en même tems, que de penser à un seul. Pour nous, la capacité de notre esprit est remplie, non seulement lors-

que nous ne pensons qu'à un objet, mais même lorsque nous ne le considérons que par quelque endroit. Ainsi nous sommes obligés, pour mettre de l'ordre dans nos pensées, de distribuer les choses en différentes classes.

§. 5. Des notions qui partent d'une telle origine, ne peuvent être que défectueuses, &, vraisemblablement, il y aura du danger à nous en servir, si nous ne le faisons avec précaution. Aussi les philosophes sont-ils tombés à ce sujet dans une erreur qui a eu de grandes suites : ils ont réalisé toutes leurs abstractions, ou les ont regardées comme des êtres qui ont une existence réelle, indépendamment de celle des chose (*a*). Voici, je pense, ce qui a

---

(*a*) Au commencement du douzieme siecle les péripatéticiens formerent deux branches, celle des nominaux & celle des réalistes. Ceux-ci soutenoient que les notions générales que l'école appelle *nature universelle*, *relations*, *formalités*, & autres, sont des réalités distinctes des choses. Ceux-là au contraire pensoient qu'elles ne sont que des noms par où on exprime différentes manieres de concevoir, & ils s'appuyoient sur ce principe; *que la nature ne fait rien en vain*. C'étoit soutenir une bonne these, par une assez mauvaise raison;

donné lieu à une opinion auſſi abſurde.

§. 6. Toutes nos premieres idées ont été particulieres ; c'étoient certaines ſenſations de lumiere, de couleur, &c. ou certaines opérations de l'ame. Or toutes ces idées préſentent une vraie réalité, puiſqu'elles ne ſont proprement que notre être différemment modifié. Car nous ne ſaurions rien appercevoir en nous, que nous ne le regardions comme à nous, comme appartenant à notre être, ou comme étant notre être de telle ou telle façon : c'eſt-à-dire, ſentant, voyant, &c. telles ſont toutes nos idées dans leur origine.

Notre eſprit étant trop borné pour réfléchir en même tems ſur toutes les modifications qui peuvent lui appartenir, il eſt obligé de les diſtinguer, afin de les prendre les unes après les autres. Ce qui ſert de fondement à cette

---

car c'étoit convenir que ces réalités étoient poſſibles, & que, pour les faire exiſter, il ne falloit que leur trouver quelque utilité. Cependant ce principe étoit appellé *le raſoir des nominaux.* La diſpute entre ces deux ſectes fut ſi vive qu'on en vint aux mains en Allemagne, & qu'en France Louis XI fut obligé de défendre la lecture des livres des nominaux.

distinction, c'est que ses modifications changent, & se succedent continuellement dans son être, qui lui paroît un certain fonds qui demeure toujours le même.

Il est certain que ces modifications distinguées de la sorte de l'être qui en est le sujet, n'ont plus aucune réalité. Cependant l'esprit ne peut pas réfléchir sur rien; car ce seroit proprement ne pas réfléchir. Comment donc ces modifications, prises d'une maniere abstraite, ou séparément de l'être auquel elles appartiennent, & qui ne leur convient qu'autant qu'elles y sont renfermées, deviendront-elles l'objet de l'esprit? C'est qu'il continue de les regarder comme des êtres. Accoutumé, toutes les fois qu'il les considere comme étant à lui, à les appercevoir avec la réalité de son être, dont pour lors elles ne sont pas distinctes, il leur conserve, autant qu'il peut, cette même réalité, dans le tems même qu'il les en distingue. Il se contredit: d'un côté, il envisage ses modifications sans aucun rapport à son être, & elles ne sont plus rien; d'un autre côté, parce que le néant ne peut se saisir, il les regarde comme

quelque chose, & continue de leur attribuer cette même réalité avec laquelle il les a d'abord apperçues, quoiqu'elle ne puisse plus leur convenir. En un mot ces abstractions, quand elles n'étoient que des idées particulieres, se sont liées avec l'idée de l'être, & cette liaison subsiste.

Quelque vicieuse que soit cette contradiction, elle est néanmoins nécessaire. Car si l'esprit est trop limité pour embrasser tout à la fois son être & ses modifications, il faudra bien qu'il les distingue, en formant des idées abstraites : & quoique par là les modifications perdent toute la réalité qu'elles avoient, il faudra bien encore qu'il leur en suppose, parce qu'autrement il n'en pourroit jamais faire l'objet de sa réflexion.

C'est cette nécessité qui est cause que bien des philosophes n'ont pas soupçonné que la réalité des idées abstraites fut l'ouvrage de l'imagination. Ils ont vu que nous étions absolument engagés à considérer ces idées comme quelque chose de réel, ils s'en sont tenus là ; & n'étant pas remonté à la cause qui nous les fait appercevoir sous cette fausse apparence, ils ont conclu qu'elles étoient en effet des êtres.

On a donc réalisé toutes ces notions; mais plus ou moins selon que les choses, dont elles sont des idées partielles, paroissent avoir plus ou moins de réalité. Les idées des modifications ont participé à moins de degrés d'être, que celles des substances, & celles des substances finies en ont encore eu moins que celle de l'être infini (*a*).

§. 7. Ces idées réalisées de la sorte ont été d'une fécondité merveilleuse. C'est à elles que nous devons l'heureuse découverte des *qualités occultes*, *des formes substantielles*, *des especes intentionnelles* : ou pour ne parler que de ce qui est commun aux modernes, c'est à elles que nous devons *ces genres, ces especes, ces essences & ces différences*, qui sont tout autant d'êtres qui vont se placer dans chaque substance, pour la déterminer à être ce qu'elle est. Lorsque les philosophes se servent de ces mots, *être*, *substance*, *essence*, *genre*, *espece*, il ne faut pas s'imaginer qu'ils n'entendent que certaines collections d'idées simples qui nous viennent par sensation & par réflexion : ils veulent pénétrer plus avant,

---

(*a*) Descartes lui-même raisonne de la sorte. Med.

& voir dans chacun d'eux des réalités spécifiques. si même nous descendons dans un plus grand détail, & que nous passions en revue les noms des substances, *corps*, *animal*, *homme*, *métail*, *or*, *argent*, *&c.*, tous dévoilent aux yeux des philosophes des êtres cachés au reste des hommes.

Une preuve qu'ils regardent ces mots comme signe de quelque réalité, c'est que, quoiqu'une substance ait souffert quelque altération, ils ne laissent pas de demander, si elle appartient encore à la même espece, à laquelle elle se rapportoit avant ce changement : question qui deviendroit superflue, s'ils mettoient les notions des substances & celles de leurs especes dans différentes collections d'idées simples. Lorsqu'ils demandent *si de la glace & de la neige sont de l'eau ; si un fœtus montrueux est un homme ; si Dieu, les esprits, les corps ou même le vuide sont des substances :* il est évident que la question n'est pas si ces choses conviennent avec les idées simples rassemblées sous ces mots, *eau homme*, *substance ;* elle se résoudroit d'elle-même. Il s'agit de savoir si ces choses renferment certaines essences, certaines réalités qu'on suppose que ces

mots, *eau*, *homme*, *substance* signifient.

§. 8. Ce préjugé a fait imaginer à tous les philosophes qu'il faut définir les substances par la différence la plus prochaine & la plus propre à en expliquer la nature. Mais nous sommes encore à attendre d'eux un exemple de ces sortes de définitions. Elles seront toujours défectueuses par l'impuissance où ils sont de connoître les essences : impuissance dont ils ne se doutent pas, parce qu'ils se préviennent pour des idées abstraites qu'ils réalisent, & qu'ils prennent ensuite pour l'essence même des choses.

§. 9. L'abus des notions abstraites réalisées se montre encore bien visiblement, lorsque les philosophes non contens d'expliquer à leur maniere la nature de ce qui est, ont voulu expliquer la nature de ce qui n'est pas. On les a vu parler des créatures purement possibles, comme des créatures existentes ; & tout réaliser, jusqu'au néant d'où elles sont sorties. Où étoient les créatures, a-t-on demandé, avant que Dieu les eût créées ? La réponse est facile ; car c'est demander où elles étoient avant qu'elles fussent, à quoi, ce me semble, il suffit de répondre qu'elles n'étoient nulle part.

L'idée des créatures possibles n'est qu'une abstraction réalisée, que nous avons formée, en cessant de penser à l'existence des choses, pour ne penser qu'aux autres qualités que nous leur connoissons. Nous avons pensé, à l'étendue, à la figure, au mouvement & au repos des corps, & nous avons cessé de penser à leur existence. Voilà comment nous nous sommes fait l'idée des corps possibles : idée qui leur ôte toute leur réalité, puisqu'elle les suppose dans le néant, & qui par une contradiction évidente, la leur conserve, puisqu'elle nous les représente comme quelque chose d'étendu, de figuré, &c.

Les philosophes n'apppercevant pas cette contradiction, n'ont pris cette idée que par ce dernier endroit. En conséquence ils ont donné à ce qui n'est point les réalités de ce qui existe, & quelques-uns ont cru résoudre d'une maniere sensible les questions les plus épineuses de la création.

§. 10. » Je crains, dit Locke, que » la maniere dont on parle des facultés de l'ame, n'ait fait venir à » plusieurs personnes l'idée confuse » d'autant d'agens qui existent distincte-

» ment en nous, qui ont différentes
» fonctions & différens pouvoirs, qui
» commandent, obéissent & exécu-
» tent diverses choses, comme autant
» d'êtres distincts; ce qui a produit
» quantité de vaines disputes, de dis-
» cours obscurs & pleins dincertitude
» sur les questions qui se rapportent
» à ces différens pouvoirs de l'ame «.

Cette crainte est digne d'un sage philosophe; car pourquoi agiteroit-on comme des questions fort importantes; *si le jugement appartient à l'entendement ou à la volonté; s'ils sont l'un & l'autre également actifs ou également libres; si la volonté est capable de connoissance, ou si ce n'est qu'une faculté aveugle; si enfin elle commande à l'entendement, ou si celui-ci la guide & la détermine?* Si par *entendement* & *volonté*, les philosophes ne vouloient exprimer que l'ame envisagée par rapport à certains actes qu'elle produit, ou peut produire, il est évident que le jugement, l'activité & la liberté appartiendroient à l'entendement, ou ne lui appartiendroient pas, selon qu'en parlant de cette faculté, on considéreroit plus ou moins de ces actes. Il en est de même de la volonté. Il suffit dans ces sortes de cas d'ex-

pliquer les termes, en déterminant par des analyſes exactes les notions qu'on ſe fait des choſes. Mais les philoſophes ayant été obligés de ſe repréſenter l'ame par des abſtractions, ils en ont multiplié l'être, & l'entendement & la volonté ont ſubi le ſort de toutes les notions abſtraites. Ceux même, tels que les Cartéſiens, qui ont remarqué expreſſément que ce ne ſont point là des êtres diſtingués de l'ame, ont agité toutes les queſtions que je viens de rapporter. Ils ont donc réaliſé ces notions abſtraites contre leur intention, & ſans s'en appercevoir. C'eſt qu'ignorant la maniere de les analyſer, ils étoient incapables d'en connoître les défauts, &, par conſéquent de s'en ſervir avec toutes les précautions néceſſaires.

§. 11. Ces ſortes d'abſtractions ont infiniment obſcurci tout ce qu'on a écrit ſur la liberté : queſtion où bien des plumes ne paroiſſent s'être exercées, que pour l'obſcurcir davantage. L'entendement, diſent quelques philoſophes, eſt une faculté qui reçoit les idées, & la volonté eſt une faculté aveugle par elle-même, & qui ne ſe détermine qu'en conſéquence des idées que

l'entendement lui présente. Il ne dépend pas de l'entendement d'appercevoir ou non les idées & les rapports de vérité ou de probabilité, qui sont entr'elles. Il n'est pas libre, il n'est même pas actif; car il ne produit point en lui les idées du blanc & du noir, & il voit nécessairement que l'une n'est pas l'autre. La volonté agit, il est vrai; mais aveugle par elle-même, elle suit le *dictamen* de l'entendement : c'est-à-dire, qu'elle se détermine conséquemment à ce que lui prescrit une cause nécessaire. Elle est donc aussi nécessaire. Or si l'homme étoit libre, ce seroit par l'une ou l'autre de ces facultés. L'homme n'est donc pas libre.

Pour refuter tout ce raisonnement, il suffit de remarquer que ces philosophes se font de l'entendement & de la volonté des phantômes qui ne sont que dans leur imagination. Si ces facultés étoient telles qu'ils se les représentent, sans doute que la liberté n'auroit jamais lieu. Je les invite à rentrer en eux-mêmes, & je leur réponds que pourvu qu'ils veuillent renoncer à ces réalités abstraites, & analyser leurs pensées, ils verront les choses d'une

maniere

maniere bien différente. Il n'est point vrai, par exemple, que l'entendement ne soit ni libre, ni actif; les analyses que nous en avons données, démontrent le contraire. Mais il faut convenir que cette difficulté est grande, si même elle n'est insoluble, dans l'hypothese des idées innées.

§. 12. Je ne sais si, après ce que je viens de dire, on pourra enfin abandonner toutes ces abstractions réalisées: plusieurs raisons me font appréhender le contraire. Il faut se souvenir que nous avons dit (*a*) que les noms des substances tiennent dans notre esprit la place que les sujets occupent hors de nous : ils y sont le lien & le soutien des idées simples, comme les sujets le sont au dehors des qualités. Voilà pourquoi nous sommes toujours tentés de les rapporter à ce sujet, & de nous imaginer qu'ils en expriment la réalité même.

En second lieu, j'ai remarqué ailleurs (*b*) que nous ne pouvons connoître toutes les idées simples dont les notions archétypes se sont formées. Or l'essence

(*a*) Sect. 4. p. 182.
(*b*) Sect. 3. p. 168

d'une chose étant, selon les philosophes, ce qui la constitue ce qu'elle est, c'est une conséquence que nous puissions dans ces occasions avoir des idées des essences : aussi leur avons-nous donné des noms. Par exemple, celui de *justice* signifie l'essence du juste, celui de *sagesse*, l'essence du sage, &c. C'est peut-être là une des raisons qui a fait croire aux scolastiques que pour avoir des noms qui exprimassent les essences des substances, ils n'avoient qu'à suivre l'analogie du langage. Ainsi ils ont fait les mots de *corporéité*, d'*animalité* & d'*humanité*, pour désigner les essences du *corps*, de l'*animal* & de l'*homme*. Ces termes leur étant devenus familiers, il est bien difficile de leur persuader qu'ils sont vuides de sens.

En troisieme lieu ; il n'y a que deux moyens de se servir des mots ; s'en servir après avoir fixé dans son esprit toutes les idées simples qu'ils doivent signifier, ou seulement après les avoir supposés signes de la réalité même des choses. Le premier moyen est, pour l'ordinaire, embarrassant, parce que l'usage n'est pas toujours assez décidé. Les hommes voyant les choses différemment, selon l'expérience qu'ils ont ac-

quise, il est difficile qu'ils s'accordent sur le nombre & sur la qualité des idées de bien des noms. D'ailleurs, lorsque cet accord se rencontre, il n'est pas toujours aisé de saisir dans sa juste étendue le sens d'un terme : pour cela il faudroit du tems, de l'expérience & de la réflexion. Mais il est bien plus commode de supporter dans les choses une réalité dont on regarde les mots comme les véritables signes ; d'entendre par ces noms, *homme*, *animal*, &c. une entité qui détermine & distingue ces choses, que de faire attention à toutes les idées simples qui peuvent leur appartenir. Cette voie satisfait tout à la fois notre impatience & notre curiosité. Peut-être y a-t-il peu de personnes, même parmi celles qui ont le plus travaillé à se défaire de leurs préjugés, qui ne sentent quelque penchant à rapporter tous les noms des substances à des réalités inconnues. Cela paroît même dans des cas où il est facile d'éviter l'erreur, parce que nous savons bien que les idées que nous réalisons, ne sont pas de véritables êtres. Je veux parler des êtres moraux, tels que *la gloire*, *la guerre*, *la renommée*, ausquels nous n'avons donné la dénomination

d'*être*, que parce que dans les discours les plus sérieux, comme dans les conversations les plus familieres, nous les imaginons sous cette idée.

§. 13. C'est-là certainement une des sources des plus étendues de nos erreurs. Il suffit d'avoir supposé que les mots répondent à la réalité des choses, pour les confondre avec elles, & pour conclure qu'ils en expliquent parfaitement la nature. Voilà pourquoi celui qui fait une question, & qui s'informe ce que c'est que tel ou tel corps, croit, comme Locke le remarque, demander quelque chose de plus qu'un nom, & que celui qui lui répond, *c'est du fer*, croit aussi lui apprendre quelque chose de plus. Mais avec un tel jargon il n'y a point d'hypothèse, quelqu'inintelligible qu'elle puisse être, qui ne se soutiennent. Il ne faut plus s'étonner de la vogue des différentes sectes.

§. 14. Il est donc bien important de ne pas réaliser nos abstractions. Pour éviter cet inconvénient, je ne connois qu'un moyen, c'est de savoir développer l'origine & la génération de toutes nos notions abstraites. Mais ce moyen a été inconnu aux philosophes,

& c'eſt en vain qu'ils ont tâché d'y ſuppléer par des définitions. La cauſe de leur ignorance à cet égard, c'eſt le préjugé où ils ont toujours été qu'il falloit commencer par les idées générales: car, lorſqu'on s'eſt défendu de commencer par les particulieres, il n'eſt pas poſſible d'expliquer les plus abſtraites qui en tirent leur origine. En voici un exemple.

Après avoir défini l'impoſſible par *ce qui implique contradiction*; le poſſible, par *ce qui ne l'implique pas*; & l'être, par *ce qui peut exiſter*: on n'a pas ſu donner d'autre définition de l'exiſtence, ſinon, qu'elle eſt *le complément de la poſſibilité*. Mais je demande ſi cette définition préſente quelqu'idée, & ſi l'on ne feroit pas en droit de jetter ſur elle le ridicule qu'on a donné à quelques-unes de celles d'Ariſtote.

Si le poſſible eſt *ce qui n'implique pas contradiction*, la poſſibilité eſt *la non-implication de contradiction*. L'exiſtence eſt donc *le complément de la non-implication de contradiction*. Quel langage! En obſervant mieux l'ordre naturel des idées, on auroit vu que la notion de la poſſibilité ne ſe forme que d'après celle de l'exiſtence.

Je pense qu'on n'adopte ces sortes de définitions, que parce que, connoissant d'ailleurs la chose définie, on n'y regarde pas de si près. L'esprit qui est frappé de quelque clarté, la leur attribue, & ne s'apperçoit point qu'elles sont inintelligibles. Cet exemple fait voir combien il est important de s'attacher à ma méthode : c'est-à-dire, de substituer toujours des analyses aux définitions des philosophes. Je crois même qu'on devroit porter le scrupule jusqu'à éviter de se servir des expressions dont ils paroissent le plus jaloux. L'abus en est devenu si familier, qu'il est difficile, quelque soin qu'on se donne, qu'elles ne fassent mal saisir une pensée au commun des lecteurs. Locke en est un exemple. Il est vrai qu'il n'en fait pour l'ordinaire que des applications fort justes : mais on l'entendroit dans bien des endroits avec plus de facilité, s'il les avoit entierement bannies de son stile. Je n'en juge au reste que par la traduction.

Ces détails font voir quelle est l'influence des idées abstraites. Si leurs défauts ignorés ont fort obscurci toute la métaphysique, aujourd'hui qu'ils sont connus, il ne tiendra qu'à nous d'y remédier.

SECTION SIXIEME.

De quelques jugemens qu'on a attribués à l'âme sans fondement, ou solution d'un problême de métaphysique.

§. 1. JE crois n'avoir jusqu'ici attribué à l'ame aucune opération que chacun ne puisse appercevoir en lui-même. Mais les philosophes, pour rendre raison des phénomènes de la vue, ont supposé que nous formons certains jugemens, dont nous n'avons nulle conscience. Cette opinion est si généralement reçue, que Locke, le plus circonspect de tous, l'a adoptée : voici comment il s'explique.

» Une observation qu'il est à propos » de faire au sujet de la perception, » c'est que les idées qui viennent par » voie de sensation, sont souvent altérées par le jugement de l'esprit des » personnes faites, sans qu'elles s'en » apperçoivent. Ainsi, lorsque nous » plaçons devant nos yeux un corps » rond de couleur uniforme, d'or, par » exemple, d'albâtre ou de jayet, il » est certain que l'idée qui s'imprime

» dans notre esprit à la vue de ce glo-
» be, représente un cercle plat diver-
» sement ombragé, avec différens dé-
» grés de lumiere dont nos yeux se
» trouvent frappés. Mais comme nous
» sommes accoutumés par l'usage à
» distinguer quelle sorte d'images les
» corps convexes produisent ordinaire-
» ment en nous, & quels changemens
» arrivent dans la réflexion de la lu-
» miere, selon la différence sensible
» des corps; nous mettons aussi-tôt,
» à la place de ce qui nous paroît,
» la cause même de l'image que nous
» voyons, & cela en vertu d'un juge-
» ment que la coutume nous a rendu
» habituel; desorte que joignant à la
» vision un jugement que nous con-
» fondons avec elle, nous nous for-
» mons l'idée d'une figure convexe &
» d'une couleur uniforme, quoique
» dans le fond nos yeux ne nous re-
» présentent qu'un plan ombragé &
» coloré diversement, comme il paroît
» dans la peinture. A cette occasion
» j'insérerai ici un problême du savant
» M. Molineux. . . . . *Supposez un*
» *aveugle de naissance, qui soit présen-*
» *tement homme fait, auquel on ait appris*
» *à distinguer par l'attouchement un cube*

» *& un globe, du même métail & à peu
» près de même grandeur, ensorte que
» lorsqu'il touche l'un & l'autre, il puisse
» dire quel est le cube & quel est le globe.
» Supposez que le cube & le globe étant
» posés sur une table, cet aveugle vienne
» à jouir de la vue. On demande si en
» les voyant sans les toucher, il pour-
» roit les discerner, & dire quel est le
» globe & quel est le cube.* Le pénétrant
» & judicieux auteur de cette question
» répond en même tems que *non : Car*,
» ajoute-t-il, *bien que cet aveugle ait
» appris par expérience de quelle maniere
» le globe & le cube affectent son attou-
» chement, il ne sait pourtant pas encore
» ce qui affecte son attouchement de telle
» ou de telle maniere, & doit frapper
» ses yeux de telle ou de telle maniere,
» ni que l'angle avancé d'un cube, qui
» presse sa main d'une maniere inégale,
» doive paroître à ses yeux tel qu'il paroît
» dans le cube.* Je suis tout-à-fait du
» sentiment de cet habile homme. . .
» Je crois que cet aveugle ne seroit
» point capable, à la premiere vue, de
» dire avec certitude, quel seroit le
» globe & quel seroit le cube, s'il se
» contentoit de les regarder; quoiqu'en
» les touchant il put les nommer & les

» distinguer sûrement par la différence
» de leurs figures qu'il appercevroit
» par l'attouchement (*a*).

§. 2. Tout ce raisonnement suppose que l'image qui se trace dans l'œil à la vue d'un globe, n'est qu'un cercle plat, éclairé & coloré différemment: ce qui est vrai. Mais il suppose encore, & c'est ce qui me paroît faux, que l'impression qui se fait dans l'ame en conséquence, ne nous donne que la perception de ce cercle; que si nous voyons le globe d'une figure convexe, c'est parce qu'ayant acquis par l'expérience du toucher l'idée de cette figure, & que sachant quelle sorte d'image elle produit en nous par la vue; nous nous sommes accoutumés, contre le rapport de cette image, à la juger convexe: jugement qui, pour me servir de l'expression que Locke emploie peu après, *change l'idée de la sensation, & nous la représente autre qu'elle n'est en elle-même.*

§. 3. Parmi ces suppositions Locke avance sans preuve, que la sensation de l'ame ne représente rien de plus que l'image que nous savons se tracer dans l'œil. Pour moi quand je regarde

(*a*) L. 2. p. 97. §. 8.

un globe, je vois autre choſe qu'un cercle plat : expérience à laquelle il me paroît tout naturel de m'en rapporter. Il y a d'ailleurs bien des raiſons pour rejetter les jugemens auſquels ce Philoſophe a recours. D'abord il ſuppoſe que nous connoiſſons quelle ſorte d'images les corps convexes produiſent en nous, & quels changemens arrivent dans la réflexion de la lumiere, ſelon la différence des figures ſenſibles des corps : connoiſſances que la plus grande partie des hommes n'a point, quoiqu'ils voyent les figures de la même maniere que les philoſophes. En ſecond lieu, nous aurions beau joindre ces jugemens à la viſion, nous ne les confondrions jamais avec elle, comme Locke le ſuppoſe ; mais nous verrions d'une façon, & nous jugerions d'une autre.

Je vois un bas-relief, je ſais à n'en pas douter qu'il eſt peint ſur une ſurface platte ; je l'ai touché : cependant cette connoiſſance, l'expérience réïtérée, & tous les jugemens que je puis faire, n'empêchent point que je voye des figures convexes. Pourquoi cette apparence continue-t-elle ? Pourquoi un jugement qui a la vertu de me faire voir les choſes tout autrement qu'elles

ne sont dans l'idée que m'en donnent mes sensations, n'auroit-il pas la vertu de me les faire conformes à cette idée? On peut raisonner de même sur l'apparence de rondeur sous laquelle nous voyons de loin un bâtiment que nous savons & jugeons être quarré, & sur mille autres exemples semblables.

§. 4. En troisieme lieu, une raison qui suffiroit seule pour détruire cette opinion de Locke, c'est qu'il est impossible de nous faire avoir conscience de ces sortes de jugemens. On se fonde envain sur ce qu'il paroît se passer dans l'ame bien des choses dont nous ne prenons pas connoissance. Par ce que j'ai dit ailleurs (*a*), il est vrai que nous pourrions bien oublier ces jugemens le moment d'après que nous les aurons formés: mais lorsque nous en ferions l'objet de notre réflexion, la conscience en seroit si vive, que nous ne pourrions plus les révoquer en doute.

§. 5. En suivant le sentiment de Locke dans toutes ses conséquences, il faudroit raisonner sur les distances, les situations, les grandeurs & l'étendue, comme il a fait sur les fi-

(*a*) Sect. 2. c. 1.

gures. Ainsi l'on diroit: » lorsque nous
» regardons une vaste campagne, il est
» certain que l'idée qui s'imprime dans
» notre esprit à cette vue, représente
» une surface platte, ombragée & co-
» lorée diversement, avec différens
» dégrés de lumiere dont nos yeux
» sont frappés. Mais comme nous som-
» mes accoutumés par l'usage à distin-
» guer quelle sorte d'image, les corps
» différemment situés, différemment
» distans, différemment grands & dif-
» féremment étendus, produisent ordi-
» nairement en nous, & quels chan-
» gemens arrivent dans la réflexion de
» la lumiere, selon la différence des
» distances, des situations, des gran-
» deurs & de l'étendue; nous met-
» tons aussi-tôt, à la place de ce qui
» nous paroît la cause même des ima-
» ges que nous voyons; & cela en
» vertu d'un jugement que la coutume
» nous a rendu habituel; de sorte que
» joignant à la vision un jugement
» que nous confondons avec elle, nous
» nous formons les idées de différentes
» situations, distances, grandeurs &
» étendues, quoique dans le fond, nos
» yeux ne nous représentent qu'un
» plan ombragé & coloré diversement.

Cette application du raisonnement de Locke, est d'autant plus juste que les idées de situation, de distance, de grandeur & d'étendue, que nous donne la vue d'une campagne, se trouve toutes en petit dans la perception des différentes parties d'un globe. Cependant ce Philosophe n'a pas adopté ces conséquences. En exigeant dans son problême, que le globe & le cube soient à peu près de la même grandeur, il fait assez entendre que la vue peut, sans le secours d'aucun jugement, nous donner différentes idées de grandeur. C'est pourtant une contradiction : car on ne conçoit pas comment on auroit des idées des grandeurs, sans en avoir des figures.

§. 6. D'autres n'ont pas fait difficulté d'admettre ces conséquences. M. de Voltaire, célebre par quantité d'ouvrages, rapporte (a) & approuve le sentiment du Docteur Barclai, qui assuroit que ni situations, ni distances, ni grandeurs, ni figures, ne seroient discernées par un aveugle-né, dont les yeux recevroient tout-à-coup la lumiere.

(a) Élémens de la *Philosophie de Newton*. c. VI.

§. 7. Je regarde, dit-il, de fort loin par un petit trou, un homme posté sur un toît ; le lointain & le peu de rayons m'empêchent d'abord de distinguer si c'est un homme : l'objet me paroît très-petit, je crois voir une statue de deux pieds tout au plus : l'objet se remue, je juge que c'est un homme, & dès cet instant cet homme me paroît de la grandeur ordinaire.

§. 8. J'admets, si l'on veut, ce jugement & l'effet qu'on lui attribue ; mais il est encore bien éloigné de prouver la thèse du Docteur Barclai. Il y a ici un passage subit d'un premier jugement à un second tout opposé. Cela engage à fixer l'objet avec plus d'attention, afin d'y trouver la taille ordinaire à un homme. Cette attention violente produit vraisemblablement quelque changement dans le cerveau, & de-là dans les yeux ; ce qui fait voir un homme d'environ cinq pieds. C'est-là un cas particulier, & le jugement qu'il fait faire est tel qu'on ne peut nier d'en avoir conscience. Pourquoi n'en seroit-il pas de même dans toute autre occasion, si nous formions toujours, comme on le suppose, de semblables jugemens ?

Qu'un homme qui n'étoit qu'à quatre pas de moi, s'éloigne jusqu'à huit, l'image qui s'en trace au fond de mes yeux, en sera la moitié plus petite. Pourquoi donc continuai-je à le voir à peu près de la même grandeur ? Vous l'appercevez d'abord, répondra-t-on, la moitié moins grand ; mais la liaison que l'expérience a mise dans votre cerveau entre l'idée d'un homme & celle de la hauteur de cinq à six pieds, vous force à imaginer par un jugement soudain, un homme d'une telle hauteur, & à voir une telle hauteur en effet. Voilà, je l'avoue, une chose que je ne saurois confirmer par ma propre expérience. Une premiere perception pourroit-elle s'éclipser si vîte, & un jugement la remplacer si soudainement, qu'on ne put remarquer le passage de l'une à l'autre, lorsqu'on y donneroit toute son attention ? D'ailleurs que cet homme s'éloigne à seize pas, à trente-deux, à soixante-quatre, & toujours de la sorte ; pourquoi me paroîtra-t-il diminuer peu à peu, jusqu'à ce qu'enfin je cesse entierement de le voir ? Si la perception de la vue est l'effet d'un jugement par lequel j'ai lié l'idée d'un homme à celle de la

hauteur de cinq à six pieds ; cet homme devroit tout-à-coup diſparoître à mes yeux, ou je devrois, à quelque diſtance qu'il s'éloignât de moi, continuer à le voir de la même grandeur. Pourquoi diminuera-t-il plus vîte à mes yeux qu'à ceux d'un autre, quoique nous ayons la même expérience ? Enfin, qu'on déſigne à quel point de diſtance ce jugement doit commencer à perdre de ſa force ?

§. 9. Ceux que je combats, comparent le ſens de la vue à celui de l'ouïe, & concluent de l'un à l'autre. Par les ſons, diſent-ils, l'oreille eſt frappée ; on entend des tons & rien de plus : par la vue, l'œil eſt ébranlé ; on voit des couleurs & rien de plus. Celui qui pour la premiere fois de ſa vie entendroit le bruit du canon, ne pourroit juger ſi on tire ce canon à une lieue, ou à trente pas. Il n'y a que l'expérience qui puiſſe l'accoutumer à juger de la diſtance qui eſt entre lui & l'endroit d'où part ce bruit. C'eſt la même choſe préciſément par rapport aux rayons de lumiere qui partent d'un objet ; ils ne nous apprennent point du tout où eſt cet objet.

§. 10. L'ouïe par elle-même n'eſt pas faite pour nous donner l'idée de la

distance, & même, en y joignant le secours de l'expérience, l'idée qu'elle en fournit, est encore la plus imparfaite de toutes. Il y a des occasions où il en est à peu près de même de la vue. Si je regarde par un trou un objet éloigné, sans appercevoir ceux qui m'en séparent, je n'en connois la distance que fort imparfaitement. Alors je me rappelle les connoissances que je dois à l'expérience, & je juge cet objet plus ou moins loin, selon qu'il me paroît plus ou moins au-dessous de sa grandeur ordinaire. Voilà donc un cas où il est nécessaire de joindre un jugement au sens de la vue comme à celui de l'ouïe : mais remarquez bien qu'on en a conscience, & qu'après, comme auparavant, nous ne connoissons les distances que d'une maniere fort imparfaite.

J'ouvre ma fenêtre, & j'apperçois un homme à l'extrémité de la rue : je vois qu'il est loin de moi, avant que j'aye encore formé aucun jugement. Il est vrai que ce ne sont pas les rayons de la lumiere qui partent de lui, qui m'apprennent le plus exactement combien il est éloigné de moi ; mais ce sont ceux qui partent des objets qui sont entre deux. Il est naturel que la vue

de ces objets me donne quelque idée de la distance où je suis de cet homme, il est même impossible que je n'aye pas cette idée, toutes les fois que je les apperçois.

§. 11. Vous vous trompez, me dira-t-on. Les jugemens soudains, presque uniformes que votre ame à un certain âge porte des distances, des grandeurs, des situations, vous font penser qu'il n'y a qu'à ouvrir les yeux pour voir de la maniere dont vous voyez. Cela n'est pas, il y faut le secours des autres sens. Si vous n'aviez que celui de la vue, vous n'auriez aucun moyen pour connoître l'étendue.

§. 12. Qu'appercevrois-je donc ? Un point mathématique. Non sans doute. Je verrois certainement de la lumiere & des couleurs. Mais la lumiere & les couleurs ne retracent-elles pas nécessairement différentes distances, différentes grandeurs, différentes situations ? Je regarde devant moi, en haut, en bas, à droite, à gauche : je vois une lumiere répandue en tout sens, & plusieurs couleurs qui certainement ne sont pas concentrées dans un point : je n'en veux pas d'avantage. Je trouve-là, indépendamment de tout jugement,

sans le secours des autres sens, l'idée de l'étendue avec toutes ses dimensions.

Je suppose un œil animé : qu'on me permette cette supposition toute bisarre qu'elle paroisse. Dans le sentiment du Docteur Barclai, cet œil verroit une lumiere colorée ; mais il n'appercevroit ni étendue, ni grandeurs, ni distances, ni situations, ni figures. Il s'accoutumeroit donc à juger que toute la nature n'est qu'un point mathématique. Qu'il soit uni à un corps humain, lorsque son ame a contracté depuis long-tems l'habitude de former ce jugement. On croira sans doute que cette ame n'a plus qu'à se servir des sens qu'elle vient d'acquérir, pour se faire des idées de grandeurs, de distances, de situations & de figures. Point du tout : les jugemens habituels, soudains & uniformes, qu'elle a formés de tout tems, changeront les idées de ces nouvelles sensations ; de sorte qu'elle touchera des corps, & assurera qu'ils n'ont ni étendue, ni situation, ni grandeurs, ni figures.

§. 13. Il seroit curieux de découvrir les loix que Dieu suit, quand il nous enrichit des différentes sensations de la vue : sensations qui non-seulement

nous avertiſſent mieux que toutes les autres, des rapports des choſes à nos beſoins & à la conſervation de notre être ; mais qui annoncent encore d'une maniere plus éclatante, l'ordre, la beauté & la grandeur de l'univers. Quelque importante que ſoit cette recherche, je l'abandonne à d'autres. Il me ſuffit que ceux qui voudront ouvrir les yeux, conviennent qu'ils apperçoivent de la lumiere, des couleurs, de l'étendue, des grandeurs, &c. Je ne remonte pas plus haut, parce que c'eſt-là que je commence à avoir une connoiſſance évidente.

§. 14. Examinons à notre tour ce qui arriveroit à un aveugle-né, à qui on donneroit le ſens de la vue.

Cet aveugle s'eſt formé des idées de l'étendue, des grandeurs, &c. en réfléchiſſant ſur les différentes ſenſations qu'il éprouve, quand il touche des corps. Il prend un bâton dont il ſent que toutes les parties ont une même détermination : voilà d'où il tire l'idée d'une ligne droite. Il en touche un autre dont les parties ont différentes déterminations, enſorte que ſi elles étoient continuées, elles aboutiroient à différens points ; voilà d'où il tire

l'idée d'une ligne courbe. De-là il passe à celles d'angle, de cube, de globe & de toutes sortes de figures. Telle est l'origine des idées qu'il a sur l'étendue. Mais il ne faut pas croire qu'au moment qu'il ouvre les yeux, il jouisse déja du spectacle que produit dans toute la nature ce mêlange admirable de lumiere & de couleur. C'est un trésor qui est renfermé dans les nouvelles sensations qu'il éprouve; la réflexion peut seule le lui découvrir, & lui en donner la vraie jouissance. Lorsque nous fixons nous-mêmes les yeux sur un tableau fort composé, & que nous le voyons tout entier, nous ne nous en formons encore aucune idée déterminée. Pour le voir comme il faut, nous sommes obligés d'en considérer toutes les parties les unes après les autres. Quel tableau que l'univers à des yeux qui s'ouvrent à la lumiere pour la premiere fois!

Je passe au moment où cet homme est en état de réfléchir sur ce qui lui frappe la vue. Certainement tout n'est pas devant lui comme un point. Il apperçoit donc une étendue en longueur, largeur & profondeur. Qu'il analyse cette étendue, il se fera les

idées de surface, de lignes, de point & de toutes sortes de figures; idées qui seront semblables à celles qu'il a acquises par le toucher: car de quelques sens que l'étendue vienne à notre connoissance, elle ne peut être représentée de deux manieres différentes. Que je voye ou que je touche un cercle & une regle, l'idée de l'un ne peut jamais offrir qu'une ligne courbe, & celle de l'autre qu'une ligne droite. Cet aveugle-né distinguera donc à la vue le globe du cube, puisqu'il y reconnoîtra les mêmes idées qu'il s'en étoit faites par le toucher.

On pourroit cependant l'engager à suspendre son jugement, en lui faisant la difficulté suivante. Ce corps, lui diroit-on, vous paroît à la vue un globe, cet autre vous paroît un cube: mais sur quel fondement assureriez-vous que le premier est le même que vous a donné au toucher l'idée du globe, & le second le même qui vous a donné celle du cube? Qui vous a dit que ces corps doivent avoir au toucher la même figure qu'ils ont à la vue? Que savez-vous si celui qui paroît un globe à vos yeux, ne sera pas le cube, quand vous y porterez

la main ? Qui peut même vous répondre qu'il y ait-là quelque chose de semblable aux corps que vous reconnoîtriez à l'attouchement pour un cube & pour un globe ? L'argument seroit embarrassant, & je ne vois que l'expérience qui put y fournir une réponse : mais ce n'est pas-là la these de Locke, ni du Docteur Barclai.

§. 15. J'avoue qu'il me reste à résoudre une difficulté qui n'est pas petite : c'est une expérience qui paroît en tous points contraire au sentiment que je viens d'établir. La voici telle qu'elle est rapportée par M. de Voltaire, elle perdroit à être rendue en d'autres termes.

» En 1729, M. Chiselden, un de ces » fameux Chirurgiens, qui joignent » l'adresse de la main aux plus grandes » lumieres de l'esprit, ayant imaginé » qu'on pouvoit donner la vue à un » aveugle-né, en lui abbaissant ce qu'on » appelle des cataractes, qu'il soupçonnoit formées dans ses yeux, presqu'au moment de sa naissance, il proposa l'opération. L'aveugle eut de la » peine à y consentir. Il ne concevoit » pas trop que le sens de la vue put » beaucoup augmenter ses plaisirs. Sans l'envie

» l'envie qu'on lui inspira d'apprendre » à lire & à écrire, il n'eut point de» siré de voir.... Quoiqu'il en soit, » l'opération fut faite & réussit. Ce » jeune homme d'environ quatorze » ans, vit la lumiere pour la premiere » fois. Son expérience confirma tout » ce que Locke & Barclai avoient si » bien prévu. Il ne distingua de long» tems ni grandeurs, ni distances, ni » situations, ni même figures. Un objet » d'un pouce mis devant son œil, & » qui lui cachoit une maison, lui pa» roissoit aussi grand que la maison. » Tout ce qu'il voyoit, lui sembloit » d'abord être sur ses yeux, & les tou» cher comme les objets du tact tou» chent la peau. Il ne pouvoit distin» guer ce qu'il avoit jugé rond à l'aide » de ses mains, d'avec ce qu'il avoit » jugé angulaire, ni discerner avec ses » yeux, si ce que ses mains avoient » senti être en haut ou en bas, étoit » en effet en haut ou en bas. Il étoit » si loin de connoître les grandeurs, » qu'après avoir enfin conçu par la vue » que sa maison étoit plus grande que » sa chambre, il ne concevoit pas » comment la vue pouvoit donner » cette idée. Ce ne fut qu'au bout de

» deux mois d'expérience, qu'il put » appercevoir que les tableaux repré- » sentoient des corps solides; & lorf- » qu'après ce long tâtonnement d'un » sens nouveau en lui, il eut senti » que des corps & non des surfaces » seules, étoient peints dans les ta- » bleaux, il y porta la main, & fut » étonné de ne point trouver avec » ses mains ces corps solides dont il » commençoit à appercevoir les repré- » sentations. Il demandoit quel étoit » le trompeur du sens du toucher, ou » du sens de la vue (*a*).

§. 16. Quelques réflexions sur ce qui se passe dans l'œil à la présence de la lumiere, pourront expliquer cette expérience.

Quoique nous soyons encore bien éloignés de connoître tout le méca- nisme de l'œil, nous savons cependant que la cornée est plus ou moins con- vexe; qu'à proportion que les objets réfléchissent une plus grande ou une moindre quantité de lumiere, la pru- nelle se resserre ou s'aggrandit, pour donner passage à moins de rayons, ou pour en recevoir d'avantage; on

(*a*) Ib. cité.

ſoupçonne le réſervoir de l'humeur aqueuſe de prendre ſucceſſivement différentes formes. Il eſt certain que le criſtallin s'avance ou ſe recule, afin que les rayons de lumiere viennent précifément ſe réunir ſur la rétine (*a*); que les fibres délicates de la rétine ſont agitées & ébranlées dans une variété étonnante; que cet ébranlement ſe communique dans le cerveau à d'autres parties plus déliées, & dont le reſſort doit être encore plus admirable. Enfin les muſcles qui ſervent à faire tourner les yeux vers les objets qu'on veut fixer, compriment encore tout le globe de l'œil, & par cette preſſion en changent plus ou moins la forme.

Non ſeulement l'œil & toutes ſes parties doivent ſe prêter à tous ces mouvemens, à toutes ces formes & à mille changemens que nous ne connoiſſons pas, avec une promptitude qu'il n'eſt pas poſſible d'imaginer; mais il faut encore que toutes ces révolu-

(*a*) Ou ſur la choroïde : car on ne ſait pas exactement ſi c'eſt par les fibres de la rétine ou par celles de la choroïde que l'impreſſion de la lumiere ſe tranſmet à l'ame.

tions se fassent dans une harmonie parfaite, afin que tout concoure à produire le même effet. Si, par exemple, la cornée étoit trop ou trop peu convexe par rapport à la situation & à la forme des autres parties de l'œil, tous les objets nous paroîtroient confus, renversés, & nous ne discernerions pas, si *ce que nos mains auroient senti être en haut ou en bas, seroit en effet en haut ou en bas.* On peut s'en convaincre en se servant d'une lunette dont la forme ne s'accorderoit pas avec celle de l'œil.

Si, pour obéir à l'action de la lumiere, les parties de l'œil se modifient sans cesse avec une si grande variété & une si grande vivacité, ce ne peut être qu'autant qu'un long exercice en a rendu les ressorts plus liants & plus faciles. Ce n'étoit pas là le cas du jeune homme à qui on abaissa les cataractes. Ses yeux depuis quatorze ans accrus & nourris, sans qu'il en eut fait usage, résistoient à l'action des objets. La cornée étoit trop ou trop peu convexe par rapport à la situation des autres parties. Le cristallin devenu comme immobile, réunissoit toujours les rayons [illegible] de-là de la rétine ;

ou s'il changeoit de situation, ce n'étoit jamais pour se mettre au point où il auroit dû se trouver. Il fallut un exercice de plusieurs jours pour faire jouer ensemble des ressorts si roidis par le tems. Voilà pourquoi ce jeune homme tâtonna pendant deux mois. S'il dût quelque chose au secours du toucher, c'est que les efforts qu'il faisoit pour voir dans les objets les idées qu'il s'en formoit en les maniant, lui donnoient occasion d'exercer davantage le sens de la vue. En supposant qu'il eut cessé de se servir de ses mains, toutes les fois qu'il ouvroit les yeux à la lumiere, il n'est pas douteux qu'il n'eut acquis par la vue les mêmes idées, quoiqu'à la vérité avec plus de lenteur.

Ceux qui observoient cet aveugle-né au moment qu'on lui abaissoit les cataractes, espéroient de voir confirmer un sentiment pour lequel ils étoient prévenus. Quand ils apprirent qu'il appercevoit les objets d'une maniere aussi imparfaite, il ne soupçonnerent pas qu'on en pût apporter d'autres raisons que celles que Locke & Barclai avoient imaginées. Ce fut donc une décision irrévocable pour eux, que les

yeux sans le secours des autres sens, seroient peu propres à nous fournir les idées d'étendue de figures, de situations, &c.

Ce qui a donné lieu à cette opinion, qui sans doute aura paru extraordinaire à bien des lecteurs, c'est d'un côté l'envie que nous avons de rendre raison de tout, & de l'autre, l'insuffisance des regles de l'optique. On a beau mesurer les angles que les rayons de lumiere forment au fond de l'œil; on ne trouve point qu'ils soient en proportion avec la maniere dont nous voyons les objets. Mais je n'ai pas cru que cela pût m'autoriser à avoir recours à des jugemens dont personne ne peut avoir conscience. J'ai pensé que dans un ouvrage où je me propose d'exposer les matériaux de nos connoissances, je devois me faire une loi de ne rien établir qui ne fût incontestable, & que chacun ne pût, avec la moindre réflexion, appercevoir en lui-même.

Fin de la premiere partie.



ESSAI SUR L'ORIGINE DES CONNOISSANCES HUMAINES.



SECONDE PARTIE.

Du langage & de la méthode.

SECTION PREMIERE.

De l'origine & des progrès du langage.

ADAM & Eve ne durent pas à l'expérience l'exercice des opérations de leur ame; & en sortant des mains de Dieu, ils furent par un secours extraordinaire, en état de réfléchir & de se communiquer leurs pensées. Mais je suppose que quelque tems après le déluge, deux enfans de l'un & de l'autre sexe ayent été égarés dans des déserts, avant

qu'ils connussent l'usage d'aucun signe. J'y suis autorisé par le fait que j'ai rapporté. Qui sait même s'il n'y a pas quelque peuple qui ne doive son origine qu'à un pareil événement? Qu'on me permette d'en faire la supposition; la question (a) est de savoir comment

(a) » A juger seulement par la nature des » choses (dit M. Warburthon, p. 48. Essai sur » les Hiérogl.), & indépendamment de la » révélation qui est un guide plus sûr, l'on » seroit porté à admettre l'opinion de Diodore » de Sicile & de Vitruve, que les premiers » hommes ont vécu pendant un tems, dans » les cavernes & les forêts, à la maniere des » bêtes, n'articulant que des sons confus & » indéterminés, jusqu'à ce que, s'étant asso- » ciés pour se secourir mutuellement, ils soient » arrivés par degrés à en former de distincts » par le moyen de signes ou de marques ar- » bitraires convenues entr'eux; afin que celui » qui parloit, pût exprimer les idées qu'il » avoit besoin de communiquer aux autres. » C'est ce qui a donné lieu aux différentes » langues; car tout le monde convient que » le langage n'est point inné.

» Cette origine du langage est si naturelle » qu'un Pere de l'Église (Grég. Niss.) & » Richard Simon, Prêtre de l'Oratoire, ont » travaillé l'un & l'autre à l'établir: mais ils » auroient pu être mieux informés; car rien » n'est plus évident, par l'écriture sainte, » que le langage a eu une origine différente.

cette nation naissante s'est fait une langue.

» Elle nous apprend que Dieu enseigna la
» religion au premier homme ; ce qui ne per-
» met pas de douter qu'il ne lui ait, en
» même tems, enseigné à parler. (En effet,
» la connoissance de la religion suppose beau-
» coup d'idées & un grand exercice des opé-
» rations de l'ame ; ce qui n'a pu avoir lieu
» que par le secours des signes : je l'ai dé-
» montré dans la premiere partie de cet ou-
» vrage) .... Quoique, ajoute plus bas M.
» Warburthon, Dieu ait enseigné le langage
» aux hommes ; cependant il ne seroit pas
» raisonnable de supposer que ce langage se
» soit étendu au-delà des nécessités alors
» actuelles de l'homme, & qu'il n'ait pas eu
» par lui-même, la capacité de le perfection-
» ner & de l'enrichir. Ainsi le premier lan-
» gage a nécessairement été stérile & borné. »
Tout cela me paroît fort exact. Si je suppose deux enfans dans la nécessité d'imaginer jusqu'aux premiers signes du langage ; c'est parce que j'ai cru qu'il ne suffisoit pas pour un philosophe de dire qu'une chose a été faite par des voies extraordinaires ; mais qu'il étoit de son devoir d'expliquer comment elle auroit pu se faire par des moyens naturels.





CHAPITRE PREMIER.

Le langage d'action & celui des ſons articulés, conſidérés dans leur origine.

§. 1. TAnt que les enfans dont je viens de parler ont vécu ſéparément, l'exercice des opérations de leur ame a été borné à celui de la perception & de la conſcience, qui ne ceſſe point quand on eſt éveillé; à celui de l'attention, qui avoit lieu toutes les fois que quelques perceptions les affectoient d'une maniere plus particuliere; à celui de la réminiſcence, quand des circonſtances qui les avoient frappés ſe repréſentoient à eux, avant que les liaiſons qu'elles avoient formées euſſent été détruites; & à un exercice fort peu étendu de l'imagination. La perception d'un beſoin ſe lioit, par exemple, avec celle d'un objet qui avoit ſervi à les ſoulager. Mais ces ſortes de liaiſons, formées par haſard, & n'étant pas entretenues par la réflexion, ne ſubſiſtoient pas long-tems. Un jour, le ſentiment de la faim rappelloit à ces

enfans un arbre chargé de fruit qu'ils avoient vu la veille : le lendemain, cet arbre étoit oublié, & le même ſentiment leur rappelloit un autre objet. Ainſi l'exercice de l'imagination n'étoit point à leur pouvoir ; il n'étoit que l'effet des circonſtances où ils ſe trouvoient (*a*).

§. 2. Quand ils vécurent enſemble, ils eurent occaſion de donner plus d'exercice à ces premieres opérations ; parce que leur commerce réciproque leur fit attacher aux cris de chaque paſſion les perceptions dont ils étoient les ſignes naturels. Ils les accompagnoient ordinairement de quelque mouvement, de quelque geſte ou de quelque action, dont l'expreſſion étoit encore plus ſenſible. Par exemple, celui qui ſouffroit, parce qu'il étoit privé d'un objet que ſes beſoins lui rendoient néceſſaire, ne s'en tenoit pas à pouſſer des cris ; il faiſoit des efforts pour l'obtenir ; il agitoit ſa tête, ſes bras & tou-

(*a*) Ce que j'avance ici ſur les opérations de l'ame de ces enfans, ne ſauroit être douteux, après ce qui a été prouvé dans la premiere partie de cet eſſai. Sect. 2. ch. 1, 2, 3, 4, 5, & ſect. 4.

tes les parties de son corps. L'autre, ému à ce spectacle, fixoit les yeux sur le même objet; & sentant passer dans son ame des sentimens dont il n'étoit pas encore capable de se rendre raison, il souffroit de voir souffrir ce misérable. Dès ce moment, il se sent intéressé à le soulager; & il obéit à cette impression autant qu'il est en son pouvoir. Ainsi, par le seul instinct, ces hommes se demandoient & se prêtoient des secours. Je dis *par le seul instinct*, car la réflexion n'y pouvoit encore avoir part. L'un ne disoit pas: *il faut m'agiter de telle maniere, pour lui faire connoître ce qui m'est nécessaire, & pour l'engager à me secourir;* ni l'autre: *je vois à ses mouvemens qu'il veut telle chose, je vais lui en donner la jouissance:* mais tous deux agissoient en conséquence du besoin qui les pressoit davantage.

§. 3. Cependant les mêmes circonstances ne purent se répéter souvent, qu'ils ne s'accoutumassent enfin à attacher aux cris des passions, & aux différentes actions du corps, des perceptions qui y étoient exprimées d'une maniere si sensible. Plus ils se familiariserent avec ces signes, plus ils su-

rent en état de ſe les rappeller à leur gré. Leur mémoire commença à avoir quelque exercice ; ils purent diſpoſer eux-mêmes de leur imagination, & ils parvinrent inſenſiblement à faire avec réflexion ce qu'ils n'avoient fait que par inſtinct (*a*). D'abord tous deux ſe firent une habitude de connoître, à ces ſignes, les ſentimens que l'autre éprouvoit dans le moment ; enſuite ils s'en ſervirent pour ſe communiquer les ſentimens qu'ils avoient éprouvés. Celui, par exemple, qui voyoit un lieu où il avoit été effrayé, imitoit les cris & les mouvemens qui étoient les ſignes de la frayeur, pour avertir l'autre de ne pas s'expoſer au danger qu'il avoit couru.

§. 4. L'uſage de ces ſignes étendit peu à peu l'exercice des opérations de l'ame ; & à leur tour, celles-ci ayant plus d'exercice, perfectionnerent les ſignes, & en rendirent l'uſage plus familier. Notre expérience prouve que ces deux choſes s'aident mutuellement. Avant qu'on eut trouvé les ſignes al-

---

(*a*) Cela répond à la difficulté que je me ſuis faite dans la premiere partie de cet ouvrage. Sect. 2, ch. 5, p. 68.

gébriques, les opérations de l'ame avoient assez d'exercice pour en amener l'invention : mais ce n'est que depuis l'usage de ces signes, qu'elles en ont eu assez pour porter les mathématiques au point de perfection où nous les voyons.

§. 5. Par ce détail, on voit comment les cris des passions contribuerent au développement des opérations de l'ame, en occasionnant naturellement le langage d'action : langage qui, dans ses commencemens, pour être proportionné au peu d'intelligence de ce couple, ne consistoit vraisemblablement qu'en contorsions & en agitations violentes.

§. 6. Cependant ces hommes ayant acquis l'habitude de lier quelques idées à des signes arbitraires, les cris naturels leur servirent de modele pour se faire un nouveau langage. Ils articulerent de nouveaux sons, & en les répétant plusieurs fois, & les accompagnant de quelque geste qui indiquoit les objets qu'ils vouloient faire remarquer, ils s'accoutumerent à donner des noms aux choses. Les premiers progrès de ce langage furent néanmoins très-lents. L'organe de la parole étoit si inflexi-

ble qu'il ne pouvoit facilement articuler que peu de sons fort simples. Les obstacles, pour en prononcer d'autres, empêchoient même de soupçonner que la voix fut propre à se varier au-delà du petit nombre de mots qu'on avoit imaginé.

§. 7. Ce couple eut un enfant qui, pressé par des besoins qu'il ne pouvoit faire connoître que difficilement, agita toutes les parties de son corps. Sa langue fort flexible, se replia d'une maniere extraordinaire, & prononça un mot tout nouveau. Le besoin continuant, donna encore lieu aux mêmes effets: cet enfant agita sa langue comme la premiere fois, & articula encore le même son. Les parens surpris, ayant enfin deviné ce qu'il vouloit, essayerent, en le lui donnant, de répéter le même mot. La peine qu'ils eurent à le prononcer fit voir qu'ils n'auroient pas été d'eux-mêmes capables de l'inventer.

Par un semblable moyen, ce nouveau langage ne s'enrichit pas beaucoup. Faute d'exercice, l'organe de la voix perdit bientôt, dans l'enfant, toute sa flexibilité. Ses parens lui apprirent à faire connoître ses pensées

par des actions : maniere de s'exprimer, dont les images sensibles étoient bien plus à sa portée que des sons articulés. On ne put attendre que du hasard, la naissance de quelque nouveau mot ; & pour en augmenter par une voie aussi lente, considérablement le nombre, il fallut sans doute plusieurs générations. Le langage d'action alors si naturel, étoit un grand obstacle à surmonter. Pouvoit-on l'abandonner pour un autre dont on ne prévoyoit pas encore les avantages, & dont la difficulté se faisoit si bien sentir ?

§. 8. A mesure que le langage des sons articulés devint plus abondant, il fut plus propre à exercer de bonne heure l'organe de la voix, & à lui conserver sa premiere flexibilité. Il parut alors aussi commode que le langage d'action : on se servit également de l'un & de l'autre : enfin l'usage des sons articulés devint si facile qu'il prévalut.

§. 9. Il y a donc eu un tems où la conversation étoit soutenue par un discours entremêlé de mots & d'actions. » L'usage & la coutume (*a*), ainsi qu'il

(*a*) Essai sur les Hiérogl. §§. 8 & 9.

» eſt arrivé dans la plupart des autres
» choſes de la vie, changerent enſuite
» en ornement ce qui étoit dû à la
» néceſſité : mais la pratique ſubſiſta
» encore longtems après que la néceſ-
» ſité eut ceſſé, ſingulierement parmi
» les orientaux dont le caractere s'ac-
» commodoit naturellement d'une for-
» me de converſation qui exerçoit ſi
» bien leur vivacité par le mouvement,
» & la contentoit ſi fort par une re-
» préſentation perpétuelle d'images ſen-
» ſibles.

« L'écriture ſainte nous fournit des
» exemples ſans nombre de cette ſorte
» de converſation. En voici quelques-
» uns. Quand le faux Prophete agite
» ſes cornes de fer pour marquer la
» déroute entiere des Syriens (*a*) :
» quand Jérémie, par l'ordre de Dieu,
» cache ſa ceinture de lin dans le trou
» d'une pierre près de l'Euphrate (*b*) :
» quand il briſe un vaiſſeau de terre à
» la vue du peuple (*c*) : quand il met
» à ſon col des liens & des jougs (*d*),

(*a*) 3 Reg. XXII, 11.
(*b*) Ch. XIII.
(*c*) Ch. XIX.
(*d*) Ch. XXVIII.

» & quand il jette un livre dans l'Eu-
» phrate (*a*) : quand Ezéchiel dessine, » par l'ordre de Dieu, le siege de Jé- » rusalem sur de la brique (*b*) : quand » il pese dans une balance, les che- » veux de sa tête & le poil de sa barbe » (*c*) : quand il emporte les meubles » de sa maison (*d*), & quand il joint » ensemble deux bâtons pour Juda & » pour Israël (*e*) : par ces actions, les » prophetes instruisoient le peuple de » la volonté du Seigneur, & conver- » soient en signes ».

Quelques personnes, pour n'avoir pas su que le langage d'action étoit chez les Juifs une maniere commune & familiere de converser, ont osé traiter d'absurdes & de fanatiques, ces actions des prophetes. M. Warburthon détruit parfaitement (*f*) cette accusation. » L'ab- » surdité d'une action, dit-il, consiste » en ce qu'elle est bisarre, & ne signi- » fie rien. Or, l'usage & la coutume

(*a*) Ch. LI.
(*b*) Ch. IV.
(*c*) Ch. V.
(*d*) Ch. XII.
(*e*) Ch. XXXVIII, 16.
(*f*) Essai sur les Hier. §. 9.

» rendoient sages & sensées celles des » prophetes. A l'égard du fanatisme » d'une action, il est indiqué par ce » tour d'esprit qui fait qu'un homme » trouve du plaisir à faire des choses » qui ne sont point d'usage, & à se » servir d'un langage extraordinaire. » Mais un pareil fanatisme ne peut plus » être attribué aux prophetes, quand » il est clair que leurs actions étoient » des actions ordinaires, & que leurs » discours étoient conformes à l'idiome » de leur pays.

» Ce n'est pas seulement dans l'hi-» stoire sainte que nous rencontrons » des exemples de discours exprimés » par des actions. L'antiquité profane » en est pleine..... Les premiers ora-» cles se rendoient de cette maniere, » comme nous l'apprenons d'un ancien » dire d'Héraclite: *Que le Roi, dont » l'oracle est à Delphes, ne parle ni ne » se tait, mais s'exprime par signes.* Preu-» ve certaine que c'étoit anciennement » une façon ordinaire de se faire en-» tendre, que de substituer des actions » aux paroles (*a*) ».

§. 10. Il paroît que ce langage fut

(*a*) Essai sur les Hiérogl. §. 10.

surtout conservé pour instruire le peuple des choses qui l'intéressoient davantage ; telles que la police & la religion. C'est que agissant sur l'imagination avec plus de vivacité, il faisoit une impression plus durable. Son expression avoit même quelque chose de fort & de grand, dont les langues encore stériles, ne pouvoient approcher. Les anciens appelloient ce langage du nom de *danse* : voilà pourquoi il est dit que David dansoit devant l'arche.

§. 11. Les hommes, en perfectionnant leur goût, donnerent à cette *danse* plus de variété, plus de grâce & plus d'expression. Non seulement on assujettit à des regles les mouvemens des bras & les attitudes du corps, mais encore on traça les pas que les pieds devoient former. Par-là, la danse se divisa naturellement en deux arts qui lui furent subordonnés : l'un, qu'on me permette une expression conforme au langage de l'antiquité, fut *la danse des gestes* ; il fut conservé pour concourir à communiquer les pensées des hommes : l'autre fut principalement *la danse des pas* ; on s'en servit pour exprimer certaines situations de l'ame, & particulierement la joye ; on l'employa

dans les occasions de réjouissance, & son principal objet fut le plaisir.

La danse des pas provient donc de celle des gestes: aussi en conserve-t-elle encore le caractere. Chez les Italiens, parce qu'ils ont une gesticulation plus vive & plus variée, elle est pantomime. Chez nous, au contraire, elle est plus grave & plus simple. Si c'est là un avantage, il me paroît être cause que le langage de cette danse en est moins riche & moins étendu. Un danseur, par exemple, qui n'auroit d'autre objet que de donner des graces à ses mouvemens & de la noblesse à ses attitudes, pourroit-il, lorsqu'il figureroit avec d'autres, avoir le même succès que lorsqu'il danseroit seul? N'auroit-on pas lieu de craindre que sa danse, à force d'être simple, ne fut si bornée dans son expression, qu'elle ne lui fournit pas assez de signes pour le langage d'une danse figurée? Si cela est, plus on simplifiera cet art, plus on en bornera l'expression.

§. 12. Il y a dans la danse différens genres, depuis le plus simple, jusqu'à celui qui l'est le moins. Tous sont bons, pourvu qu'ils expriment quelque chose; & ils sont d'autant plus parfaits que

l'expression en est plus variée & plus étendue. Celui qui peint les graces & la noblesse, est bon; celui qui forme une espece de conversation ou de dialogue, me paroît meilleur. Le moins parfait, c'est celui qui ne demande que de la force, de l'adresse & de l'agilité; parce que l'objet n'en est pas assez intéressant: cependant il n'est pas à mépriser; car il cause des surprises agréables. Le défaut des François, c'est de borner les arts à force de vouloir les rendre simples. Par-là ils se privent quelquefois du meilleur, pour ne conserver que le bon: la musique nous en fournira encore un exemple.

CHAPITRE II.

De la prosodie des premieres langues.

§. 13. LA parole, en succédant au langage d'action, en conserva le caractere. Cette nouvelle maniere de communiquer nos pensées ne pouvoit être imaginée que sur le modele de la premiere. Ainsi, pour tenir la place des mouvemens violens du corps, la

voix s'éleva & s'abbaissa par des intervalles fort sensibles.

Ces langages ne se succéderent pas brusquement : ils furent long-tems mêlés ensemble, & la parole ne prévalut que fort tard. Or chacun peut éprouver par lui-même qu'il est naturel à la voix de varier ses inflexions, à proportion que les gestes le sont davantage. Plusieurs autres raisons confirment ma conjecture.

Premierement, quand les hommes commencerent à articuler des sons, la rudesse des organes ne leur permit pas de le faire par des inflexions aussi foibles que les notres.

En second lieu, nous pouvons remarquer que les inflexions sont si nécessaires, que nous avons quelque peine à comprendre ce qu'on nous lit sur un même ton. Si c'est assez pour nous que la voix se varie légerement; c'est que notre esprit est fort exercé par le grand nombre d'idées que nous avons acquises, & par l'habitude où nous sommes de les lier à des sons. Voilà ce qui manquoit aux hommes qui eurent les premiers l'usage de la parole. Leur esprit étoit dans toute sa grossiéreté; les notions aujourd'hui les

plus communes étoient nouvelles pou
eux. Ils ne pouvoient donc s'entendr
qu'autant qu'ils conduiſoient leurs voi
par des degrés fort diſtincts. Nous-
mêmes nous éprouvons que, moin
une langue dans laquelle on nous parle
nous eſt familiere, plus on eſt oblig
d'appuyer ſur chaque ſyllabe, & de le
diſtinguer d'une maniere ſenſible.

En troiſieme lieu, dans l'origine de
langues, les hommes trouvant trop
d'obſtacles à imaginer de nouveaux
mots, n'eurent pendant long-tems,
pour exprimer les ſentimens de l'ame,
que les ſignes naturels auſquels ils donnerent le caractere des ſignes d'inſtitution. Or les cris naturels introduiſent néceſſairement l'uſage des inflexions violentes, puiſque différens ſentimens ont pour ſigne le même ſon varié ſur différens tons. *Ah*, par exemple, ſelon la maniere dont il eſt prononcé, exprime l'admiration, la douleur, le plaiſir, la triſteſſe, la joie, la crainte, le dégoût & preſque tous les ſentimens de l'ame.

Enfin, je pourrois ajouter que les premiers noms des animaux en imiterent vraiſemblablement le cri : remarque qui convient également à ceux qui

qui furent donnés aux vents, aux rivieres & à tout ce qui fait quelque bruit. Il est évident que cette imitation suppose que les sons se succedoient par des intervalles très-marqués.

§. 14. On pourroit improprement donner le nom de chant à cette maniere de prononcer, ainsi que l'usage le donne à toutes les prononciations qui ont beaucoup d'accent. J'éviterai cependant de le faire, parce que j'aurai occasion de me servir de ce mot dans le sens qui lui est propre. Il ne suffit point pour un chant que les sons s'y succedent par des degrés très-distincts, il faut encore qu'ils soient assez soutenus pour faire entendre leurs harmoniques, & que les intervalles en soient appréciables. Il n'étoit pas possible que ce caractere fut ordinairement celui des sons par où la voix se varioit à la naissance des langues : mais aussi il ne pouvoit pas être bien éloigné de leur convenir. Avec quelque peu de rapport que deux sons se succedent, il suffira de baisser ou d'élever foiblement l'un des deux, pour y trouver un intervalle tel que l'harmonie le demande. Dans l'origine des langues, la maniere

de prononcer admettoit donc des inflexions de voix si distinctes, qu'un musicien eût pu la noter en ne faisant que de legers changemens; ainsi je dirai qu'elle participoit du chant.

§. 15. Cette prosodie a été si naturelle aux premiers hommes, qu'il y en a eu à qui il a paru plus facile d'exprimer différentes idées avec le même mot prononcé sur différens tons, que de multiplier le nombre des mots à proportion de celui des idées. Ce langage se conserve encore chez les Chinois. Ils n'ont que 328 monosyllabes qu'ils varient sur cinq tons, ce qui équivaut à 1640 signes. On a remarqué que nos langues ne sont pas plus abondantes. D'autres peuples, nés sans doute avec une imagination plus féconde, aimerent mieux inventer de nouveaux mots. La prosodie s'éloigna chez eux du chant peu à peu, & à mesure que les raisons qui l'en avoient fait approcher davantage cesserent d'avoir lieu; mais elle fut longtems, avant de devenir aussi simple qu'elle l'est aujourd'hui. C'est le sort des usages établis, de subsister encore après que les besoins qui les ont fait naître ont cessé. Si je disois que la prosodie des Grecs

& des Romains participoit encore du chant, on auroit peut-être de la peine à deviner sur quoi j'appuyerois une pareille conjecture. Les raisons m'en paroissent pourtant simples & convaincantes : je vais les exposer dans le chapitre suivant.

CHAPITRE III.

De la prosodie des Langues Grecque & Latine ; & par occasion, de la déclamation des anciens.

§. 16. IL est constant que les Grecs & les Romains notoient leur déclamation , & qu'ils l'accompagnoient d'un instrument (*a*). Elle étoit donc un vrai chant. Cette conséquence sera évidente à tous ceux qui auront quel-

(*a*) Je n'en donne pas la preuve, on la trouvera dans le troisieme volume des réflexions critiques sur la poësie & sur la peinture. Je renvoie aussi à ce même ouvrage pour la confirmation de la plupart des faits que je rapporterai. L'abbé du Bos, qui en est l'auteur, est un bon garant : son érudition est connue.

que connoissance des principes de l'harmonie. Ils n'ignorenr pas 1°. qu'on ne peut noter un son, qu'autant qu'on a pu l'apprécier : 2°. qu'en harmonie rien n'est appréciable que par la résonnance des corps sonores ; 3°. enfin, que cette résonnance ne donne d'autres sons ni d'autres intervalles, que ceux qui entrent dans le chant.

Il est encore constant que cette déclamation chantante n'avoit rien de choquant pour les anciens. Nous n'apprenons pas qu'ils se soient jamais recriés qu'elle fut peu naturelle ; si ce n'est dans des cas particuliers, comme nous faisons nous-mêmes, quand le jeu d'un comédien nous paroît outré. Ils croyoient au contraire le chant essentiel à la poësie. La versification des meilleurs poëtes lyriques, dit Ciceron (*a*), ne paroît qu'une simple prose, quand elle n'est pas soutenue par le chant. Cela ne prouve-t-il pas que la prononciation, alors naturelle au discours familier, participoit si fort du chant, qu'il n'étoit pas possible d'imaginer un milieu tel que notre déclamation ?

(*a*) Traité de l'Orateur.

En effet notre unique objet, quand nous déclamons, c'est de rendre nos pensées d'une maniere plus sensible, mais sans nous écarter beaucoup de celle que nous jugeons naturelle. Si la prononciation des anciens avoit été semblable à la notre, ils se seroient donc contentés comme nous, d'une simple déclamation. Mais il falloit qu'elle fut bien différente, puisqu'ils n'en pouvoient augmenter l'expression que par le secours de l'harmonie.

§. 17. On sait d'ailleurs qu'il y avoit dans le grec & dans le latin, des accens qui, indépendamment de la signification d'un mot ou du sens de la phrase entiere, déterminoient la voix à s'abbaisser sur certaines syllabes, & à s'élever sur d'autres. Pour comprendre comment ces accens ne se trouvoient jamais en contradiction avec l'expression du discours, il n'y a pas deux moyens. Il faut absolument supposer avec moi que, dans la prononciation des anciens, les inflexions qui rendoient la pensée, étoient si variées & si sensibles, qu'elles ne pouvoient être contrariées par celles que demandoient les accens.

§. 18. Au reste, ceux qui se met-

tront à la place des Grecs & des Romains, ne seront point étonnés que leur déclamation fut un véritable chant. Ce qui fait que nous jugeons le chant peu naturel, ce n'est pas parce que les sons s'y succedent conformément aux proportions qu'exige l'harmonie ; mais parce que les plus foibles inflexions nous paroissent ordinairement suffisantes pour exprimer nos pensées. Des peuples accoutumés à conduire leur voix par des intervalles marqués, trouveroient notre prononciation d'une monotonie sans ame ; tandis qu'un chant qui ne modifieroit ces intervalles, qu'autant qu'il le faudroit pour en apprécier les sons, augmenteroit à leur égard, l'expression du discours, & ne sauroit leur paroître extraordinaire.

§. 19. Faute d'avoir connu le caractere de la prononciation des langues grecque & latine, on a eu souvent bien de la peine à comprendre ce que les anciens ont écrit sur leurs spectacles. En voici un exemple.

» Si la tragédie peut subsister sans » vers, dit un commentateur de la » poëtique d'Aristote (*a*), elle le peut

(*a*) Dacier Poët. d'Arist. p. 82.

» encore plus sans musique. Il faut mê-
» me avouer que nous ne comprenons
» pas bien comment la musique a pu
» jamais être considérée comme faisant
» en quelque sorte, partie de la tragé-
» die ; car s'il y a rien au monde qui
» paroisse étranger & contraire, mê-
» me à une action tragique, c'est le
» chant ; n'en déplaise aux inventeurs
» des tragédies en musique, poëmes
» aussi ridicules que nouveaux, & qu'on
» ne pourroit souffrir si l'on avoit le
» moindre goût pour les pieces de
» théatre, ou que l'on n'eut pas été
» enchanté & séduit par un des plus
» grands musiciens qui ayent jamais
» été. Car les opéra sont, si je l'ose
» dire, les grotesques de la poësie :
» d'autant plus insupportables qu'on
» prétend les faire passer pour des ou-
» vrages réguliers. Aristote nous au-
» roit donc bien obligés de nous mar-
» quer comment la musique a pu être
» jugée nécessaire à la tragédie. Au lieu
» de cela, il s'est contenté de dire sim-
» plement que toute sa force étoit
» connue : ce qui marque seulement
» que tout le monde étoit convaincu
» de cette nécessité, & sentoit les ef-
» fets merveilleux que le chant pro-

» duisoit dans les poëmes, dont il n'oc» cupoit que les intermedes. J'ai sou» vent tâché de comprendre les raisons » qui obligeoient des hommes aussi » habiles & aussi délicats que les Athe» niens, d'associer la musique & la » danse aux actions tragiques, & après » bien des recherches pour découvrir » comment il leur avoit paru naturel » & vraisemblable qu'un chœur qui » représentoit les spectateurs d'une » action, dansât & chantât sur des » événemens aussi extraordinaires, j'ai » trouvé qu'ils avoient suivi en cela » leur naturel, & cherché à contenter » leur superstition. Les Grecs étoient » les hommes du monde les plus su» perstitieux & les plus portés à la » danse & à la musique; & l'éduca» tion fortifioit cette inclination natu» relle.

» Je doute fort que ce raisonne» ment, dit l'abbé du Bos, excusât le » goût des Athéniens, supposé que la » musique & la danse dont il est parlé » dans les auteurs anciens, comme » d'agrémens absolument nécessaires » dans la représentation des tragé» dies, eussent été une danse & une » musique pareilles à notre danse & à

» notre musique ; mais comme nous
» l'avons déja vu, cette musique n'étoit
» qu'une simple déclamation, & cette
» danse, comme nous le verrons,
» n'étoit qu'un geste étudié & assu-
» jetti ».

Ces deux explications me paroissent également fausses. Dacier se représente la maniere de prononcer des Grecs par celle des François, & la musique de leurs tragédies par celle de nos opéra : ainsi il est tout naturel qu'il soit surpris du goût des Athéniens. Mais il a tort de s'en prendre à Aristote. Ce philosophe, ne pouvant prévoir les changemens qui devoient arriver à la prononciation & à la musique, comptoit qu'il seroit entendu de la postérité, comme il l'étoit de ses contemporains. S'il nous paroît obscur, ne nous en prenons qu'à l'habitude où nous sommes de juger des ouvrages de l'antiquité par les notres.

L'erreur de l'Abbé du Bos a le même principe. Ne comprenant pas que les anciens eussent pu introduire sur leurs théatres, comme l'usage le plus naturel, une musique semblable à celle de nos opéra, il a pris le parti de dire que ce n'étoit point une musi-

que, mais seulement une simple déclamation notée.

§. 20. D'abord il me semble que par-là il fait violence à bien des passages des anciens : on le voit sur-tout par l'embarras où il est d'éclaircir ceux qui concernent les chœurs. En second lieu, si ce sçavant Abbé avoit pu connoître les principes de la génération harmonique, il auroit vu qu'une simple déclamation notée est une chose démontrée impossible. Pour détruire le systême qu'il s'est fait à cette occasion, il suffit de rapporter la maniere dont il essaye de l'établir.

» J'ai demandé, dit-il ; à plusieurs » musiciens s'il seroit bien difficile d'in- » venter des caracteres avec lesquels » on put écrire en notes, la déclama- » tion en usage sur notre théatre.... » Ces musiciens m'ont répondu que la » chose étoit possible, & même qu'on » pouvoit écrire la déclamation en no- » tes, en se servant de la gamme de » notre musique, pourvu qu'on ne » donnât aux notes que la moitié de » l'intonation ordinaire. Par exemple, » les notes qui ont un semi-ton d'in- » tonation en musique, n'auroient » qu'un quart de ton d'intonation dans

» la déclamation. Ainsi on noteroit les » moindres élévations de la voix qui » soient sensibles, du moins à nos » oreilles.

» Nos vers ne portent point leur » mesure avec eux comme les vers » métriques des Grecs & des Romains » la portoient. Mais on m'a dit aussi » qu'on pourroit en user dans la dé- » clamation pour la valeur des notes » comme pour leur intonation. On n'y » donneroit à une blanche que la va- » leur d'une noire, à une noire la va- » leur d'une croche, & on évalueroit » les autres notes suivant cette pro- » portion.

» Je sais bien qu'on ne trouveroit » pas d'abord des personnes capables » de lire couramment cette espece de » musique & de bien entonner les no- » tes. Mais des enfans de quinze ans » à qui l'on auroit enseigné cette in- » tonation durant six mois, en vien- » droient à bout. Leurs organes se plie- » roient à cette intonation, à cette » prononciation de notes faites sans » chanter, comme ils se plient à l'in- » tonation de notre musique ordinaire. » L'exercice & l'habitude qui suit l'exer- » cice, sont par rapport à la voix, ce

» que l'archet & la main du joueur
» d'instrument sont par rapport au vio-
» lon. Peut-on croire que cette into-
» nation fut même difficile? Il ne s'agi-
» roit que d'accoutumer la voix à faire
» méthodiquement ce qu'elle fait tous
» les jours dans la conversation. On y
» parle quelquefois vîte & quelquefois
» lentement. On y emploie de toutes
» sortes de tons, & l'on y fait des
» progressions, soit en haussant la voix,
» soit en la baissant par toutes sortes
» d'intervalles possibles. La déclama-
» tion notée ne seroit autre chose que
» les tons & les mouvemens de la pro-
» nonciation écrits en notes. Certaine-
» ment la difficulté qui se rencontre-
» roit dans l'exécution d'une pareille
» note, n'approcheroit pas de celle
» qu'il y a de lire à la fois des paroles
» qu'on n'a jamais lues, & de chanter
» & d'accompagner du clavecin ces pa-
» roles sur une note qu'on n'a pas étu-
» diée. Cependant l'exercice apprend
» même à des femmes à faire ces trois
» opérations en même tems.

» Quant au moyen d'écrire en notes
» la déclamation, soit celui que nous
» avons indiqué, soit un autre, il ne
» sauroit être aussi difficile de le réduire

» en regles certaines, & d'en mettre
» la méthode en pratique, qu'il étoit
» de trouver l'art d'écrire en note les
» pas & les figures d'une entrée de
» ballet dansée par huit personnes,
» principalement les pas étant aussi va-
» riés, & les figures aussi entrelassées
» qu'elles le sont aujourd'hui. Cepen-
» dant Feuillée est venu à bout de don-
» ner cet art, & sa note enseigne mê-
» me aux danseurs comment ils doivent
» porter leurs bras ».

§. 21. Voilà un exemple bien sensible des erreurs où l'on tombe, & des raisonnemens vagues qu'on ne peut manquer de faire, lorsqu'on parle d'un art dont on ne connoît pas les principes. On pourroit, à juste titre, critiquer ce passage d'un bout à l'autre. Je l'ai rapporté tout au long, afin que les méprises d'un écrivain, d'ailleurs aussi estimable que l'Abbé du Bos, nous apprennent que nous courons risque de nous tromper dans nos conjectures, toutes les fois que nous parlons d'après des idées peu exactes.

Quelqu'un qui connoîtra la génération des sons, & l'artifice par lequel l'intonation en devient naturelle, ne supposera jamais qu'on pourroit les di-

viser par quart de tons, & que la gamme en seroit bientôt aussi familiere que celle dont on se sert en musique. Les musiciens, dont l'Abbé du Bos apporte l'autorité, pouvoient être d'excellens praticiens, mais il y a apparence qu'ils ne connoissoient nullement la théorie d'un art, dont M. Rameau a le premier donné les vrais principes.

§. 22. Il est démontré dans la génération harmonique ; 1°. Qu'on ne peut apprécier un son qu'autant qu'il est assez soutenu pour faire entendre ses harmoniques ; 2°. Que la voix ne peut entonner plusieurs sons de suite, faisant entr'eux des intervalles déterminés, si elle n'est guidée par une basse fondamentale ; 3°. Qu'il n'y a point de basse fondamentale qui puisse donner une succession par quart de tons. Or, dans notre déclamation, les sons pour la plupart sont fort peu soutenus, & s'y succedent par quart de tons, ou même par des intervalles moindres. Le projet de la noter est donc impraticable.

§. 23. Il est vrai que la succession fondamentale par tierce donne le demi-ton mineur qui est à un quart de ton au-dessus du demi-ton majeur. Mais

cela n'a lieu que dans des changemens de modes, ainsi il n'en peut jamais naître une gamme par quarts de tons. D'ailleurs ce demi-ton-mineur n'est pas naturel, & l'oreille est si peu propre à l'apprécier, que dans le clavecin on ne le distingue point du demi-ton majeur; car c'est la même touche qui forme l'un & l'autre (*a*). Les anciens connoissoient sans doute la différence de ces deux demi-tons; c'est-là ce qui a fait croire à l'Abbé du Bos & d'autres, qu'ils avoient divisé leur gamme par quarts de tons.

§. 24. On ne sauroit tirer aucune induction de la chorégraphie, ou de l'art d'écrire en note les pas & les figures d'une entrée de ballet. Feuillée n'a eu que des signes à imaginer, parce que dans la danse tous les pas & tous les mouvemens, du moins ceux qu'il a sçu noter, sont appréciés. Dans notre déclamation les sons, pour la plupart sont inappréciables : ils sont ce que dans les ballets sont certaines ex-

---

(*a*) Voyez dans la génération harmonique, ch. XIV. art. 1. par quel artifice la voix passe au demi-ton mineur.

pressions que la chorégraphie n'apprend pas à écrire.

Je renvoie dans une note l'explication de quelques passages que l'Abbé du Bos a tirés des anciens, pour appuyer son sentiment (*a*).

(*a*) Il en rapporte où les anciens parlent de leur prononciation ordinaire, comme étant simple, & ayant un son continu. Mais il auroit dû faire attention qu'ils n'en parloient alors que par comparaison avec leur musique. Elle n'étoit donc pas simple absolument. En effet, lorsqu'ils l'ont considerée en elle-même, ils y ont remarqué des accens prosodiques, ce dont la notre manque tout-à-fait. Un Gascon qui ne connoîtroit point de prononciation plus simple que la sienne, n'y verroit qu'un son continu, quand il la compareroit aux chants de la musique: les anciens étoient dans le même cas.

Ciceron fait dire à Crassus que quand il entend Lælia, il croit entendre réciter les pieces de Plaute & de Nœvius, parce qu'elle prononce uniment, & sans affecter les accens des langues étrangeres. Or, dit l'Abbé du Bos, Lælia ne chantoit pas dans son domestique. Cela est vrai, mais du tems de Plaute & de Nœvius, la prononciation des Latins participoit deja du chant, puisque la déclamation des pieces de ces Poëtes avoit été notée. Lælia ne paroissoit donc prononcer uniment que parce qu'elle ne se servoit pas des nouveaux accens que l'usage avoit mis à la mode.

§. 25. Les mêmes causes qui font varier la voix par des intervalles fort

---

Ceux qui jouent les comédies, dit Quintilien, ne s'éloignent pas de la nature dans leur prononciation, du moins assez pour la faire méconnoître : mais ils relevent, par les agrémens que l'art permet, la maniere ordinaire de prononcer. Qu'on juge si c'est là chanter, dit l'Abbé du Bos. Oui, supposé que la prononciation que Quintilien appelle naturelle, fut si chargée d'accens qu'elle approchât assez du chant, pour pouvoir être notée, sans être sensiblement altérée. Or cela est, sur-tout du tems où ce rhéteur écrivoit ; car les accens de la langue latine s'étoient fort multipliés.

Voici un fait, qui au premier coup d'œil, paroît encore plus favorable à l'opinion de l'Abbé du Bos. C'est qu'à Athenes on faisoit composer la déclamation des loix, & accompagner d'un instrument celui qui les publioit. Or est-il vraisemblable que les Athéniens fissent chanter leurs loix ? Je réponds qu'ils n'auroient jamais songé à établir un pareil usage, si leur prononciation avoit été comme la notre, parce que le chant le plus simple s'en seroit trop écarté ; mais il faut se mettre à leur place. Leur langue avoit encore plus d'accens que celle des Romains ; ainsi une déclamation dont le chant étoit peu chargé, pouvoit apprécier les inflexions de la voix, sans paroître s'éloigner de la prononciation ordinaire.

Il paroît donc évident, conclut l'Abbé du Bos, que le chant des pieces dramatiques qui se récitoient sur les théatres des anciens, n'avoit

distincts, lui font nécessairement mettre de la différence entre les tems

---

ni passages, ni port de voix cadancés, ni tremblemens soutenus, ni les autres caracteres de notre chant musical.

Je me trompe fort, ou cet écrivain n'avoit pas une idée bien nette de ce qui constitue le chant. Il semble qu'il n'en juge que d'après celui de nos opéra. Ayant rapporté que Quintilien se plaignoit que quelques orateurs plaidassent au barreau, comme on récitoit sur le théatre, croit-on, ajoute-t-il, que ces orateurs chantassent comme on chante dans nos opéra? Je réponds que la succession des tons qui forment le chant, peut être beaucoup plus simple que dans nos opéra, & qu'il n'est point nécessaire qu'elle ait les mêmes passages, les mêmes port de voix cadéncés, ni les mêmes tremblemens soutenus.

Au reste on trouve dans les anciens quantité de passages qui prouvent que leur prononciation n'étoit pas un son continu. » Telle est, dit » Cicéron dans son traité de l'orateur, la vertu » merveilleuse de la voix qui des trois tons, » l'aigu, le grave & le moyen, forme toute » la variété, toute la douceur & l'harmonie du » chant: car on doit savoir que la prononciation renferme une espece de chant, non un » chant musical, ou tel que celui dont usent » les orateurs Phrygiens & Cariens dans leurs » péroraisons, mais un chant peu marqué, » tel que celui dont vouloient parler Démosthene & Eschine, lorsqu'ils se reprochoient » réciproquement leurs inflexions de voix, &

qu'elle emploie à articuler les sons. Il n'étoit donc pas naturel que des

---

» que Démosthene, pour pousser encore plus
» loin l'ironie, avouoit que son adversaire
» avoit parlé d'un ton doux, clair & raison-
» nant (de la traduction de M. l'Abbé Co-
» lin) ».

Quintilien remarque que ce reproche de Démosthene & d'Eschine ne doit pas faire condamner ces inflexions de voix, puisque cela apprend qu'ils en ont tous deux fait usage.

» Les grands acteurs, dit l'Abbé du Bos,
» tom. 3. p. 260, n'auroient pas voulu pro-
» noncer un mot le matin, avant que d'avoir,
» pour s'exprimer ainsi, développé méthodi-
» quement leur voix en la faisant sortir peu
» à peu, & en lui donnant l'effort comme
» par degrés, afin de ne pas offenser ses or-
» ganes en les déployant précipitamment &
» avec violence. Ils observoient même de se
» tenir couchés durant cet exercice. Après avoir
» joué, ils s'asseyoient, & dans cette posture
» ils replioient, pour ainsi dire, les organes
» de leur voix en respirant sur le ton le plus
» haut où ils fussent montés en déclamant,
» & en respirant ensuite successivement sur
» tous les autres tons, jusqu'à ce qu'ils fus-
» sent enfin parvenus au ton le plus bas où
» ils fussent descendus ». Si la déclamation n'avoit pas été un chant où tous les tons devoient entrer, les comédiens auroient-ils eu la précaution d'exercer chaque jour leur voix sur toute la suite des tons qu'elle pouvoit former ?

hommes, dont la prosodie participoit du chant, observassent des tenues égales sur chaque syllabe : cette maniere de prononcer n'eut pas assez imité le caractere du langage d'action. Les sons, dans la naissance des langues, se succédoient donc les uns avec une rapidité extrême, les autres avec une grande lenteur. De-là l'origine de ce que les grammairiens appellent *quantité*, ou de la différence sensible des longues & des breves. La quantité & la prononciation par des intervalles distincts ont subsisté ensemble, & se

---

Enfin » les écrits des anciens, comme le dit » encore l'Abbé du Bos, même tom. pag. 262, » sont remplis de faits qui prouvent que leur » attention, sur tout ce qui pouvoit servir à » fortifier ou bien à embellir la voix, alloit » jusqu'à la superstition. On peut voir dans » le troisieme chapitre de l'onzieme livre de » Quintilien, que par rapport à tout genre » d'éloquence, les anciens avoient fait de pro» fondes réflexions sur la nature de la voix » humaine, & sur toutes les pratiques pro» pres à la fortifier en l'exerçant. L'art d'en» seigner à fortifier & à ménager sa voix, » devint même une profession particuliere ». Une déclamation qui étoit l'effet de tant de soins & de tant de réflexions, pouvoit-elle être aussi simple que la notre ?

ſont altérées à peu près avec la même proportion. La proſodie des Romains approchoit encore du chant; auſſi leurs mots étoient-ils compoſés de ſyllabes fort inégales : chez nous, la quantité ne s'eſt conſervée, qu'autant que les foibles inflexions de notre voix l'ont rendu néceſſaire.

§. 26. Comme les inflexions par des intervalles ſenſibles avoient amené l'uſage d'une déclamation chantante, l'inégalité marquée des ſyllabes y ajouta une différence de tems & de meſure. La déclamation des anciens eut donc les deux choſes qui caractériſent le chant, je veux dire, la modulation & le mouvement.

Le mouvement eſt l'ame de la muſique : auſſi voyons nous que les anciens le jugeoient abſolument néceſſaire à leur déclamation. Il y avoit ſur leurs théatres un homme qui le marquoit en frappant du pied, & le comédien étoit auſſi abſtraint à la meſure, que le muſicien & le danſeur le ſont aujourd'hui. Il eſt évident qu'une pareille déclamation s'éloigneroit trop de notre maniere de prononcer, pour nous paroître naturelle. Bien loin d'exiger qu'un acteur ſuive un certain mouve-

ment, nous lui défendons de faire sentir la mesure de nos vers; ou même nous voulons qu'il la rompe assez, pour paroître s'exprimer en prose. Tout confirme donc que la prononciation des anciens dans le discours familier, approchoit si fort du chant, que leur déclamation étoit un chant proprement dit.

§. 27. On remarque tous les jours dans nos spectacles que ceux qui chantent ont bien de la peine à faire entendre distinctement les paroles. On me demandera sans doute si la déclamation des anciens étoit sujette au même inconvénient. Je réponds que non, & j'en trouve la raison dans le caractere de leur prosodie.

Notre langue ayant peu de quantité, nous sommes satisfaits du musicien, pourvu qu'il fasse breves les syllabes breves, & longues les syllabes longues. Ce rapport observé, il peut d'ailleurs les abréger ou les allonger à son gré; faire, par exemple, une tenue d'une mesure, de deux, de trois sur une même syllabe. Le défaut d'accent prosodique lui donne encore autant de liberté; car il est le maître de faire baisser ou élever la voix sur

un même son : il n'a que son goût pour regle. De tout cela il doit naturellement en résulter quelque confusion dans les paroles mises en chant.

A Rome, le musicien qui composoit la déclamation des pieces dramatiques, étoit obligé de se conformer en tout à la prosodie. Il ne lui étoit pas libre d'allonger une syllabe breve au-delà d'un tems, ni une longue au-delà de deux; le peuple même l'eut sifflé. L'accent prosodique déterminoit souvent s'il devoit passer à un son plus élevé ou à un son plus grave; il ne lui laissoit pas le choix. Enfin il étoit autant de son devoir de conformer le mouvement du chant à la mesure du vers, qu'à la pensée qui y étoit exprimée. C'est ainsi que la déclamation, en se conformant à une prosodie qui avoit des regles plus fixes que la nôtre, concouroit, quoique chantante, à faire entendre les paroles distinctement.

§. 28. Il ne faudroit pas se représenter la déclamation des anciens d'après nos récitatifs; le chant n'en étoit pas si musical. Quant à nos récitatifs, nous ne les avons si fort chargés de musique, que parce que, quelque simpl--

qu'ils eussent été, ils n'auroient jamais pu nous paroître naturels. Voulant introduire le chant sur nos théatres, & voyant qu'il ne pouvoit se rapprocher assez de notre prononciation ordinaire; nous avons pris le parti de le charger, pour nous dédommager par ses agrémens de ce qu'il ôtoit, non à la nature, mais à une habitude que nous prenons pour elle. Les Italiens ont un récitatif moins musical que le notre. Accoutumés à accompagner leurs discours de beaucoup plus de mouvement que nous, & à une prononciation qui recherche autant les accens, que la notre les évite, une musique peu composée leur a paru assez naturelle. C'est pourquoi ils l'emploient par préférence dans les morceaux qui demanderoient d'être déclamés. Notre récitatif perdroit, par rapport à nous, s'il devenoit plus simple; parce qu'il auroit moins d'agrémens, sans être plus naturel à notre égard : & celui des Italiens perdroit par rapport à eux, s'il le devenoit moins; parce qu'il ne gagneroit pas du côté des agrémens, ce qu'il auroit perdu du côté de la nature, ou plutôt, de ce qui leur paroît tel. On peut conclure que les Italiens

&

& les François doivent s'en tenir chacun à leur maniere, & qu'ils ont à ce sujet également tort de se critiquer.

§. 29. Je trouve encore dans la prosodie des anciens la raison d'un fait que personne, je pense, n'a expliqué. Il s'agit de savoir comment les orateurs romains qui haranguoient dans la place publique pouvoient être entendus de tout le peuple.

Les sons de notre voix se portent facilement aux extrémités d'une place d'assez grande étendue; toute la difficulté est d'empêcher qu'on ne les confonde. Mais cette difficulté doit être moins grande à proportion que par le caractere de la prosodie d'une langue, les syllabes de chaque mot se distinguent d'une maniere plus sensible. Dans le latin elles différoient par la qualité du son, par l'accent qui, indépendamment du sens, exigeoit que la voix s'élevât ou s'abbaissât, & par la quantité: nous manquons d'accens, notre langue n'a presque point de quantité, & beaucoup de nos syllabes sont muettes. Un Romain pouvoit donc se faire entendre distinctement dans une place où un François ne le pourroit que difficilement, & peut-être point du tout.

CHAPITRE IV.

Des progrès que l'art du geste a fait chez les anciens.

§. 30. TOut le monde connoît aujourd'hui les progrès que l'art du geste avoit fait chez les anciens & principalement chez les Romains. L'abbé du Bos a recueilli ce que les auteurs de l'antiquité nous ont conservé de plus curieux sur cette matiere. Mais personne n'a donné la raison de ces progrès. C'est pourquoi les spectacles des anciens paroissent des merveilles qu'on ne peut comprendre, & que pour cela on a quelquefois bien de la peine à garantir du ridicule que nous donnons volontiers à tout ce qui est contraire à nos usages. L'Abbé du Bos voulant en prendre la défense, fait remarquer les dépenses immenses des Grecs & des Romains pour la représentation de leurs pieces dramatiques, & les progrès qu'ils ont fait dans la poësie, l'art oratoire, la peinture, la sculpture & l'architecture. Il en conclut que le préjugé doit leur être fa-

vorable par rapport aux arts qui ne laissent point de monument ; & si nous l'en voulons croire, nous donnerions aux représentations de leurs pieces dramatiques les mêmes louanges que nous donnons à leurs bâtimens & à leurs écrits. Je pense que pour goûter ces sortes de représentations, il faudroit y être préparé par des coutumes bien éloignées de nos usages. Mais en conséquence de ces coutumes, les spectacles des anciens méritoient d'être applaudis, & pouvoient même être supérieurs aux nôtres. C'est ce que je vais essayer d'expliquer dans ce chapitre & dans le suivant.

§. 31. Si, comme je l'ai dit, il est naturel à la voix de varier ses inflexions à proportion que les gestes le sont davantage, il est également naturel à des hommes qui parlent une langue dont la prononciation approche beaucoup du chant, d'avoir un geste plus varié : ces deux choses doivent aller ensemble. En effet, si nous remarquons dans la prosodie des Grecs & des Romains quelques restes du caractere du langage d'action, nous devons, à plus forte raison, en appercevoir dans les mouvemens dont ils

accompagnoient leurs discours. Dès-là nous voyons que leurs gestes pouvoient être assez marqués, pour être appréciés. Nous n'aurons donc plus de peine à comprendre qu'ils leur ayent prescrit des regles, & qu'ils ayent trouvé le secret de les écrire en notes. Aujourd'hui cette partie de la déclamation est devenue aussi simple que les autres. Nous ne faisons cas d'un acteur qu'autant qu'en variant foiblement ses gestes, il a l'art d'exprimer toutes les situations de l'ame ; & nous le trouvons forcé, pour peu qu'il s'écarte trop de notre gesticulation ordinaire. Nous ne pouvons donc plus avoir de principes certains pour régler toutes les attitudes & tous les mouvemens qui entrent dans la déclamation ; & les observations qu'on peut faire à ce sujet, se bornent à des cas particuliers.

§. 32. Les gestes étant réduits en art, & notés, il fut facile de les asservir au mouvement & à la mesure de la déclamation : c'est ce que firent les Grecs & les Romains. Ceux-ci allerent même plus loin : ils partagerent le chant & les gestes entre deux acteurs. Quelque extraordinaire que cet usage puisse paroître, nous voyons comment

par le moyen d'un mouvement mesuré, un comédien pouvoit varier à propos ses attitudes & les accorder avec le récit de celui qui déclamoit; & pourquoi on étoit aussi choqué d'un geste fait hors de mesure, que nous le sommes des pas d'un danseur, lorsqu'il ne tombe pas en cadence.

§. 33. La maniere dont s'introduisit l'usage de partager le chant & les gestes entre deux acteurs, prouve combien les Romains aimoient une gesticulation qui seroit outrée à notre égard. On rapporte que le poëte Livius Andronicus, qui jouoit dans une de ses pieces, s'étant enroué à répéter plusieurs fois des endroits que le peuple avoit goûtés, fit trouver bon qu'un esclave récitât les vers, tandis qu'il feroit lui-même les gestes. Il mit d'autant plus de vivacité dans son action, que ses forces n'étoient point partagées; & son jeu ayant été applaudi, cet usage prévalut dans les monologues. Il n'y eut que les scenes dialoguées, où le même comédien continua de se charger de faire les gestes & de réciter. Des mouvemens qui demandoient toute la force d'un homme, seroient-ils applaudis sur nos théatres?

§. 34. L'usage de partager la déclamation conduisoit naturellement à découvrir l'art des pantomimes : il ne restoit qu'un pas à faire ; il suffisoit que l'acteur qui s'étoit chargé des gestes, parvint à y mettre tânt d'expression, que le rôle de celui qui chantoit, parut inutile. C'est ce qui arriva. Les plus anciens écrivains qui ont parlé des pantomimes, nous apprennent que les premiers qui parurent, s'essayoient sur les monologues qui étoient, comme je viens de le dire, les scenes où la déclamation étoit partagée. On vit naître ces comédiens sous Auguste, & bien-tôt ils furent en état d'exécuter des pieces entieres. Leur art étoit par rapport à notre gesticulation, ce qu'étoit par rapport à notre déclamation le chant des pieces qui se récitoient. C'est ainsi que par un long circuit on parvint à imaginer, comme une invention nouvelle, un langage qui avoit été le premier que les hommes eussent parlé, ou qui du moins n'en différoit que parce qu'il étoit propre à exprimer un plus grand nombre de pensées.

§. 35. L'art des pantomimes n'auroit jamais pris naissance chez des peuples tels que nous. Il y a trop loin de

l'action peu marquée dont nous accompagnons nos discours, aux mouvemens animés, variés & caractérisés de ces sortes de comédiens. Chez les Romains ces mouvemens étoient une partie du langage, & surtout de celui qui étoit usité sur leurs théatres. On avoit fait trois recueils de gestes, un pour la tragédie, un autre pour la comédie, & un troisieme pour des pieces dramatiques qu'on appelloit *Satyres*. C'est-là que Pylade & Bathille, les premiers pantomimes que Rome ait vus, puiserent les gestes propres à leur art. S'ils en inventerent de nouveaux, ils les firent sans doute dans l'analogie de ceux que chacun connoissoit déja.

§. 36. La naissance des pantomimes amenée naturellement par les progrès que les comédiens avoient faits dans leur art; leurs gestes pris dans les recueils qui avoient été faits pour les tragédies, les comédies & les satyres; & le grand rapport qui se trouve entre une gesticulation fort caractérisée, & des inflexions de voix variées d'une maniere fort sensible, sont une nouvelle confirmation de ce que j'ai dit sur la déclamation des anciens. Si d'ailleurs on remarque que les panto-

mimes ne pouvoient s'aider des mouvemens du visage, parce qu'ils jouoient masqués comme les autres comédiens; on jugera combien leurs gestes devoient être animés, & combien, par conséquent, la déclamation des pieces, d'où ils les avoient empruntés, devoit être chantante.

§. 37. Le défi que Ciceron & Roscius se faisoient quelquefois, nous apprend quelle étoit déja l'expression des gestes, même avant l'établissement des pantomimes. Cet orateur prononçoit une période qu'il venoit de composer, & le comédien en rendoit le sens par un jeu muet. Ciceron en changeoit ensuite les mots ou le tour, de maniere que le sens n'en étoit point énervé; & Roscius également l'exprimoit par de nouveaux gestes. Or, je demande si de pareils gestes auroient pu s'allier avec une déclamation aussi simple que la nôtre.

§. 38. L'art des pantomimes charma les Romains dès sa naissance, il passa dans les provinces les plus éloignées de la capitale, & il subsista aussi longtems que l'empire. On pleuroit à leurs représentations, comme à celles des autres comédiens: elles avoient même

l'avantage de plaire beaucoup plus, parce que l'imagination est plus vivement affectée d'un langage qui est tout en action. Enfin la passion pour ce genre de spectacle vint au point que dès les premieres années du regne de Tibere, le sénat fut obligé de faire un réglement pour défendre aux Sénateurs de fréquenter les écoles des pantomimes, & aux chevaliers Romains de leur faire cortége dans les rues.

» L'art des pantomimes, dit avec » raison l'Abbé du Bos (*a*), auroit eu » plus de peine à réussir parmi les na- » tions septentrionales de l'Europe, » dont l'action naturelle n'est pas fort » éloquente, ni assez marquée pour » être reconnue bien facilement lorsqu'on la voit sans entendre le dis- » cours dont elle doit être l'accompa- » gnement naturel. . . . Mais . . . . les » conversations de toute espece sont » plus remplies de démonstrations, » elles sont bien plus parlantes aux » yeux, s'il est permis d'user de cette » expression, en Italie que dans nos » contrées. Un Romain qui veut bien » quitter la gravité de son maintien

(*a*) Refl. Crit. tom. III. Sect. XVI. p. 284.

» étudié, & qui laisse agir sa vivacité
» naturelle, est fertile en gestes, il est
» fecond en démonstrations qui signi-
» fient presqu'autant que des phrases
» entieres. Son action rend intelligible
» bien des choses que notre action ne
» feroit pas deviner; & ses gestes sont
» encore si marqués, qu'ils sont faci-
» les à reconnoître lorsqu'on les revoit.
» Un Romain qui veut parler en secret
» à son ami d'une affaire importante,
» ne se contente pas de ne se point
» mettre à portée d'être entendu; il a
» encore la précaution de ne se point
» mettre à portée d'être vu, craignant
» avec raison, que ses gestes & que
» les mouvemens de son visage ne fis-
» sent deviner ce qu'il va dire.

» On remarquera que la même vivacité
» d'esprit, que le même feu d'imagina-
» tion qui fait faire par un mouvement
» naturel des gestes animés, variés, ex-
» pressifs & caractérisés, en fait encore
» comprendre facilement la significa-
» tion, lorsqu'il est question d'entendre
» le sens des gestes des autres. On en-
» tend facilement un langage qu'on par-
» le. . . . Joignons à ces remarques la
» réflexion qu'on fait ordinairement,
» qu'il y a des nations dont le naturel

» eſt plus ſenſible que celui d'autres na-
» tions ; & l'on n'aura pas de peine à
» comprendre que des comédiens qui
» ne parloient point, puſſent toucher
» infiniment des Grecs & des Romains
» dont ils imitoient l'action naturelle.

§. 39. Les détails de ce chapitre & du précédent démontrent que la déclamation des anciens différoit de la notre en deux manieres : par le chant qui faiſoit que le comédien étoit entendu de ceux qui en étoient le plus éloignés ; par les geſtes qui, étant plus variés & plus animés, étoient diſtingués de plus loin. C'eſt ce qui fit qu'on pût bâtir des théatres aſſez vaſtes pour que le peuple aſſiſtât au ſpectacle. Dans l'éloignement où étoit la plus grande partie des ſpectateurs, le viſage des comédiens ne pouvoit être vu diſtinctement ; & cette raiſon empêcha d'éclairer la ſcene autant qu'on le fait aujourd'hui : on introduiſit même l'uſage des maſques. Ce fut peut-être d'abord pour cacher quelque défaut ou quelques grimaces : mais dans la ſuite, on s'en ſervit pour augmenter la force de la voix, & pour donner à chaque perſonnage la phyſionomie que ſon caractere paroiſſoit demander. Par-là, les

masques avoient de grands avantages: leur unique inconvénient étoit de dérober l'expression du visage; mais ce n'étoit que pour une petite partie des spectateurs, & l'on ne devoit pas y faire attention.

Aujourd'hui la déclamation est devenue plus simple, & l'acteur ne peut se faire entendre d'aussi loin. D'ailleurs les gestes sont moins variés & moins caractérisés. C'est sur le visage, c'est dans ses yeux que le bon comédien se pique d'exprimer les sentimens de son ame. Il faut donc qu'il soit vu de près & sans masque. Aussi nos salles de spectacles sont-elles beaucoup plus petites & beaucoup mieux éclairées que les théatres des anciens. Voilà comment la prosodie, en prenant un nouveau caractere, a occasionné des changemens jusques dans des choses qui paroissent, au premier coup d'œil, n'y avoir point de rapport.

§. 40. De la différence qui se trouve entre notre maniere de déclamer & celle des anciens, il faut conclure qu'il est aujourd'hui bien plus difficile d'exceller dans cet art que de leur tems. Moins nous permettons d'écart dans la voix & dans le geste, plus nous exi-

geons de finesse dans le jeu. Aussi m'a-t-on assuré que les bons comédiens sont plus communs en Italie qu'en France. Cela doit être ; mais il faut l'entendre relativement au goût des deux nations. Baron, pour les Romains, eût été froid ; Roscius, pour nous, seroit un forcené.

§. 41. L'amour de la déclamation étoit la passion favorite des Romains ; la plûpart, dit l'Abbé du Bos, étoient devenus des déclamateurs (*a*). La cause en est sensible, surtout dans les tems de la république. Alors le talent de l'éloquence étoit le plus cher à un citoyen, parcequ'il ouvroit le chemin aux plus grandes fortunes. On ne pouvoit donc manquer de cultiver la déclamation, qui en est une partie si essentielle. Cet art fut un des principaux objets de l'éducation ; & il fut d'autant plus aisé de l'apprendre aux enfans, qu'il avoit ses regles fixes, comme aujourd'hui la danse & la musique. Voilà une des principales causes de la passion des anciens pour les spectacles.

Le bon goût de la déclamation passa jusques chez le peuple qui assistoit aux

---

(*a*) Tom. III. Sect. XV.

représentations des pieces de théatre. Il s'accoutuma facilement à une maniere de réciter, qui ne différoit de celle qui lui étoit naturelle que parce qu'elle suivoit des régles qui en augmentoient l'expression. Ainsi il apporta, dans la connoissance de sa langue, une délicatesse dont nous ne voyons aujourd'hui des exemples que parmi les gens du monde.

§. 42. Par une suite des changemens arrivés dans la prosodie, la déclamation est devenue si simple, qu'on ne peut plus lui donner de régles. Ce n'est presque qu'une affaire d'instinct ou de goût. Elle ne peut faire chez nous partie de l'éducation ; & elle est négligée au point que nous avons des orateurs qui ne paroissent pas croire qu'elle soit une partie essentielle de leur art : chose qui eût paru aussi inconcevable aux anciens, que ce qu'ils ont fait de plus étonnant peut l'être à notre égard. N'ayant pas cultivé la déclamation de bonne heure, nous ne courons pas aux spectacles avec le même empressement qu'eux, & l'éloquence a moins de pouvoir sur nous. Les discours oratoires qu'ils nous ont laissés n'ont conservé qu'une partie de leur

expression. Nous ne connoissons ni le ton ni le geste dont ils étoient accompagnés, & qui devoient agir si puissamment sur l'ame des auditeurs (*a*). Ainsi nous sentons foiblement la force des foudres de Démosthene & l'harmonie des périodes de Cicéron.

(*a*) » N'a-t-on pas vu souvent, dit Cicéron, » *Traité de l'orateur*, des orateurs médiocres » remporter tout l'honneur & tout le prix de » l'éloquence par la seule dignité de l'action; » tandis que des orateurs, d'ailleurs très-sça- » vans, passoient pour médiocres, parce qu'ils » étoient denués des graces de la prononcia- » tion. De sorte que Démosthene avoit raison » de donner à l'action le premier, le second & » le troisieme rang: car si l'éloquence n'est » rien sans ce talent; & si l'action, quoique » dépourvue d'éloquence, a tant de force & » d'efficace, ne faut-il pas convenir qu'elle est » d'une extrême importance dans le discours » public »? Il falloit que la maniere de déclamer des anciens eût bien plus de force que la notre, pour que Démosthene & Cicéron, qui excelloient dans les autres parties, ayent jugé que sans l'action l'éloquence n'est rien. Nos orateurs d'aujourd'hui n'adopteroient pas ce jugement: aussi M. l'Abbé Colin dit-il qu'il y a de l'exagération dans la pensée de Démosthene. Si cela étoit, pourquoi Cicéron l'approuveroit-il sans y mettre de restriction?

CHAPITRE. V.

De la Musique.

JUsqu'ici j'ai été obligé de suppoſer que la muſique étoit connue des anciens : il eſt à propos d'en donner l'hiſtoire du moins en tant que cet art fait partie du langage.

§. 43. Dans l'origine des langues la proſodie étant fort variée, toutes les inflexions de la voix lui étoient naturelles. Le haſard ne pouvoit donc manquer d'y amener quelquefois des paſſages dont l'oreille étoit flattée. On les remarqua, & l'on ſe fit une habitude de les répéter. Telle eſt la premiere idée qu'on eut de l'harmonie.

§. 44. L'ordre diatonique, c'eſt-à-dire, celui où les ſons ſe ſuccedent par tons & par demi-tons, paroît aujourd'hui ſi naturel, qu'on croiroit qu'il a été connu le premier : mais ſi nous trouvons des ſons dont les rapports ſoient beaucoup plus ſenſibles, nous aurons droit d'en conclure que la ſucceſſion en a été remarquée auparavant.

Puisqu'il est démontré que la progression par tierce, par quinte & par octave tient immédiatement au principe où l'harmonie prend son origine, c'est-à-dire, à la résonnance des corps sonores; & que l'ordre diatonique s'engendre de cette progression; c'est une conséquence que les rapports des sons doivent être bien plus sensibles dans la succession harmonique que dans l'ordre diatonique. Celui-ci, en s'éloignant du principe de l'harmonie, ne peut conserver des rapports entre les sons, qu'autant qu'ils lui sont transmis par la succession qui l'engendre. Par exemple, *re*, dans l'ordre diatonique, n'est lié à *ut* que parce qu'*ut re* est produit par la progression *ut sol*; & la liaison de ces deux derniers a son principe dans l'harmonie des corps sonores dont ils font partie. L'oreille confirme ce raisonnement; car elle sent mieux le rapport des sons ut, mi, sol, ut, que celui des sons ut, re, mi, fa. Les intervalles harmoniques ont donc été remarqués les premiers.

Il y a encore ici des progrès à observer: car les sons harmoniques formant des intervalles plus ou moins faciles à entonner, & ayant des rap-

§. 47. Cependant la musique se perfectionna : peu à peu elle parvint à égaler l'expression des paroles ; ensuite elle tenta de la surpasser. C'est alors qu'on put s'appercevoir qu'elle étoit par elle-même susceptible de beaucoup d'expression. Il ne devoit donc plus paroître ridicule de la séparer des paroles. L'expression que les sons avoient dans la prosodie qui participoit du chant, celle qu'ils avoient dans la déclamation qui étoit chantante, préparoient celle qu'ils devoient avoir, lorsqu'ils seroient entendus seuls. Deux raisons assurerent même le succès à ceux qui, avec quelque talent, s'essayerent dans ce nouveau genre de musique. La premiere, c'est que sans doute ils choisissoient les passages ausquels, par l'usage de la déclamation, on étoit accoutumé d'attacher une certaine expression, ou que du moins, ils en imaginoient de semblables. La seconde, c'est l'étonnement que, dans sa nouveauté, cette musique ne pouvoit manquer de produire. Plus on étoit surpris, plus on devoit se livrer à l'impression qu'elle pouvoit occasionner. Aussi vit-on ceux qui étoient moins difficiles à émouvoir, passer successi-

vement, par la force des sons, de la joie à la tristesse, ou même à la fureur. A cette vue, d'autres, qui n'auroient point été remués, le furent presque également. Les effets de cette musique devinrent le sujet des conversations, & l'imagination s'échauffoit au seul récit qu'on en entendoit faire. Chacun vouloit en juger par soi-même; & les hommes, aimant communément à voir confirmer les choses extraordinaires, venoient entendre cette musique avec les dispositions les plus favorables. Elle répéta donc souvent les mêmes miracles.

§. 48. Aujourd'hui notre prosodie & notre déclamation sont bien loin de préparer les effets que notre musique devroit produire. Le chant n'est pas, à notre égard, un langage aussi familier qu'il l'étoit pour les anciens; & la musique, séparée des paroles, n'a plus cet air de nouveauté, qui seul peut beaucoup sur l'imagination. D'ailleurs, au moment où elle s'exécute, nous gardons tout le sang froid dont nous sommes capables, nous n'aidons point le musicien à nous en retirer, & les sentimens que nous éprouvons naissent uniquement de l'action des sons sur

l'oreille. Mais les sentimens de l'ame sont ordinairement si foibles, quand l'imagination ne réagit pas elle-même sur les sens, qu'on ne devroit pas être surpris que notre musique ne produisît pas des effets aussi suprenans que celle des anciens. Il faudroit, que juger de son pouvoir, en exécuter des morceaux devant des hommes qui auroient beaucoup d'imagination, pour qui elle auroit le mérite de la nouveauté, & dont la déclamation, faite d'après une prosodie qui participeroit du chant, seroit elle-même chantante. Mais cette expérience seroit inutile, si nous étions aussi portés à admirer les choses qui sont proches de nous, que celles qui s'en éloignent.

§. 49. Le chant fait pour des paroles est aujourd'hui si différent de notre prononciation ordinaire & de notre déclamation, que l'imagination a bien de la peine à se prêter à l'illusion de nos tragédies mises en musique. D'un autre côté, les Grecs étoient bien plus sensibles que nous; parce qu'ils avoient l'imagination plus vive. Enfin les Musiciens prenoient les momens les plus favorables pour les émouvoir. Alexandre, par exemple, étoit à table, &

comme le remarque M. Burette (*a*), il étoit vraisemblablement échauffé par les fumées du vin, quand une musique propre à inspirer la fureur lui fit prendre ses armes. Je ne doute pas que nous n'ayons des soldats à qui le seul bruit des tambours & des trompettes en feroit faire autant. Ne jugeons donc pas de la musique des anciens par les effets qu'on lui attribue; mais jugeons-en par les instrumens dont ils avoient l'usage, & l'on aura lieu de présumer qu'elle devoit être inférieure à la notre.

§. 50. On peut remarquer que la musique, séparée des paroles, a été préparée chez les Grecs par des progrès semblables à ceux ausquels les Romains ont dû l'art des pantomimes; & que ces deux arts ont, à leur naissance, causé la même surprise chez ces deux peuples, & produit des effets aussi surprenans. Cette conformité me paroît curieuse, & propre à confirmer mes conjectures.

§. 51. Je viens de dire, d'après tous ceux qui ont écrit sur cette matiere, que les Gres avoient l'imagination plus

(*a*) Histoire de l'Acad. des belles Lettres. Tom. V.

vive que nous. Mais je ne sais si la vraie raison de cette différence est connue ; il me semble au moins qu'on a tort de l'attribuer uniquement au climat. En supposant que celui de la Gréce se fût toujours conservé tel qu'il étoit, l'imagination de ses habitans devoit peu à peu s'affoiblir. On va voir que c'est un effet naturel des changemens qui arrivent au langage.

J'ai remarqué ailleurs (*a*) que l'imagination agit bien plus vivement dans des hommes qui n'ont point encore l'usage des signes d'institution : par conséquent, le langage d'action étant immédiatement l'ouvrage de cette imagination, il doit avoir plus de feu. En effet, pour ceux à qui il est familier, un seul geste équivaut souvent à une longue phrase. Par la même raison, les langues faites sur le modele de ce langage doivent être les plus vives ; & les autres doivent perdre de leur vivacité, à proportion que s'éloignant davantage de ce modele, elles en conservent moins le caractere. Or, ce que j'ai dit sur la prosodie, fait voir que, par cet endroit, la langue Grecque se

(*a*) Premiere partie p. 167. §. 21.

ressentoit

reſſentoit plus qu'aucune autre des influences du langage d'action; & ce que je dirai ſur les inverſions, prouvera que ce n'étoit pas là les ſeuls effets de cette influence. Cette langue étoit donc très-propre à exercer l'imagination. La notre, au contraire, eſt ſi ſimple dans ſa conſtruction & dans ſa proſodie, qu'elle ne demande preſque que l'exercice de la mémoire. Nous nous contentons, quand nous parlons des choſes, d'en rappeller les ſignes; & nous en reveillons rarement les idées. Ainſi l'imagination moins ſouvent remuée devient naturellement plus difficile à émouvoir. Nous devons donc l'avoir moins vive que les Grecs.

§. 52. La prévention pour la coutume a été, de tout tems, un obſtacle aux progrès des arts : la muſique s'en eſt ſurtout reſſentie. Six cent ans avant Jeſus-Chriſt, Timothée fut banni de Spartes, par un décret des Ephores, pour avoir, au mépris de l'ancienne muſique, ajouté trois cordes à la lyre; c'eſt-à-dire, pour avoir voulu la rendre propre à exécuter des chants plus variés & plus étendus. Tels étoient les préjugés de ces tems-là. Nous en avons de ſemblables, on en aura en-

core après nous, sans jamais se douter qu'ils puissent un jour être trouvés ridicules. Lulli, que nous jugeons aujourd'hui si simple & si naturel, a paru outré dans son tems. On disoit que, par ses airs de ballets, il corrompoit la danse, & qu'il en alloit faire un *baladinage*. » Il y a six vingt ans, dit l'Ab» bé du Bos, que les chants qui se » composoient en France, n'étoient, » généralement parlant, qu'une suite » de notes longues.... &.... il y a » quatre-vingt ans que le mouvement » de tous les airs de ballet étoit un » mouvement lent; & leur chant, s'il » est permis d'user de cette expression, » marchoit posément, même dans sa » plus grande gaieté ». Voilà la musique que regrettoient ceux qui blâmoient Lulli.

§. 53. La musique est un art où tout le monde se croit en droit de juger, & où par conséquent, le nombre des mauvais juges est bien grand. Il y a sans doute, dans cet art comme dans les autres, un point de perfection dont il ne faut pas s'écarter : voilà le principe. Mais qu'il est vague ! Qui jusqu'ici a déterminé ce point ? &, s'il ne l'est pas, à qui est-ce à le reconnoître ? Est-

ce aux oreilles peu exercées, parce qu'elles ſont en plus grand nombre ? Il y a donc eu un tems où la muſique de Lulli a été juſtement condamnée. Eſt-ce aux oreilles ſçavantes, quoiqu'en petit nombre ? Il y a donc aujourd'hui une muſique qui n'en eſt pas moins belle, pour être différente de celle de Lulli.

Il devoit arriver à la muſique d'être critiquée, à meſure qu'elle ſe perfectionneroit davantage, ſurtout ſi les progrès en étoient conſidérables & ſubits : car alors elle reſſemble moins à ce qu'on eſt accoutumé d'entendre. Mais commence-t-on à ſe la rendre familiere ? on la goûte, & elle n'a plus que le préjugé contr'elle.

§. 54. Nous ne ſaurions connoître quel étoit le caractere de la muſique inſtrumentale des anciens : je me bornerai à faire quelques conjectures ſur le chant de leur déclamation.

Il s'écartoit vraiſemblablement de leur prononciation ordinaire, à peu près comme notre déclamation s'éloigne de la notre, & ſe varioit également ſelon le caractere des pieces & des ſcénes. Il devoit être auſſi ſimple dans la comédie, que la proſodie le

permettoit. C'étoit la prononciation ordinaire qu'on n'avoit altérée qu'autant qu'il avoit fallu pour en apprécier les sons, & pour conduire la voix par des intervalles certains.

Dans la tragédie, le chant étoit plus varié & plus étendu ; & principalement dans les monologues ausquels on donnoit le nom de *Cantiques*. Ce sont ordinairement les scenes les plus passionnées ; car il est naturel que le même personnage, qui se contraint dans les autres, se livre, quand il est seul, à toute l'impétuosité des sentimens qu'il éprouve. C'est pourquoi les poëtes romains faisoient mettre les monologues en musique, par des musiciens de profession. Quelquefois même ils leur laissoient le soin de composer la déclamation du reste de la piece. Il n'en étoit pas de même chez les Grecs ; les poëtes y étoient musiciens, & ne confioient ce travail à personne.

Enfin dans les choeurs, le chant étoit plus chargé que dans les autres scenes : c'étoient les endroits où le poëte donnoit le plus d'effort à son génie ; il n'est pas douteux que le musicien ne suivit son exemple. Ces conjectures se confirment par les diffé-

rentes sortes d'instrumens dont on accompagnoit la voix des acteurs ; car ils avoient une portée plus ou moins étendue selon le caractere des paroles.

Nous ne pouvons pas nous représenter les chœurs des anciens par ceux de nos opéra. La musique en étoit bien différente, puisqu'ils ne connoissoient pas la composition à plusieurs parties ; & les danses étoient peut-être encore plus éloignées de ressembler à nos ballets. » Il est facile de concevoir, dit l'Abbé du Bos, qu'elles » n'étoient autre chose que les gestes » & les démonstrations que les per» sonnages des chœurs faisoient pour » exprimer leurs sentimens, soit qu'ils » parlassent, soit qu'ils témoignassent » par un jeu muet, combien ils étoient » touchés de l'évenement auquel ils » devoient s'intéresser. Cette déclama» tion obligeoit souvent les chœurs à » marcher sur la scene ; & comme les » évolutions que plusieurs personnes » font en même tems, ne se peuvent » faire sans avoir été concertées au» paravant, quand on ne veut pas » qu'elles dégenerent en une foule, » les anciens avoient prescrit certaines » regles aux démarches des chœurs ».

Sur des théatres aussi vastes que ceux des anciens, ces évolutions pouvoient former des tableaux bien propres à exprimer les sentimens dont le choeur étoit pénétré.

§. 55. L'art de noter la déclamation, & de l'accompagner d'un instrument, étoit connu à Rome dès les premiers tems de la république. La déclamation y fut, dans les commencemens, assez simple; mais par la suite, le commerce des Grecs y amena des changemens. Les Romains ne purent résister aux charmes de l'harmonie & de l'expression de la langue de ce peuple. Cette nation polie devint l'école où ils se formerent le goût pour les lettres, les arts & les sciences; & la langue latine se conforma au caractere de la langue grecque, autant que son génie put le permettre.

Cicéron nous apprend que les accens qu'on avoit empruntés des étrangers avoient changé d'une maniere sensible la prononciation des Romains. Ils occasionnerent sans doute de pareils changemens dans la musique des pieces dramatiques: l'un est une suite naturelle de l'autre. En effet, Horace & cet orateur remarquent que les in-

ſtrumens qu'on employoit au théâtre de leur tems, avoient une portée bien plus étendue que ceux dont on s'étoit ſervi auparavant; que l'acteur, pour les ſuivre, étoit obligé de déclamer ſur un plus grand nombre de tons; & que le chant étoit devenu ſi pétulant qu'on n'en pouvoit obſerver la meſure qu'en s'agitant d'une maniere violente. Je renvoie à ces paſſages, tels que les rapporte l'Abbé du Bos, afin qu'on juge ſi l'on peut les entendre d'une ſimple déclamation (*a*).

§. 56. Telle eſt l'idée qu'on peut ſe faire de la déclamation chantante & des cauſes qui l'ont introduite, ou qui l'ont fait varier. Il nous reſte à rechercher les circonſtances qui ont occaſionné une déclamation auſſi ſimple que la notre, & des ſpectacles ſi différens de ceux des anciens.

Le climat n'a pas permis aux peuples froids & flegmatiques du Nord de conſerver les accens & la quantité que la néceſſité avoit introduits dans la proſodie, à la naiſſance des langues. Quand ces barbares eurent inondé l'empire romain, & qu'ils en eurent

(*a*) Tom. III. Sect. X.

conquis toute la partie occidentale, le latin confondu avec leurs idiômes perdit son caractere. Voilà d'où nous vient le défaut d'accent que nous regardons comme la principale beauté de notre prononciation : cette origine ne prévient pas en sa faveur. Sous l'empire de ces peuples grossiers, les lettres tomberent : les théatres furent détruits : l'art des pantomimes, celui de noter la déclamation & de la partager entre deux comédiens, les arts qui concourent à la décoration des spectacles, tels que l'architecture, la peinture, la sculpture, & tous ceux qui sont subordonnés à la musique, périrent. A la renaissance des lettres, le génie des langues étoit si changé, & les mœurs si différentes, qu'on ne put rien comprendre à ce que les anciens rapportoient de leurs spectacles.

Pour concevoir parfaitement la cause de cette révolution, il ne faut que se rappeller ce que j'ai dit sur l'influence de la prosodie. Celle des Grecs & des Romains étoit si caractérisée qu'elle avoit des principes fixes, & si connue que le peuple même, sans en avoir étudié les regles, étoit choqué des moindres défauts de prononciation.

C'eſt là ce qui fournit les moyens de faire un art de la déclamation & de l'écrire en notes : dès-lors cet art fit partie de l'éducation.

La déclamation ainſi perfectionnée produiſit l'art de partager le chant & les geſtes entre deux comédiens, celui des pantomimes ; & étendant même ſon influence juſques ſur la forme & la grandeur des théatres, elle donna occaſion, comme nous l'avons vu, de les faire aſſez vaſtes pour contenir une partie conſidérable du peuple.

Voilà l'origine du goût des anciens pour les ſpectacles, pour les décorations & pour tous les arts qui y ſont ſubordonnés ; la muſique, l'architecture, la peinture & la ſculpture. Chez eux, il ne pouvoit preſque pas y avoir de talens perdus, parce que chaque citoyen rencontroit à tous momens des objets propres à exercer ſon imagination.

Notre langue n'ayant preſque point de proſodie, la déclamation n'a pu avoir de regles fixes ; il nous a été impoſſible de la noter ; nous n'avons pu connoître l'art de la partager entre deux acteurs ; celui des pantomimes a peu d'attraits pour nous, & les ſpectacles

ont été renfermés dans des salles où le peuple n'a pu assister. De-là, ce qui est plus à regretter, le peu de goût que nous avons pour la musique, l'architecture, la peinture & la sculpture. Nous croyons seuls ressembler aux anciens; mais que, par cet endroit, les Italiens leur ressemblent bien plus que nous. On voit donc que, si nos spectacles sont si différens de ceux des Grecs & des Romains, c'est un effet naturel des changemens arrivés dans la prosodie.

CHAPITRE VI.

Comparaison de la déclamation chantante & de la déclamation simple.

§. 57. NOtre déclamation admet, de tems en tems, des intervalles aussi distincts que le chant. Si on ne les altéroit qu'autant qu'il seroit nécessaire pour les apprécier, ils n'en paroîtroient pas moins naturels, & l'on pourroit les noter. Je crois même que le goût & l'oreille font préférer au bon comédien les sons harmoniques, toutes les fois qu'ils ne contrarient point trop

notre prononciation ordinaire. C'est sans doute pour ces sortes de sons que Moliere avoit imaginé des notes (*a*). Mais le projet de noter le reste de la déclamation est impossible ; car les inflexions de la voix y sont si foibles, que pour en apprécier les tons, il faudroit altérer les intervalles au point que la déclamation choqueroit ce que nous appellons la *nature*.

§. 58. Quoique notre déclamation ne reçoive pas, comme le chant, une succession de sons appréciables, elle rend cependant les sentimens de l'ame assez vivement pour remuer ceux à qui elle est familiere, ou qui parlent une langue dont la prosodie est peu variée & peu animée. Elle produit sans doute cet effet, parce que les sons y conservent à peu près, entr'eux, les mêmes proportions que dans le chant. Je dis *à peu près* ; car n'y étant pas appréciables, ils ne sçauroient avoir des rapports aussi exacts.

Notre déclamation est donc naturellement moins expressive que la musique. En effet, quel est le son le plus propre à rendre un sentiment de l'ame ?

(*a*) Refl. crit. Tom. III. Sect. XVIII.

C'est d'abord celui qui imite le cri qui en est le signe naturel : il est commun à la déclamation & à la musique. Ensuite ce sont les sons harmoniques de ce premier, parce qu'ils lui sont liés plus étroitement. Enfin ce sont tous les sons qui peuvent être engendrés de cette harmonie, variés & combinés dans le mouvement qui caractérise chaque passion : car tout sentiment de l'ame détermine le ton & le mouvement du chant qui est le plus propre à l'exprimer. Or ces deux dernieres especes de sons se trouvent rarement dans notre déclamation ; & d'ailleurs elle n'imite pas les mouvemens de l'ame, comme le chant.

§. 59. Cependant elle supplée à ce défaut par l'avantage qu'elle a de nous paroître plus naturelle. Elle donne à son expression un air de vérité, qui fait que si elle agit sur les sens plus foiblement que la musique, elle agit plus vivement sur l'imagination. C'est pourquoi nous sommes souvent plus touchés d'un morceau bien déclamé, que d'un beau récitatif. Mais chacun peut remarquer que dans les momens où la musique ne détruit pas l'illusion, elle fait à son tour une impression bien plus grande.

§. 60. Quoique notre déclamation ne puiſſe pas ſe noter, il me ſemble qu'on pourroit en quelque ſorte la fixer. Il ſuffiroit qu'un muſicien eût aſſez de goût pour obſerver, dans le chant, à peu près les mêmes proportions que la voix ſuit dans la déclamation. Ceux qui ſe ſeroient rendus ce chant familier pourroient, avec de l'oreille, y retrouver la déclamation qui en auroit été le modele. Un homme rempli des récitatifs de Lulli ne déclameroit-il pas les tragédies de Quinault, comme Lulli les eût déclamées lui-même ? Pour rendre cependant la choſe plus facile, il ſeroit à ſouhaiter que la mélodie fût extrêmement ſimple, & qu'on n'y diſtinguât les inflexions de la voix qu'autant qu'il ſeroit néceſſaire pour les apprécier. La déclamation ſe reconnoîtroit encore plus aiſément dans les récitatifs de Lulli, s'il y avoit mis moins de muſique. On a donc lieu de croire que ce ſeroit là un grand ſecours pour ceux qui auroient quelques diſpoſitions à bien déclamer.

§. 61. La proſodie dans chaque langue, ne s'éloigne pas également du chant : elle recherche plus ou moins les accens, & même les prodigue à

l'excès, ou les évite tout-à-fait; parce que la variété des tempéramens ne permet pas aux peuples de divers climats de sentir de la même maniere. C'est pourquoi les langues demandent, selon leur caractere, différens genres de déclamation & de musique. On dit, par exemple, que le ton dont les Anglois expriment la colere, n'est, en Italie, que celui de l'étonnement.

La grandeur des théatres, les dépenses des Grecs & des Romains pour les décorer, les masques qui donnoient à chaque personnage la physionomie que demandoit son caractere, la déclamation qui avoit des regles fixes, & qui étoit susceptible de plus d'expression que la notre, tout paroît prouver la supériorité des spectacles des anciens. Nous avons pour dédommagement, les graces, l'expression du visage, & quelques finesses de jeu que notre maniere de déclamer a seule pu faire sentir.



CHAPITRE VII.

Quelle eſt la proſodie la plus parfaite.

§. 62. CHacun ſera ſans doute tenté de décider en faveur de la proſodie de ſa langue : pour nous précautionner contre ce préjugé, tâchons de nous faire des idées exactes.

La proſodie la plus parfaite eſt celle qui, par ſon harmonie, eſt la plus propre à exprimer toutes ſortes de caracteres. Or, trois choſes concourent à l'harmonie ; la qualité des ſons, les intervalles par où ils ſe ſuccedent, & le mouvement. Il faut donc qu'une langue ait des ſons doux, moins doux, durs même, en un mot de toutes les eſpeces ; qu'elle ait des accens qui déterminent la voix à s'élever & à s'abbaiſſer ; enfin que, par l'inégalité de ſes ſyllabes, elle puiſſe exprimer toutes ſortes de mouvemens.

Pour produire l'harmonie, les chûtes ne doivent pas ſe placer indifféremment. Il y a des momens où elle doit être ſuſpendue : il y en a d'autres où elle doit finir par un repos ſenſible.

Par conséquent, dans une langue dont la prosodie est parfaite, la succession des sons doit être subordonnée à la chûte de chaque période; ensorte que les cadences soient plus ou moins précipitées, & que l'oreille ne trouve un repos qui ne laisse rien à desirer, que quand l'esprit est entierement satisfait.

§. 63. On reconnoîtra combien la prosodie des Romains approchoit plus que la notre de ce point de perfection, si l'on considere l'étonnement avec lequel Cicéron parle des effets du nombre oratoire. Il représente le peuple ravi en admiration, à la chûte des périodes harmonieuses; & pour montrer que le nombre en est l'unique cause, il change l'ordre des mots d'une période qui avoit eu de grands applaudissemens, & il assure qu'on en sent aussi-tôt disparoître l'harmonie. La derniere construction ne conservoit plus dans le mêlange des longues & des breves, ni dans celui des accens, l'ordre nécessaire pour la satisfaction de l'oreille (*a*). Notre langue a de la douceur & de la rondeur; mais il faut quelque chose de plus pour l'harmonie. Je ne vois pas

(*a*) Traité de l'Orat.

que, dans les différens tours qu'elle autorise, nos orateurs ayent jamais rien trouvé de semblable à ces cadences qui frappoient si vivement les Romains.

§. 64. Une autre raison qui confirme la supériorité de la prosodie latine sur la notre, c'est le goût des Romains pour l'harmonie, & la délicatesse du peuple même à cet égard. Les comédiens ne pouvoient faire dans un vers, une syllabe plus longue ou plus breve qu'il ne falloit, qu'aussi-tôt toute l'assemblée, dont le peuple faisoit partie, ne s'élevât contre cette mauvaise prononciation.

Nous ne pouvons lire de pareils faits, sans quelque surprise ; parce que nous ne remarquons rien parmi nous qui puisse les confirmer. C'est qu'aujourd'hui la prononciation des gens du monde est si simple, que ceux qui la choquent légerement ne peuvent être relevés que par peu de personnes, parce qu'il y en a peu qui se la soient rendue familiere. Chez les Romains, elle étoit si caractérisée, le nombre en étoit si sensible, que les oreilles les moins fines y étoient exercées : ainsi ce qui altéroit l'harmonie ne pouvoit manquer de les offenser.

§. 65. A suivre mes conjectures, si les Romains ont dû être plus sensibles à l'harmonie que nous, les Grecs y ont dû être plus sensibles qu'eux, & les Asiatiques encore plus que les Grecs: car plus les langues sont anciennes, plus leur prosodie doit approcher du chant. Aussi a-t-on lieu de conjecturer que le grec étoit plus harmonieux que le latin, puisqu'il lui prêta des accens. Quant aux Asiatiques, ils recherchoient l'harmonie avec une affectation que les Romains trouvoient excessive. Cicéron le fait entendre, lorsqu'après avoir blâmé ceux qui, pour rendre le discours plus cadencé, le gâtent à force d'en transposer les termes, il représente les orateurs asiatiques comme plus esclaves du nombre que les autres. Peut-être aujourd'hui trouveroit-il que le caractere de notre langue nous fait tomber dans le vice opposé: mais si par-là, nous avons quelques avantages de moins, nous verrons ailleurs que nous en sommes dédommagés par d'autres endroits.

Ce que j'ai dit à la fin du sixieme chapitre de cette section est une preuve bien sensible de la supériorité de la prosodie des anciens.

CHAPITRE VIII.

De l'origine de la poësie.

§. 66. SI, dans l'origine des langues, la prosodie approcha du chant; le stile, afin de copier les images sensibles du langage d'action, adopta toutes sortes de figures & de métaphores, & fut une vraie peinture. Par exemple, dans le langage d'action, pour donner à quelqu'un l'idée d'un homme effrayé, on n'avoit d'autre moyen que d'imiter les cris & les mouvemens de la frayeur. Quand on voulut communiquer cette idée par la voie des sons articulés, on se servit donc de toutes les expressions qui la présentoient dans le même détail. Un seul mot qui ne peint rien eût été trop foible pour succéder immédiatement au langage d'action. Ce langage étoit si proportionné à la grossiereté des esprits, que les sons articulés n'y pouvoient suppléer qu'autant qu'on accumuloit les expressions les unes sur les autres. Le peu d'abondance des langues ne permettoit pas même de parler autrement. Com-

me elles fournissoient rarement le terme propre, on ne faisoit deviner une pensée qu'à force de répéter les idées qui lui ressembloient davantage. Voilà l'origine du pléonasme : défaut qui doit particulierement se remarquer dans les langues anciennes. En effet, les exemples en sont très-fréquens dans l'Hébreu. On ne s'accoutuma que fort lentement à lier à un seul mot des idées qui auparavant ne s'exprimoient que par des mouvemens fort composés ; & l'on n'évita les expressions diffuses, que quand les langues devenues plus abondantes, fournirent des termes propres & familiers pour toutes les idées dont on avoit besoin. La précision du style fut connue beaucoup plutôt chez les peuples du nord. Par un effet de leur tempérament froid & flegmatique, ils abandonnerent plus facilement tout ce qui se ressentoit du langage d'action. Ailleurs, les influences de cette maniere de communiquer ses pensées se conserverent long-tems. Aujourd'hui même, dans les parties méridionales de l'Asie, le pléonasme est regardé comme une élégance du discours.

§. 67. Le style, dans son origine, a été poëtique ; puisqu'il a commencé

par peindre les idées avec les images les plus sensibles, & qu'il étoit d'ailleurs extrêmement mesuré. Mais, les langues devenant plus abondantes, le langage d'action s'abolit peu à peu; la voix se varia moins; le goût pour les figures & les métaphores, par les raisons que j'en donnerai, diminua insensiblement, & le style se rapprocha de notre prose. Cependant les auteurs adopterent le langage ancien, comme plus vif & plus propre à se graver dans la mémoire: unique moyen de faire passer pour lors leurs ouvrages à la postérité. On donna à ce langage différentes formes; on imagina des regles pour en augmenter l'harmonie; & on en fit un art particulier. La nécessité où l'on étoit de s'en servir fit croire, pendant longtems, qu'on ne devoit composer qu'en vers. Tant que les hommes n'eurent point de caracteres pour écrire leurs pensées, cette opinion étoit fondée sur ce que les vers s'apprennent & se retiennent plus facilement. La prévention la fit cependant encore subsister après que cette raison eut cessé d'avoir lieu. Enfin un philosophe, ne pouvant se plier aux regles de la poësie, hasarda le pre-

mier d'écrire en prose (*a*).

§. 68. La rime ne dut pas, comme la mesure, les figures & les métaphores, son origine à la naissance des langues. Les peuples du nord, froids & flegmatiques, ne purent conserver une prosodie aussi mesurée que celle des autres, lorsque la nécessité qui l'avoit introduite, ne fut plus la même. Pour y suppléer, ils furent obligés d'inventer la rime.

§. 69. Il n'est pas difficile d'imaginer par quels progrès la poësie est devenue un art. Les hommes, ayant remarqué les chûtes uniformes & régulieres que le hasard amenoit dans le discours, les différens mouvemens produits par l'inégalité des syllabes & l'impression agréable de certaines inflexions de la voix, se firent des modeles de nombre & d'harmonie, où ils puiserent peu à peu toutes les regles de la versification. La musique & la poësie sont donc naturellement nées ensemble.

§. 70. Ces deux arts s'associerent celui du geste, plus ancien qu'eux, &

(*a*) Phérécides, de l'isle de Scyros, est le premier qu'on sache avoir écrit en prose.

qu'on appelloit du nom de *danse*. D'où nous pouvons conjecturer que, dans tous les tems & chez tous les peuples, on auroit pu remarquer quelque espece de danse, de musique & de poësie. Les Romains nous apprennent que les Gaulois & les Germains avoient leurs musiciens & leurs poëtes : on a observé, de nos jours, la même chose par rapport aux Négres, aux Caribes & aux Iroquois. C'est ainsi qu'on trouve parmi les barbares le germe des arts qui se sont formés chez les nations polies, & qui, aujourd'hui destinés à nourrir le luxe dans nos villes, paroissent si éloignés de leur origine, qu'on a bien de la peine à la reconnoître.

§. 71. L'étroite liaison de ces arts, à leur naissance, est la vraie raison qui les a fait confondre par les anciens sous un nom générique. Chez eux, le terme de *musique* comprend non seulement l'art qu'il désigne dans notre langue, mais encore celui du geste, la danse, la poësie & la déclamation. C'est donc à ces arts réunis qu'il faut rapporter la plupart des effets de leur musique, & dès-lors ils ne sont plus si surprenans (*a*).

(*a*) On dit, par exemple, que la musique

§. 72. On voit sensiblement quel étoit l'objet des premieres poësies. Dans l'établissement des sociétés, les hommes ne pouvoient point encore s'occuper des choses de pur agrément ; & les besoins qui les obligeoient de se réunir bornoient leurs vues à ce qui pouvoit leur être utile ou nécessaire. La poësie & la musique ne furent donc cultivées que pour faire connoître la religion, les loix & pour conserver le souvenir des grands hommes & des services qu'ils avoient rendus à la société. Rien n'y étoit plus propre, ou plutôt c'étoit le seul moyen dont on pût se servir, puisque l'écriture n'étoit pas encore connue. Aussi tous les monumens de l'antiquité prouvent-ils que ces arts, à leur naissance, ont été destinés à l'instruction des peuples. Les Gaulois & les Germains s'en servoient pour conserver leur histoire & leurs loix ; & chez les Egyptiens & les Hébreux, ils faisoient en quelque sorte partie de la religion. Voilà pourquoi les anciens vouloient que l'éducation eût pour prin-

---

de Terpandre appaisa une sédition : mais cette musique n'étoit pas un simple chant ; c'étoit des vers que déclamoit ce poëte.

cipal objet l'étude de la musique: je prends ce terme dans toute l'étendue qu'ils lui donnoient. Les Romains jugeoient la musique nécessaire à tous les âges, parce qu'ils trouvoient qu'elle enseignoit ce que les enfans devoient apprendre, & ce que les personnes faites devoient savoir. Quant aux Grecs, il leur paroissoit si honteux de l'ignorer, qu'un musicien & un savant étoient pour eux la même chose, & qu'un ignorant étoit désigné dans leur langue par le nom d'un homme qui ne sçait pas la musique. Ce peuple ne se persuadoit pas que cet art fût de l'invention des hommes, & il croyoit tenir des Dieux les instrumens qui l'étonnoient davantage. Ayant plus d'imagination que nous, il étoit plus sensible à l'harmonie: d'ailleurs, la vénération qu'il avoit pour les loix, pour la religion & pour les grands hommes qu'il célébroit dans ses chants, passa à la musique qui conservoit la tradition de ces choses.

§. 73. La prosodie & le style étant devenus plus simples, la prose s'éloigna de plus en plus de la poësie. D'un autre côté, l'esprit fit des progrès, la poësie en parut avec des images plus

neuves ; par ce moyen, elle s'éloigna aussi du langage ordinaire, fut moins à la portée du peuple, & devint moins propre à l'instruction.

D'ailleurs, les faits, les loix, & toutes les choses dont il falloit que les hommes eussent connoissance, se multiplierent si fort, que la mémoire étoit trop foible pour un pareil fardeau : les sociétés s'aggrandirent au point que la promulgation des loix ne pouvoit parvenir que difficilement à tous les citoyens. Il fallut donc, pour instruire le peuple, avoir recours à quelque nouvelle voie. C'est alors qu'on imagina l'écriture : j'exposerai plus bas quels en furent les progrès (*a*).

A la naissance de ce nouvel art, la poësie & la musique commencerent à changer d'objet : elles se partagerent entre l'utile & l'agréable, & enfin se bornerent presqu'aux choses de pur agrément. Moins elles devinrent nécessaires, plus elles chercherent les occasions de plaire davantage, & elles firent l'une & l'autre des progrès considérables.

La musique & la poësie, jusques-là

(*a*) Chapitre XIII de cette section.

inſéparables, commencerent, quand elles ſe furent perfectionnées, à ſe diviſer en deux arts différens. Mais on cria à l'abus contre ceux qui, les premiers, haſarderent de les ſéparer. Les effets qu'elles pouvoient produire, ſans ſe prêter des ſecours mutuels, n'étoient pas encore aſſez ſenſibles, on ne prévoyoit pas ce qui devoit leur arriver; & d'ailleurs, ce nouvel uſage étoit trop contraire à la coutume. On en appelloit, comme nous aurions fait à l'antiquité, qui ne les avoit jamais employées l'une ſans l'autre; & l'on concluoit que des airs ſans paroles, ou des vers pour n'être point chantés, étoient quelque choſe de trop biſarre pour avoir jamais du ſuccès. Mais quand l'expérience eut prouvé le contraire, les Philoſophes commencerent à craindre que ces arts n'énervaſſent les mœurs. Ils s'oppoſerent à leurs progrès, & citerent auſſi l'antiquité, qui n'en avoit jamais fait uſage pour des choſes de pur agrément. Ce n'eſt donc point ſans avoir eu bien des obſtacles à ſurmonter, que la muſique & la poëſie ont changé d'objets, & ont été diſtinguées en deux arts.

§. 74. On ſeroit tenté de croire que

le préjugé, qui fait respecter l'antiquité, a commencé à la seconde génération des hommes. Plus nous sommes ignorans, plus nous avons besoin de guides, & plus nous sommes portés à croire que ceux qui sont venus avant nous ont bien fait tout ce qu'ils ont fait, & qu'il ne nous reste qu'à les imiter. Plusieurs siecles d'expérience auroient bien dû nous corriger de cette prévention.

Ce que la raison ne peut faire, le tems & les circonstances l'occasionnent; mais souvent pour faire tomber dans des préjugés tout contraires. C'est ce qu'on peut remarquer au sujet de la poësie & de la musique. Notre prosodie étant devenue aussi simple qu'elle l'est aujourd'hui, ces deux arts ont été si fort séparés, que le projet de les réunir sur un théatre a paru ridicule à tout le monde, & le paroît même encore, tant on est bisarre, à plusieurs de ceux qui applaudissent à l'exécution.

§. 75. L'objet des premieres poësies nous indique quel en étoit le caractere. Il est vraisemblable qu'elles ne chantoient la religion, les loix & les héros, que pour réveiller dans les citoyens des sentimens d'amour, d'admiration & d'émulation. C'étoient des

pseaumes, des cantiques, des odes & des chansons. Quant aux poëmes épiques & dramatiques, ils ont été connus plus tard. L'invention en est dûe aux Grecs, & l'histoire en a été faite si souvent que personne ne l'ignore.

§. 76. On peut juger du style des premieres poësies par le génie des premieres langues.

En premier lieu, l'usage de sous-entendre des mots y étoit fort fréquent. L'hébreu en est la preuve; mais en voici la raison.

La coutume, introduite par la nécessité, de mêler ensemble le langage d'action & celui des sons articulés, subsista encore longtems après que cette nécessité eut cessé, surtout chez les peuples dont l'imagination étoit plus vive, tels que les Orientaux. Cela fut cause que, dans la nouveauté d'un mot, on s'entendoit également bien en ne l'employant pas, comme en l'employant. On l'omettoit donc volontiers pour exprimer plus vivement sa pensée, ou pour la renfermer dans la mesure d'un vers. Cette licence étoit d'autant plus tolerée que, la poesie étant faite pour être chantée, & ne pouvant encore être écrite, le ton & le

geste suppléoient au mot qu'on avoit omis. Mais quand, par une longue habitude, un nom fut devenu le signe le plus naturel d'une idée, il ne fut pas aisé d'y suppléer. C'est pourquoi, en descendant des langues anciennes aux plus modernes, on s'appercevra que l'usage de sous-entendre des mots est de moins en moins reçu. Notre langue le rejette même si fort, qu'on diroit quelquefois qu'elle se méfie de notre pénétration.

§. 77. En second lieu, l'exactitude & la précision ne pouvoient être connues des premiers poëtes. Ainsi, pour remplir la mesure des vers, on y inséroit souvent des mots inutiles, ou l'on répétoit la même chose de plusieurs manieres: nouvelle raison des pléonasmes fréquents dans les langues anciennes.

§. 78. Enfin la poësie étoit extrêmement figurée & métaphorique; car on assure que, dans les langues orientales, la prose même souffre des figures que la poësie des Latins n'emploie que rarement. C'est donc chez les poëtes orientaux que l'enthousiasme produisoit les plus grands désordres: c'est chez eux que les passions se montroient

avec des couleurs qui nous paroîtroient exagérées. Je ne ſais cependant ſi nous ſerions en droit de les blâmer. Ils ne ſentoient pas les choſes comme nous ; ainſi ils ne devoient pas les exprimer de la même maniere. Pour apprécier leurs ouvrages, il faudroit conſidérer le tempérament des nations pour leſquelles ils ont écrit. On parle beaucoup de la belle nature ; il n'y a pas même de peuple poli qui ne ſe pique de l'imiter : mais chacun croit en trouver le modele dans ſa maniere de ſentir. Qu'on ne s'étonne pas ſi on a tant de peine à la reconnoître ; elle change trop ſouvent de viſage, ou du moins elle prend trop l'air de chaque pays. Je ne ſais même ſi la façon dont j'en parle actuellement, ne ſe ſent pas un peu du ton qu'elle prend, depuis quelque tems, en France.

§. 79. Le ſtyle poëtique & le langage ordinaire, en s'éloignant l'un de l'autre, laiſſerent entr'eux un milieu où l'éloquence prit ſon origine, & d'où elle s'écarta pour ſe rapprocher tantôt du ton de la poëſie, tantôt de celui de la converſation. Elle ne differe de celui-ci, que parce qu'elle rejette toutes les expreſſions qui ne ſont pas aſſez

nobles; & de celui-là, que parce qu'elle n'est pas assujettie à la même mesure, & que, selon le caractere des langues, on ne lui permet pas certaines figures & certains tours qu'on souffre dans la poësie. D'ailleurs, ces deux arts se confondent quelquefois si fort, qu'il n'est plus possible de les distinguer.

CHAPITRE IX.

Des mots.

JE n'ai pu interrompre ce que j'avois à dire sur l'art des gestes, la danse, la prosodie, la déclamation, la musique & la poësie : toutes ces choses tiennent trop ensemble & au langage d'action qui en est le principe. Je vais actuellement rechercher par quels progrès le langage des sons articulés a pu se perfectionner & devenir enfin le plus commode de tous.

§. 80. Pour comprendre comment les hommes convinrent entr'eux du sens des premiers mots qu'ils voulurent mettre en usage, il suffit d'observer qu'ils les prononçoient dans des

circonstances où chacun étoit obligé de les rapporter aux mêmes perceptions. Par-là ils en fixoient la signification avec plus d'exactitude, selon que les circonstances, en se répétant plus souvent, accoutumoient davantage l'esprit à lier les mêmes idées avec les mêmes signes. Le langage d'action levoit les ambiguités & les équivoques qui, dans les commencemens, devoient être fréquentes.

§. 81. Les objets destinés à soulager nos besoins peuvent bien échapper quelquefois à notre attention; mais il est difficile de ne pas remarquer ceux qui sont propres à produire des sentimens de crainte & de douleur. Ainsi, les hommes ayant dû nommer les choses plutôt ou plus tard, à proportion qu'elles attiroient davantage leur attention; il est vraisemblable, par exemple, que les animaux qui leur faisoient la guerre, eurent des noms avant les fruits dont ils se nourrissoient. Quant aux autres objets, ils imaginerent des mots pour les désigner, selon qu'ils les trouvoient propres à soulager des besoins plus pressans, & qu'ils en recevoient des impressions plus vives.

§. 82. La langue fut longtems sans

avoir d'autres mots que les noms qu'on avoit donnés aux objets sensibles, tels que ceux d'*arbre*, *fruit*, *eau*, *feu*, & autres dont on avoit plus souvent occasion de parler. Les notions complexes des substances étant connues les premieres, puisqu'elles viennent immédiatement des sens, devoient être les premieres à avoir des noms. A mesure qu'on fut capable de les analyser, en réfléchissant sur les différentes perceptions qu'elles renferment, on imagina des signes pour des idées plus simples. Quand on eut, par exemple, celui d'*arbre*, on fit ceux de *tronc*, *branche*, *feuille*, *verdure*, &c. On distingua ensuite, mais peu à peu, les différentes qualités sensibles des objets; on remarqua les circonstances où ils pouvoient se trouver, & l'on fit des mots pour exprimer toutes ces choses: ce furent les adjectifs & les adverbes. Mais on trouva de grandes difficultés à donner des noms aux opérations de l'ame, parce qu'on est naturellement peu propre à réfléchir sur soi-même. On fut donc longtems à n'avoir d'autre moyen pour rendre ces idées, *je vois*, *j'entends*, *je veux*, *j'aime* & autres semblables, que de prononcer le nom

des choſes d'un ton particulier, & de marquer à peu près, par quelque action, la ſituation où l'on ſe trouvoit. C'eſt ainſi que les enfans, qui n'apprennent ces mots que quand ils ſavent déja nommer les objets qui ont le plus de rapport à eux, font connoître ce qui ſe paſſe dans leur ame.

§. 83. En ſe faiſant une habitude de ſe communiquer ces ſortes d'idées par des actions, les hommes s'accoutumerent à les déterminer; & dès-lors ils commencerent à trouver plus de facilité à les attacher à d'autres ſignes. Les noms qu'ils choiſirent pour cet effet, ſont ceux qu'on appella *verbes*. Ainſi les premiers verbes n'ont été imaginés que pour exprimer l'état de l'ame, quand elle agit ou pâtit. Sur ce modele, on en fit enſuite pour exprimer celui de chaque choſe. Ils eurent cela de commun avec les adjectifs, qu'ils déſignoient l'état d'un être; & ils eurent de particulier, qu'ils le marquoient en tant qu'il conſiſte en ce qu'on appelle *action* & *paſſion*. *Sentir*, *ſe mouvoir* étoient des verbes; *grand*, *petit*, étoient des adjectifs: pour les adverbes, ils ſervoient à faire connoître les circonſtances que les adjectifs n'exprimoient pas.

§. 84. Quand on n'avoit point encore l'usage des verbes, le nom de l'objet dont on vouloit parler se prononçoit dans le moment même qu'on indiquoit, par quelque action, l'état de son ame : c'étoit le moyen le plus propre à se faire entendre. Mais, quand on commença à suppléer à l'action par le moyen des sons articulés, le nom de la chose se présenta naturellement le premier, comme étant le signe le plus familier. Cette maniere de s'énoncer étoit la plus commode pour celui qui parloit & pour celui qui écoutoit. Elle l'étoit pour le premier, parce qu'elle le faisoit commencer par l'idée la plus facile à communiquer : elle l'étoit encore pour le second, parce qu'en fixant son attention à l'objet dont on vouloit l'entretenir, elle le préparoit à comprendre plus aisément un terme moins usité, & dont la signification ne devoit pas être si sensible. Ainsi l'ordre le plus naturel des idées vouloit qu'on mît le régime avant le verbe : on disoit, par exemple, *fruit vouloir*.

Cela peut encore se confirmer par une réflexion bien simple. C'est que, le langage d'action ayant seul pu servir de modele à celui des sons articulés,

ce dernier a dû, dans les commencemens, conserver les idées dans le même ordre que l'usage du premier avoit rendu le plus naturel. Or on ne pouvoit, avec le langage d'action, faire connoître l'état de son ame, qu'en montrant l'objet auquel il se rapportoit. Les mouvemens qui exprimoient un besoin, n'étoient entendus qu'autant qu'on avoit indiqué, par quelque geste, ce qui étoit propre à le soulager. S'ils précédoient, c'étoit à pure perte, & l'on étoit obligé de les répéter; car ceux à qui on vouloit faire connoître sa pensée, étoient encore trop peu exercés, pour songer à se les rappeller dans le dessein d'en interpréter le sens. Mais l'attention qu'on donnoit sans effort à l'objet indiqué, facilitoit l'intelligence de l'action. Il me semble même qu'aujourd'hui ce seroit encore la maniere la plus naturelle de se servir de ce langage.

Le verbe venant après son régime, le nom qui le régissoit, c'est-à-dire le nominatif, ne pouvoit être placé entre deux; car il en auroit obscurci le rapport. Il ne pouvoit pas non plus commencer la phrase, parce que son rapport avec son régime eut été moins

sensible. Sa place étoit donc après le verbe. Par-là, les mots se construisoient dans le même ordre dans lequel ils se régissoient; unique moyen d'en faciliter l'intelligence. On disoit *fruit vouloir Pierre*, pour *Pierre veut du fruit*; & la premiere construction n'étoit pas moins naturelle que l'autre l'est actuellement. Cela se prouve par la langue latine, où toutes deux sont également reçues. Il paroît que cette langue tient comme un milieu entre les plus anciennes & les plus modernes, & qu'elle participe du caractere des unes & des autres.

§. 85. Les verbes, dans leur origine, n'exprimoient l'état des choses, que d'une maniere indéterminée. Tels sont les infinitifs, *aller*, *agir*. L'action dont on les accompagnoit suppléoit au reste; c'est-à-dire, aux tems, aux modes, aux nombres & aux personnes. En disant *arbre voir*, on faisoit connoître par quelque geste si l'on parloit de soi ou d'un autre, d'un ou de plusieurs, du passé, du présent ou de l'avenir, enfin dans un sens positif ou dans un sens conditionnel.

§. 86. La coutume de lier ces idées à de pareils signes ayant facilité les

moyens de les attacher à des sons, on inventa pour cet effet des mots qu'on ne plaça dans le discours qu'après les verbes, par la même raison que ceux-ci ne l'avoient été qu'après les noms. On rangeoit donc ses idées dans cet ordre, *fruit manger à l'avenir moi*, pour dire, *je mangerai du fruit*.

§. 87. Les sons qui rendoient la signification du verbe déterminée, lui étant toujours ajoutés, ne firent bientôt avec lui qu'un seul mot, qui se terminoit différemment selon ses différentes acceptions. Alors le verbe fut regardé comme un nom qui, quoiqu'indéfini dans son origine, étoit, par la variation de ses tems & de ses modes, devenu propre à exprimer d'une maniere déterminée l'état d'action & de passion de chaque chose. C'est de la sorte que les hommes parvinrent insensiblement à imaginer les conjugaisons.

§. 88. Quand les mots furent devenus les signes les plus naturels de nos idées, la nécessité de les disposer dans un ordre aussi contraire à celui que nous leur donnons aujourd'hui, ne fut plus la même. On continua cependant de le faire, parce que le cara-

ctere des langues, formé d'après cette nécessité, ne permit pas de rien changer à cet usage; & l'on ne commença à se rapprocher de notre maniere de concevoir, qu'après que plusieurs idiomes se furent succédés les uns aux autres. Ces changemens furent fort lents, parce que les dernieres langues conserverent toujours une partie du génie de celles qui les avoient précédées. On voit dans le latin un reste bien sensible du caractere des plus anciennes, d'où il a passé jusques dans nos conjugaisons. Lorsque nous disons, *je fais, je faisois, je fis, je ferai*, &c. Nous ne distinguons le tems, le mode & le nombre, qu'en variant les terminaisons du verbe; ce qui provient de ce que nos conjugaisons ont en cela été faites sur le modele de celle des Latins. Mais lorsque nous disons, *j'ai fait, j'eus fait, j'avois fait*, &c. nous suivons l'ordre qui nous est devenu le plus naturel : car *fait* est ici proprement le verbe, puisque c'est le nom qui marque l'état d'action; & *avoir* ne répond qu'au son qui, dans l'origine des langues, venoit après le verbe, pour en désigner le tems, le mode & le nombre.

§. 89. On peut faire la même remarque sur le terme *être*, qui rend le participe auquel on le joint, tantôt équivalent à un verbe passif, tantôt au prétérit composé d'un verbe actif ou neutre. Dans ces phrases, *je suis aimé*, *je m'étois fait fort*, *je serois parti*; *aimé* exprime l'état de passion; *fait* & *parti* celui d'action : mais *suis*, *étois* & *serois* ne marquent que le tems, le mode & le nombre. Ces sortes de mots étoient de peu d'usage dans les conjugaisons latines, & ils s'y construisoient comme dans les premieres langues, c'est-à-dire, après le verbe.

§. 90. Puisque, pour signifier le tems, le mode & le nombre, nous avons des termes que nous mettons avant le verbe, nous pourrions, en les plaçant après, nous faire un modele des conjugaisons des premieres langues. Cela nous donneroit, par exemple, au lieu de *je suis aimé*, *j'étois aimé*, &c. *aimésuis*, *aimétois*, &c.

§. 91. Les hommes ne multiplierent pas les mots sans nécessité, surtout quand ils commencerent à en avoir l'usage : il leur en coûtoit trop pour les imaginer & pour les retenir. Le même nom qui étoit le signe d'un tems

ou d'un mode, fut donc mis après chaque verbe : d'où il resulte que chaque mere-langue n'a d'abord eu qu'une seule conjugaison. Si le nombre en augmenta, ce fut par le mêlange de plusieurs langues, ou parce que les mots destinés à indiquer les tems, les modes, &c. se prononçant plus ou moins facilement selon le verbe qui les précédoit, furent quelquefois altérés.

§. 92. Les différentes qualités de l'ame ne sont qu'un effet des divers états d'action & de passion par où elle passe, ou des habitudes qu'elle contracte, lorsqu'elle agit ou pâtit à plusieurs reprises. Pour connoître ces qualités, il faut donc déja avoir quelque idée des différentes manieres d'agir & de pâtir de cette substance : ainsi, les adjectifs qui les expriment n'ont pu avoir cours qu'après que les verbes ont été connus. Les mots de *parler* & de *persuader* ont nécessairement été en usage, avant celui d'*éloquent* : cet exemple suffit pour rendre ma pensée sensible.

§. 93. En parlant des noms donnés aux qualités des choses, je n'ai encore fait mention que des adjectifs : c'est que les substantifs abstraits n'ont pu être

connus que longtems après. Lorsque les hommes commencerent à remarquer les différentes qualités des objets, ils ne les virent pas toutes seules; mais ils les apperçurent comme quelque chose dont un sujet étoit revêtu. Les noms qu'ils leur donnerent, dûrent, par conséquent, emporter quelque idee de ce sujet: tels sont les mots *grand*, *vigilant*, &c. Dans la suite, on repassa sur les notions qu'on s'étoit faites; & l'on fut obligé de les décomposer, afin de pouvoir exprimer plus commodément de nouvelles pensées: c'est alors qu'on distingua les qualités de leur sujet, & qu'on fit les substantifs abstraits de *grandeur*, *vigilance*, &c. Si nous pouvions remonter à tous les noms primitifs, nous reconnoîtrions qu'il n'y a point de substantif abstrait qui ne dérive de quelque adjectif ou de quelque verbe.

§. 94. Avant l'usage des verbes, on avoit déja, comme nous l'avons vu, des adjectifs pour exprimer des qualités sensibles; parce que les idées les plus aisées à déterminer ont dû les premieres avoir des noms. Mais, faute de mot pour lier l'adjectif à son substantif, on se contentoit de mettre l'un à côté de l'autre. *Monstre terrible*

signifioit, *ce monstre est terrible;* car l'action suppléoit à ce qui n'étoit pas exprimé par les sons. Sur quoi il faut observer que le substantif se construisoit tantôt avant, tantôt après l'adjectif, selon qu'on vouloit plus appuyer sur l'idée de l'un ou sur celle de l'autre. Un homme surpris de la hauteur d'un arbre, disoit, *grand arbre*, quoique dans toute autre occasion il eût dit, *arbre grand*: car l'idée dont on est le plus frappé, est celle qu'on est naturellement porté à énoncer la premiere.

Quand on se fut fait des verbes, on remarqua facilement que le mot qu'on leur avoit ajoûté pour en distinguer la personne, le nombre, le tems & le mode, avoit encore la propriété de les lier avec le nom qui les régissoit. On employa donc ce même mot pour la liaison de l'adjectif avec son substantif, ou du moins on en imagina un semblable. Voilà à quoi répond celui d'*être*, à cela près qu'il ne suffit pas pour désigner la personne. Cette maniere de lier deux idées est, comme je l'ai dit ailleurs (*a*), ce qu'on appelle

(*a*) Prem. part. sect. 2. p. 88.

affirmer. Ainsi le caractere de ce mot est de marquer l'affirmation.

§. 95. Lorsqu'on s'en servit pour la liaison du substantif & de l'adjectif, on le joignit à ce dernier, comme à celui sur lequel l'affirmation tombe plus particulierement. Il arriva bientôt ce qu'on avoit déja vu à l'occasion des verbes; c'est que les deux ne firent qu'un mot. Par-là, les adjectifs devinrent susceptibles de conjugaison, & ne furent distingués des verbes, que parce que les qualités qu'ils exprimoient n'étoient ni action ni passion. Alors, pour mettre tous ces noms dans une même classe, on ne considéra le verbe que *comme un mot qui, susceptible de conjugaison, affirme d'un sujet une qualité quelconque*. Il y eut donc trois sortes de verbes: les uns actifs, ou qui signifient action: les autres passifs, ou qui marquent passion; & les derniers neutres, ou qui indiquent toute autre qualité. Les grammairiens changerent ensuite ces divisions, ou en imaginerent de nouvelles; parce qu'il leur parut plus commode de distinguer les verbes par le régime, que par le sens.

§. 96. Les adjectifs s'étant changés

en verbes, la construction des langues fut quelque peu altérée. La place de ces nouveaux verbes varia comme celle des noms d'où ils dérivoient : ainsi ils furent mis tantôt avant, tantôt après le substantif dont ils étoient le régime. Cet usage s'étendit ensuite aux autres verbes. Telle est l'époque qui a préparé la construction qui nous est si naturelle.

§. 97. On ne fut donc plus assujetti à arranger toujours ses idées dans le même ordre : on sépara de plusieurs adjectifs le mot qui leur avoit été ajouté : on le conjugua à part ; & après l'avoir longtems placé assez indifféremment, comme le prouve la langue latine, on le fixa dans la notre après le nom qui le régit & avant celui qu'il a pour régime.

§. 98. Ce mot n'étoit le signe d'aucune qualité, & n'auroit pu être mis au nombre des verbes, si en sa faveur on n'avoit pas étendu la notion du verbe, comme on l'avoit déja fait pour les adjectifs. Ce nom ne fut donc plus considéré que comme *un mot qui signifie affirmation avec distinction de personnes, de nombres, de tems & de modes.* Dès-lors le verbe *être* fut proprement

le seul. Les grammairiens n'ayant pas suivi le progrès de ces changemens, ont eu bien de la peine à s'accorder sur l'idée qu'on doit avoir de cette sorte de noms (*a*).

§. 99. Les déclinaisons des Latins doivent s'expliquer de la même maniere que leurs conjugaisons : l'origine n'en sçauroit être différente. Pour exprimer le nombre, le cas & le genre, on imagina des mots qu'on plaça après les noms, & qui en varierent la terminaison. Sur quoi on peut remarquer que nos déclinaisons ont été faites en partie sur celles de la langue latine, puisqu'elles admettent différentes terminaisons ; & en partie d'après l'ordre que nous donnons aujourd'hui à nos idées : car les articles qui sont les signes du nombre, du cas & du genre, se mettent avant les noms.

Il me semble que la comparaison de notre langue avec celle des Latins rend mes conjectures assez vraisemblables, & qu'il y a lieu de présumer qu'elles s'é-

(*a*) De toutes les parties de l'oraison, *dit l'abbé Regnier*, il n'y en a aucune dont nous ayons autant de définitions, que nous en avons des verbes. *Gramm. franç. p.* 325.

carteroient peu de la vérité, si l'on pouvoit remonter à une premiere langue.

§. 100. Les conjugaisons & les déclinaisons latines ont sur les notres l'avantage de la variété & de la précision. L'usage fréquent que nous sommes obligés de faire des verbes auxiliaires & des articles, rend le style diffus & trainant : cela est d'autant plus sensible que nous portons le scrupule jusqu'à répéter les articles sans nécessité. Par exemple, nous ne disons pas, *c'est le plus pieux & plus sçavant homme que je connoisse ;* mais nous disons, *c'est le plus pieux* & le *plus sçavant*, *&c.* On peut encore remarquer que, par la nature de nos déclinaisons, nous manquons de ces noms que les grammairiens appellent comparatifs, à quoi nous ne suppléons que par le mot *plus*, qui demande les mêmes répétitions que l'article. Les conjugaisons & les déclinaisons étant les parties de l'oraison qui reviennent le plus souvent dans le discours, il est démontré que notre langue a moins de précision que la langue latine.

§. 101. Nos conjugaisons & nos déclinaisons ont à leur tour un avantage sur

sur celles des Latins ; c'est qu'elles nous font distinguer des sens qui se confondent dans leur langue. Nous avons trois préterits, *je fis*, *j'ai fait*, *j'eus fait* : ils n'en ont qu'un, *feci*. L'omission de l'article change quelquefois le sens d'une proposition : *je suis pere*, & *je suis le pere*, ont deux sens différens qui se confondent dans la langue latine, *sum pater*.

CHAPITRE X.

Continuation de la même matiere.

§. 102. Il n'étoit pas possible d'imaginer des noms pour chaque objet particulier ; il fut donc nécessaire d'avoir de bonne heure des termes généraux. Mais avec quelle adresse ne fallut-il pas saisir les circonstances, pour s'assurer que chacun formoit les mêmes abstractions, & donnoit les mêmes noms aux mêmes idées ? Qu'on lise des ouvrages sur des matieres abstraites ; on verra qu'aujourd'hui même il n'est pas aisé d'y réussir.

Pour comprendre dans quel ordre les termes abstraits ont été imaginés,

il suffit d'observer l'ordre des notions générales. L'origine & les progrès sont les mêmes de part & d'autre. Je veux dire que, s'il est constant que les notions les plus générales viennent des idées que nous tenons immédiatement des sens, il est également certain que les termes les plus abstraits dérivent des premiers noms qui ont été donnés aux objets sensibles.

Les hommes, autant qu'il est en leur pouvoir, rapportent leurs dernieres connoissances à quelques-unes de celles qu'ils ont déja acquises. Par-là les idées moins familieres se lient à celles qui le sont davantage; ce qui est d'un grand secours à la mémoire & à l'imagination. Quand les circonstances firent remarquer de nouveaux objets, on chercha donc ce qu'ils avoient de commun avec ceux qui étoient connus; on les mit dans la même classe, & les mêmes noms servirent à désigner les uns & les autres. C'est de la sorte que les idées des signes devinrent plus générales: mais cela ne se fit que peu à peu; on ne s'éleva aux notions les plus abstraites que par degrés, & on n'eut que fort tard les termes d'*essence*, de

substance & d'*être*. Sans doute qu'il y a des peuples qui n'en ont point encore enrichi leur langue (*a*) : s'ils sont plus ignorans que nous, je ne crois pas que ce soit par cet endroit.

§. 103. Plus l'usage des termes abstraits s'établit, plus il fit connoître combien les sons articulés étoient propres à exprimer jusqu'aux pensées qui paroissent avoir le moins de rapport aux choses sensibles. L'imagination travailla pour trouver dans les objets qui frappent les sens des images de ce qui se passoit dans l'intérieur de l'ame. Les hommes ayant toujours apperçu du mouvement & du repos dans la matiere ; ayant remarqué le penchant ou l'inclination des corps ; ayant vu que l'air s'agite, se trouble & s'éclaircit, que les plantes se développent, se fortifient & s'affoiblissent : ils dirent le *mouvement*, *le repos*, *l'inclination & le penchant* de l'ame ; ils dirent que l'esprit *s'agite*, *se trouble*, *s'éclaircit*, *se développe*, *se fortifie*, *s'affoiblit*. Enfin on se contenta d'avoir trouvé un rapport quelconque entre

(*a*) Cela se trouve confirmé par la relation de M. de la Condamine.

une action de l'ame & une action du corps, pour donner le même nom à l'une & à l'autre (*a*), Le terme d'*esprit* d'où vient-il lui-même? si ce n'est de l'idée d'une matiere très-subtile, d'une vapeur, d'un souffle qui échappe à la vue : idée avec laquelle plusieurs philosophes se sont si fort familiarisés, qu'ils s'imaginent qu'une substance composée d'un nombre innombrable de parties est capable de penser. J'ai réfuté cette erreur (*b*).

On voit évidemment comment tous ces noms ont été figurés dans leur origine. On pourroit prendre, parmi des termes plus abstraits, des exemples où

(*a*) » Je ne doute point, dit Locke, liv. III, » c. 1, §. 5, que, si nous pouvions conduire » tous les mots jusqu'à leur source, nous ne » trouvassions que dans toutes les langues, les » mots qu'on emploie pour signifier des choses » qui ne tombent pas sous les sens, ont tiré leur » premiere origine d'idées sensibles. D'où nous » pouvons conjecturer quelle sorte de notions » avoient ceux qui les premiers parlerent ces langues-là, d'où elles leur venoient dans l'esprit, » & comment la nature suggéra inopinément » aux hommes l'origine & le principe de toutes » leurs connoissances, par les noms mêmes » qu'ils donnoient aux choses. ».

(*b*) Prem. part. sect. 1. c. 1.

cette vérité ne seroit pas si sensible. Tel est le mot de *pensée* (*a*) : mais on sera bientôt convaincu qu'il ne fait pas une exception.

Ce furent les besoins qui fournirent aux hommes les premieres occasions

---

(*a*) Je crois que cet exemple est le plus difficile que l'on puisse choisir. On en peut juger par une difficulté avec laquelle les cartésiens ont cru réduire à l'absurde ceux qui prétendent que toutes nos connoissances viennent des sens. » Par quels sens, demandent-ils, des idées toutes » spirituelles, celle de la pensée, par exemple, » & celle de l'être seroient-elles entrées dans » l'entendement ? sont-elles lumineuses ou co- » lorées, pour être entrées par la vue ? D'un » son grave ou aigu, pour être entrées par » l'ouie ? D'une bonne ou mauvaise odeur, » pour être entrées par l'odorat ? D'un bon ou » d'un mauvais goût, pour être entrées par le » goût ? Froides ou chaudes, dures ou » molles, pour être entrées par l'attouchement? » Que si on ne peut rien répondre qui ne soit » déraisonnable, il faut avouer que les idées spi- » rituelles, telles que celles de l'être & de la » pensée, ne tirent en aucune sorte leur origine » des sens, mais que notre ame a la faculté de » les former de soi-même ». *Art de penser.* Cette objection a été tirée des Confessions de S. Augustin. Elle pouvoit avoir de quoi séduire avant que Locke eût écrit ; mais à présent s'il y a quelque chose de peu solide, c'est l'objection elle-même.

de remarquer ce qui se passoit en eux-mêmes, & de l'exprimer par des actions, ensuite par des noms. Ces observations n'eurent donc lieu que relativement à ces besoins, & on ne distingua plusieurs choses qu'autant qu'ils engageoient à le faire. Or les besoins se rapportoient uniquement au corps. Les premiers noms qu'on donna à ce que nous sommes capables d'éprouver, ne signifierent donc que des actions sensibles. Dans la suite, les hommes se familiariserent peu à peu avec les termes abstraits, devinrent capables de distinguer l'ame du corps, & de considérer à part les opérations de ces deux substances. Alors ils apperçurent non seulement quelle étoit l'action du corps, quand on dit, par exemple, *je vois*; mais ils remarquerent encore particulierement la perception de l'ame, & commencerent à regarder le terme de *voir* comme propre à désigner l'une & l'autre. Il est même vraisemblable que cet usage s'établit si naturellement, qu'on ne s'apperçut pas qu'on étendoit la signification de ce mot. C'est ainsi qu'un signe qui s'étoit d'abord terminé à une action du corps, devint le nom d'une opération de l'ame.

Plus on voulut réfléchir sur les opérations dont cette voie avoit fourni les idées, plus on sentit la nécessité de les rapporter à différentes classes. Pour cet effet on n'imagina pas de nouveaux termes, ce n'auroit pas été le moyen le plus facile de se faire entendre : mais on étendit peu à peu, & selon le besoin, la signification de quelques-uns des noms qui étoient devenus les signes des opérations de l'ame ; de sorte qu'un d'eux se trouva enfin si général, qu'il les exprima toutes : c'est celui de *pensée*. Nous-mêmes nous ne nous conduisons pas autrement quand nous voulons indiquer une idée abstraite que l'usage n'a pas encore déterminée. Tout confirme donc ce que je viens de dire dans le paragraphe précédent, *que les termes les plus abstraits dérivent des premiers noms qui ont été donnés aux objets sensibles.*

§. 104. On oublia l'origine de ces signes, aussi-tôt que l'usage en fut familier ; & on tomba dans l'erreur de croire qu'ils étoient les noms les plus naturels des choses spirituelles. On s'imagina même qu'ils en expliquoient parfaitement l'essence & la nature, quoiqu'ils n'exprimassent que des analogies fort imparfaites. Cet abus se montre sensible-

ment dans les philosophes anciens; il s'est conservé chez les meilleurs des modernes, & il est la principale cause de la lenteur de nos progrès dans la maniere de raisonner.

§. 105. Les hommes, principalement dans l'origine des langues, étant peu propres à réfléchir sur eux-mêmes, ou n'ayant, pour exprimer ce qu'ils y pouvoient remarquer, que des signes jusques-là appliqués à des choses toutes différentes; on peut juger des obstacles qu'ils eurent à surmonter, avant de donner des noms à certaines opérations de l'ame. Les particules, par exemple, qui lient les différentes parties du discours, ne dûrent être imaginées que fort tard. Elles expriment la maniere dont les objets nous affectent, & les jugemens que nous en portons, avec une finesse qui échappa longtems à la grossiereté des esprits, ce qui rendit les hommes incapables de raisonnement. Raisonner, c'est exprimer les rapports qui sont entre différentes propositions; or il est évident qu'il n'y a que les conjonctions qui en fournissent les moyens. Le langage d'action ne pouvoit que foiblement suppléer au défaut de ces particules; & l'on ne fut en

état d'exprimer avec des noms, les rapports dont elles sont les signes, qu'après qu'ils eurent été fixés par des circonstances marquées, & à beaucoup de reprises. Nous verrons plus bas que cela donna naissance à l'apologue.

§. 106. Les hommes ne s'entendirent jamais mieux, que lorsqu'ils donnerent des noms aux objets sensibles. Mais aussi-tôt qu'ils voulurent passer aux notions archétypes, comme ils manquoient ordinairement de modeles, qu'ils se trouvoient dans des circonstances qui varioient sans cesse, & que tous ne savoient pas également bien conduire les opérations de leur ame, ils commencerent à avoir bien de la peine à s'entendre. On rassembla, sous un même nom, plus ou moins d'idées simples, & souvent des idées infiniment opposées : de-là des disputes de mot. Il fut rare de trouver sur cette matiere, dans deux langues différentes, des termes qui se répondissent parfaitement. Au contraire, il fut très-commun, dans une même langue, d'en remarquer dont le sens n'étoit point assez déterminé, & dont on pouvoit faire mille applications différentes. Ces vices sont passés jusques dans les ouvrages des philosophes, &

sont le principe de bien des erreurs.

Nous avons vu, en parlant des noms des substances, que ceux des idées complexes ont été imaginés avant les noms des idées simples (*a*). On a suivi un ordre tout différent quand on a donné des noms aux notions archétypes. Ces notions n'étant que des collections de plusieurs idées simples que nous avons rassemblées à notre choix, il est évident que nous n'avons pu les former qu'après avoir déja déterminé, par des noms particuliers, chacune des idées simples que nous y avons voulu faire entrer. On n'a, par exemple, donné le nom de *courage* à la notion dont il est le signe, qu'après avoir fixé par d'autres noms les idées de *danger*, *connoissance du danger*, *obligation de s'y exposer*, & *fermeté à remplir cette obligation.*

§. 107. les pronoms furent les derniers mots qu'on imagina, parce qu'ils furent les derniers dont on sentit la nécessité : il est même vraisemblable qu'on fut longtems avant de s'y accoutumer. Les esprits dans l'habitude de réveiller à chaque fois une même idée

(*a*) Ci-dessus, §. 82.

par un même mot, avoit de la peine à se faire à un nom qui tenoit lieu d'un autre, & quelquefois d'une phrase entiere.

§. 108. Pour diminuer ces difficultés, on mit dans le discours les pronoms avant les verbes; car, étant parlà plus près des noms dont ils tenoient la place, leurs rapports en devenoient plus sensibles. Notre langue s'en est même fait une regle; on ne peut excepter que le cas où un verbe est à l'impératif, & qu'il marque commandement: on dit, *faites-le.* Cet usage n'a peut-être été introduit que pour distinguer davantage l'impératif du présent. Mais si l'impératif signifie une défense, le pronom reprend sa place naturelle: on dit, *ne le faites pas.* La raison m'en paroît sensible. le verbe signifie l'état d'une chose, & la négation marque la privation de cet état; il est donc naturel, pour plus de clarté, de ne la pas séparer du verbe. Or c'est *pas* qui la rend complette: par conséquent il est plus nécessaire qu'il soit joint au verbe que *ne.* Il me semble même que cette particule ne veut jamais être séparée de son verbe: je ne sais si les grammairiens en ont fait la remarque.

§. 109. On n'a pas toujours consulté la nature des mots, quand on a voulu les distribuer en différentes classes : c'est pourquoi on a mis au nombre des pronoms des mots qui n'en sont pas. Quand on dit, par exemple, *voulez-vous me donner cela ; vous, me, cela* désignent la personne qui parle, celle à qui l'on parle, & la chose qu'on demande. Ainsi ce sont là proprement des noms qui ont été connus longtems avant les pronoms, & qui ont été placés dans le discours suivant l'ordre des autres noms; c'est-à-dire, avant le verbe, quand ils en étoient le régime, & après, quand ils le régissoient. On disoit, *cela vouloir moi*, pour dire *je veux cela.*

§. 110. Je crois qu'il ne nous reste plus à parler que de la distinction des genres : mais il est visible qu'elle ne doit son origine qu'à la différence des sexes ; & qu'on n'a rapporté les noms à deux ou trois sortes de genres, qu'afin de mettre plus d'ordre & plus de clarté dans le langage.

§. 111. Tel est l'ordre, ou à peu près, dans lequel les mots ont été inventés. Les langues ne commencerent proprement à avoir un style, que quand elles eurent des noms de toutes les

eſpeces, & qu'elles ſe furent fait des principes fixes pour la conſtruction du diſcours. Auparavant, ce n'étoit qu'une certaine quantité de termes, qui n'exprimoient une ſuite de penſées qu'avec le ſecours du langage d'action. Il faut cependant remarquer que les pronoms n'étoient néceſſaires que pour la préciſion du ſtyle.

CHAPITRE XI.

De la ſignification des mots.

§. 112. IL ſuffit de conſidérer comment les noms ont été imaginés, pour remarquer que ceux des idées ſimples ſont les moins ſuſceptibles d'équivoques : car les circonſtances déterminent ſenſiblement les perceptions auſquelles ils ſe rapportent. Je ne puis douter de la ſignification de ces mots, *blanc*, *noir*, ſi je remarque qu'on les emploie pour déſigner certaine perceptions que j'éprouve actuellement.

§. 113. Il n'en eſt pas de même des notions complexes : elles ſont quelquefois ſi compoſées, qu'on ne peut raſſembler que fort lentement les idées

ſimples qui doivent leur appartenir. Quelques qualités ſenſibles, qu'on obſerva facilement, composerent d'abord la notion qu'on ſe fit d'une ſubſtance : dans la ſuite on la rendit plus complexe, ſelon qu'on fut plus habile à ſaiſir de nouvelles qualités. Il eſt vraiſemblable, par exemple, que la notion de l'or ne fut au commencement que celle d'un corps jaune & fort peſant : une expérience y fit, quelque tems après, ajouter la malléabilité ; une autre, la ductilité ou la fixité ; & ainſi ſucceſſivement toutes les qualités dont les plus habiles chymiſtes ont formé l'idée qu'ils ont de cette ſubſtance. Chacun put obſerver que les nouvelles qualités qu'on y découvroit, avoient, pour entrer dans la notion qu'on s'en étoit déja faite, le même droit que les premieres qu'on y avoit remarquées. C'eſt pourquoi il ne fut plus poſſible de déterminer le nombre des idées ſimples qui pouvoient compoſer la notion d'une ſubſtance. Selon les uns, il étoit plus grand ; ſelon les autres, il l'étoit moins : cela dépendoit entierement des expériences & de la ſagacité qu'on apportoit à les faire. Par-là, la ſignification des noms des ſubſtances a néceſſairement

été fort incertaine, & a occasionné quantité de disputes de mots. Nous sommes naturellement portés à croire que les autres ont les mêmes idées que nous, parce qu'ils se servent du même langage : d'où il arrive souvent que nous croyons être d'avis contraires, quoique nous défendions les mêmes sentimens. Dans ces occasions, il suffiroit d'expliquer le sens des termes, pour faire évanouir les sujets de disputes, & pour rendre sensible le frivole de bien des questions que nous regardons comme importantes. Locke en donne un exemple qui mérite d'être rapporté.

» Je me trouvai, dit-il, un jour dans » une assemblée de médecins habiles & » pleins d'esprit, où l'on vint à examiner par hazard si quelque *liqueur* passoit à travers les filamens des nerfs : » les sentimens furent partagés, & la » dispute dura assez longtems, chacun » proposant de part & d'autre différens » argumens pour appuyer son opinion. » Comme je me suis mis dans l'esprit » depuis longtems, qu'il pourroit bien » être que la plus grande partie des » disputes roule plutôt sur la signification des mots que sur une différence » réelle qui se trouve dans la maniere

» de concevoir les choses, je m'avisai
» de demander à ces messieurs qu'avant
» de pousser plus loin cette dispute, ils
» voulussent premierement examiner &
» établir entr'eux ce que signifioit le
» mot de *liqueur*. Ils furent d'abord un
» peu surpris de cette proposition; &,
» s'ils eussent été moins polis, ils l'au-
» roient peut-être regardée avec mépris
» comme frivole & extravagante, puis-
» qu'il n'y avoit personne dans cette
» assemblée qui ne crût entendre par-
» faitement ce que signifioit le mot de
» *liqueur*, qui, je crois, n'est pas effe-
» ctivement un des noms des substances
» le plus embarrassé. Quoiqu'il en soit,
» ils eurent la complaisance de céder
» à mes instances; & ils trouverent
» enfin, après avoir examiné la chose,
» que la signification de ce mot n'étoit
» pas si déterminée ni si certaine qu'ils
» l'avoient tous cru jusqu'alors, &
» qu'au contraire chacun d'eux le fai-
» soit signe d'une différente idée com-
» plexe. Ils virent par-là que le fort de
» leur dispute rouloit sur la significa-
» tion de ce terme, & qu'ils conve-
» noient tous, à peu près, de la même
» chose; sçavoir, que quelque matiere
» fluide & subtile passoit à travers les

» pòrts des nerfs : quoiqu'il ne fût pas » ſi facile de déterminer ſi cette ma- » tiere devoit porter le nom de liqueur, » ou non ; choſe qui, bien conſidérée » par chacun d'eux, fut jugée indigne » d'être miſe en diſpute. (*a*) «.

§. 114. La ſignification des noms des idées archétipes eſt encore plus incertaine que celle des noms des ſubſtances ; ſoit parce qu'on trouve rarement le modele des collections auſquelles ils appartiennent ; ſoit parce qu'il eſt ſouvent bien difficile d'en remarquer toutes les parties, quand même on en a le modele : les plus eſſentielles ſont préciſément celles qui nous échapent davantage. pour ſe faire, par exemple, l'idée d'une action criminelle, il ne ſuffit pas d'obſerver ce qu'elle a d'extérieur & de viſible ; il faut encore ſaiſir des choſes qui ne tombent pas ſous les ſens. Il faut pénétrer dans l'intention de celui qui la commet, découvrir le rapport qu'elle a avec la loi, & même quelquefois connoître pluſieurs circonſtances qui l'ont précédée. Tout cela demande un ſoin dont notre négligence, ou notre peu de ſagacité,

(*a*) Liv. III, ch. IX, §. XVI.

nous rend communément incapables.

§. 115. Il est curieux de remarquer avec quelle confiance on se sert du langage dans le moment même qu'on en abuse le plus. On croit s'entendre, quoiqu'on n'apporte aucune précaution pour y parvenir. L'usage des mots est devenu si familier, que nous ne doutons point qu'on ne doive saisir notre pensée aussi-tôt que nous les prononçons; comme si les idées ne pouvoient qu'être les mêmes dans celui qui parle & dans celui qui écoute. Au lieu de remédier à ces abus, les philosophes ont eux-mêmes affecté d'être obscurs. Chaque secte a été intéressée à imaginer des termes ambigus ou vuides de sens. C'est par-là qu'on a cherché à cacher les endroits foibles de tant de systêmes frivoles ou ridicules; & l'adresse à y réussir a passé, comme Locke le remarque (a), pour pénétration d'esprit & pour véritable sçavoir. Enfin il est venu des hommes qui, composant leur langage du jargon de toutes les sectes, ont soutenu le pour & le contre sur toutes sortes de matieres: talent qu'on a admiré, &

(a) Liv. III, chap. X.

qu'on admire peut-être encore ; mais qu'on traiteroit avec un souverain mépris, si l'on apprécioit mieux les choses. Pour prévenir tous ces abus, voici quelle doit être la signification précise des mots.

§. 116. Il ne faut se servir des signes que pour exprimer les idées qu'on a soi-même dans l'esprit. S'il s'agit des substances, les noms qu'on leur donne ne doivent se rapporter qu'aux qualités qu'on y a remarquées, & dont on a fait des collections. Ceux des idées archétypes ne doivent aussi désigner qu'un certain nombre d'idées simples, qu'on est en état de déterminer. Il faut sur-tout éviter de supposer légerement que les autres attachent aux mêmes mots les mêmes idées que nous. Quand on agite une question, notre premier soin doit être de considérer si les notions complexes des personnes avec qui nous nous entretenons, renferment un plus grand nombre d'idées simples que les notres. Si nous le soupçonnons plus grand, il faut nous informer de combien & de quelles especes d'idées : s'il nous paroît plus petit, nous devons faire connoître quelles idées simples nous y ajoutons de plus.

Quant aux noms généraux, nous ne

pouvons les regarder que comme des signes qui distinguent les différentes classes sous lesquelles nous distribuons nos idées ; & lorsqu'on dit qu'une substance appartient à une espece, nous devons entendre simplement qu'elle renferme les qualités qui sont contenues dans la notion complexe dont un certain mot est le signe.

Dans tout autre cas que celui des substances, l'essence de la chose se confond avec la notion que nous nous en sommes faite ; &, par conséquent, un même nom est également le signe de l'une & de l'autre. Un espace terminé par trois lignes est, tout à la fois, l'essence & la notion du triangle. Il en est de même de tout ce que les mathématiciens confondent sous le terme général de *grandeur*. Les philosophes, voyant qu'en mathématiques la notion de la chose emporte la connoissance de son essence, ont conclu précipitamment qu'il en étoit de même en physique, & se sont imaginés connoître l'essence même des substances.

Les idées en mathématiques étant déterminées d'une maniere sensible, la confusion de la notion de la chose avec son essence n'entraîne aucun abus ; mais

dans les ſciences où l'on raiſonne ſur des idées archétypes, il arrive qu'on en eſt moins en garde contre les diſputes de mot. On demande, par exemple, quelle eſt l'eſſence des poëmes dramatiques qu'on appelle *comédies*; & ſi certaines pieces, auſquelles on donne ce nom, méritent de le porter.

Je remarque que le premier qui a imaginé des Comédies, n'a point eu de modele : par conſéquent, l'eſſence de cette ſorte de poëmes étoit uniquement dans la notion qu'il s'en eſt faite. Ceux qui ſont venus après lui, ont ſucceſſivement ajouté quelque choſe à cette premiere notion, & ont par-là changé l'eſſence de la comédie. Nous avons le droit d'en faire autant; mais au lieu d'en uſer, nous conſultons les modeles que nous avons aujourd'hui, & nous formons notre idée d'après ceux qui nous plaiſent davantage. En conſéquence, nous n'admettons dans la claſſe des comédies que certaines pieces, & nous en excluons toutes les autres. Qu'on demande enſuite ſi tel poëme eſt une comédie, ou non; nous répondrons chacun ſelon les notions que nous nous ſommes faites; & comme elles ne ſont pas les mêmes, nous pa-

roîtrons prendre des partis différens. Si nous voulions substituer les idées à la place des noms, nous connoîtrions bientôt que nous ne différons que par la maniere de nous exprimer. Au lieu de borner ainsi la notion d'une chose, il seroit bien plus raisonnable de l'étendre à mesure qu'on trouve de nouveaux genres qui peuvent lui être subordonnés. Ce seroit ensuite une recherche curieuse & solide que d'examiner quel genre est supérieur aux autres.

On peut appliquer au poëme épique ce que je viens de dire de la comédie, puisqu'on agite comme de grandes questions : Si le Paradis perdu, le Lutrin, &c. sont des poëmes épiques.

Il suffit quelquefois d'avoir des idées incomplettes, pourvu qu'elles soient déterminées ; d'autrefois il est absolument nécessaire qu'elles soient complettes : cela dépend de l'objet qu'on a en vue. On devroit sur-tout distinguer si l'on parle des choses pour en rendre raison, ou seulement pour s'instruire. Dans le premier cas, ce n'est pas assez d'en avoir quelques idées, il faut les connoître à fonds. Mais un défaut assez général, c'est de décider sur tout avec des idées en petit nombre, & souvent même mal déterminées.

J'indiquerai, en traitant de la méthode, les moyens dont on peut se servir pour déterminer toujours les les idées que nous attachons à différens signes.

CHAPITRE XII.

Des Inversions.

§. 117. NOUS nous flatttons que le François a, sur les langues anciennes, l'avantage d'arranger les mots dans le discours, comme les idées s'arrangent d'elles-mêmes dans l'esprit; parce que nous nous imaginons que l'ordre le plus naturel demande qu'on fasse connoître le sujet dont on parle, avant d'indiquer ce qu'on en affirme; c'est-à-dire, que le verbe soit précédé de son nominatif & suivi de son régime. Cependant nous avons vu que, dans l'origine des langues, la construction la plus naturelle exigeoit un ordre tout différent.

Ce qu'on appelle ici naturel varie nécessairement selon le génie des langues, & se trouve dans quelques-unes plus étendu que dans d'autres. Le Latin en est la preuve; il allie des con-

structions tout-à fait contraires, & qui néanmoins paroissent également conformes à l'arrangement des idées. Telles sont celles-ci : *Alexander vicit Darium*, *Darium vicit Alexander.* Si nous n'adoptons que la premiere, *Alexandre a vaincu Darius*, ce n'est pas qu'elle soit seule naturelle ; mais c'est que nos déclinaisons ne permettent pas de concilier la clarté avec un ordre différent.

Sur quoi seroit fondée l'opinion de ceux qui prétendent que dans cette proposition, *Alexandre a vaincu Darius*, la construction françoise seroit seule naturelle ? qu'ils considerent la chose du côté des opérations de l'ame, ou du côté des idées, ils reconnoîtront qu'ils sont dans un préjugé. En la prenant du côté des opérations de l'ame, on peut supposer que les trois idées qui forment cette proposition se réveillent, tout à la fois, dans l'esprit de celui qui parle, ou qu'elles s'y réveillent successivement. Dans le premier cas, il n'y a point d'ordre entr'elles ; dans le second, il peut varier, parce qu'il est tout aussi naturel que les idées d'*Alexandre* & de *vaincre* se retracent à l'occasion de celle de *Darius*, comme il naturel que celle de *Darius* se retrace à l'occasion

à l'occaſion des deux autres.

L'erreur ne ſera pas moins ſenſible quand on enviſagera la choſe du côté des idées : car la ſubordination qui eſt entr'elles autoriſe également les deux conſtructions latines ; *Alexander vicit Darium*, *Darium vicit Alexander* : en voici la preuve.

Les idées ſe modifient dans le diſcours ſelon que l'une explique l'autre, l'étend, ou y met quelque reſtriction. Par-là elles ſont naturellement ſubordonnées entr'elles ; mais plus ou moins immédiatement, à proportion que leur liaiſon eſt elle-même plus ou moins immédiate. Le nominatif eſt lié avec le verbe, le verbe avec ſon régime, l'adjectif avec ſon ſubſtantif, &c. Mais la liaiſon n'eſt pas auſſi étroite entre le régime du verbe & ſon nominatif, puiſque ces deux noms ne ſe modifient que par le moyen du verbe. L'idée de *Darius*, par exemple, eſt immédiatement liée à celle de *vainquit*, celle de *vainquit* à celle d'*Alexandre ;* & la ſubordination qui eſt entre ces trois idées conſerve le même ordre.

Cette obſervation fait comprendre que, pour ne point choquer l'arrangement naturel des idées, il ſuffit de ſe

conformer à la plus grande liaison qui est entr'elles. Or c'est ce qui se rencontre également dans les deux constructions latines, *Alexander vicit Darium*, *Darium vicit Alexander*. Elles sont donc aussi naturelles l'une que l'autre. On ne se trompe à ce sujet, que parce qu'on prend pour plus naturel un ordre qui n'est qu'une habitude que le caractere de notre langue nous a fait contracter. Il y a cependant, dans le François même, des constructions qui auroient pu faire éviter cette erreur, puisque le nominatif y est beaucoup mieux après le verbe: on dit, par exemple, *Darius que vainquit Alexandre*.

§. 118. La subordination des idées est altérée à proportion qu'on se conforme moins à leur plus grande liaison, & pour lors les constructions cessent d'être naturelles. Telle seroit celle-ci, *vicit Darium Alexander*; car l'idée d'*Alexandre* seroit séparée de celle de *vicit* à laquelle elle doit être liée immédiatement.

§. 119. Les Auteurs Latins fournissent des exemples de toutes sortes de constructions. *Conferte hanc pacem cum illo bello*: En voilà une dans l'analogie de notre langue. *Hujus prætoris*

adventum, cum illius Imperatoris victoria; hujus cohortem impuram, cum illius exercitu invicto; hujus libidines, cum illius continentia : En voilà qui sont aussi naturelles que la premiere, puisque la liaison des idées n'y est point altérée; cependant notre langue ne les permettroit pas. Enfin la période est terminée par une construction qui n'est pas naturelle. *Ab illo qui cepit conditas, ab hoc qui constitutas accepit captas dicetis Syracusas. Syracusas* est séparé de *conditas, conditas* d'*ab illo*, &c. Ce qui est contraire à la subordination des idées.

§. 120. Les inversions, lorsqu'elles ne se conforment pas à la plus grande liaison des idées, auroient des inconvéniens, si langue Latine n'y remédioit par le rapport que les terminaisons mettent entre les mots qui ne devroient pas naturellement être séparés. Ce rapport est tel que l'esprit rapproche facilement les idées les plus écartées, pour les placer dans leur ordre : si ces constructions font quelque violence à la liaison des idées, elles ont d'ailleurs des avantages qu'il est important de connoître.

Le premier, c'est de donner plus d'harmonie au discours. En effet, puis-

que l'harmonie d'une langue consiste dans le mêlange des sons de toute espece, dans leur mouvement & dans les intervalles par où ils se succedent, on voit quelle harmonie devroient produire des inversions choisies avec goût : Cicéron donne pour un modele la période que je viens de rapporter (*a*).

§. 121. Un autre avantage, c'est d'augmenter la force & la vivacité du style : cela paroît par la facilité qu'on a de mettre chaque mot à la place où il doit naturellement produire le plus d'effet. Peut-être demandera-t'on par quelle raison un mot a plus de force dans un endroit que dans un autre.

Pour le comprendre, il ne faut que comparer une construction où les termes suivent la liaison des idées, avec celle où ils s'en écartent. Dans la premiere, les idées se présentent si naturellement, que l'esprit en voit toute la suite, sans que l'imagination ait presque d'exercice. Dans l'autre, les idées qui devroient se suivre immédiatement, sont trop séparées pour se saisir de la même maniere : mais si elle est faite avec adresse, les mots les plus éloignés se rapprochent

(*a*) Traité de l'orateur.

ſans effort, par le rapport que les terminaiſons mettent entr'eux. Ainſi le foible obſtacle qui vient de leur éloignement, ne paroît fait que pour exciter l'imagination; & les idées ne ſont diſperſées qu'afin que l'eſprit, obligé de les rapprocher lui-même, en ſente la liaiſon ou le contraſte avec plus de vivacité. Par cet artifice, toute la force d'une phraſe ſe réunit quelquefois dans le mot qui la termine. Par exemple,

. . . . Nec quicquam tibi prodeſt
Aërias tentaſſe domos, animoque rotundum
Percurriſſe polum, morituro [a]

Ce dernier mot (*morituro*) finit avec force, parce que l'eſprit ne peut le rapprocher de *tibi*, auquel il ſe rapporte, ſans ſe retracer naturellement tout ce qui l'en ſépare. Tranſpoſez *morituro*, conformément à la liaiſon des idées, & dites: *Nec quicquam tibi morituro*, &c. l'effet ne ſera plus le même, parce que l'imagination n'a plus le même exercice. ces ſortes d'inverſions participent au caractere du langage d'action, dont un ſeul ſigne équivaloit ſouvent à une phraſe entiere.

(a) Hor. liv. I, ode 28.

§. 122. De ce second avantage des inversions, il naît un troisieme : c'est qu'elles font un tableau ; je veux dire qu'elles réunissent dans un seul mot les circonstances d'une action, en quelque sorte comme un peintre les réunit sur une toile : si elles les offroient l'une après l'autre, ce ne seroit qu'un simple récit. Un exemple mettra ma pensée dans tout son jour.

Nymphæ flebant Daphnim extinctum funere crudeli : voilà une simple narration. J'apprends que les Nymphes pleuroient, qu'elles pleuroient Daphnis, que Daphnis étoit mort, &c. Ainsi, les circonstances venant l'une après l'autre, ne font sur moi qu'une légere impression. Mais qu'on change l'ordre des mots, & qu'on dise :

Extinctum Nymphæ crudeli funere Daphnim
Flebant (*a*)

l'effet est tout différent, parce qu'ayant lu *extinctum Nymphæ crudeli funere*, sans rien apprendre, je vois à *Daphnim* un premier coup de pinceau, à *flebant* j'en vois un second, & le tableau est achevé. Les Nymphes en pleurs, Daphnis

(*a*) Virg. Egl. V, v. 20.

mourant, cette mort accompagnée de tout ce qui peut rendre un deſtin déplorable, me frappent tout à la fois. Tel eſt le pouvoir des inverſions ſur l'imagination.

§. 123. Le dernier avantage que je trouve dans ces ſortes de conſtructions, c'eſt de rendre le ſtyle plus précis. En accoutumant l'eſprit à rapporter un terme à ceux qui, dans la même phraſe, en ſont les plus éloignés, elles l'accoutument à en éviter la répétition. Notre langue eſt ſi peu propre à nous faire prendre cette habitude, qu'on diroit que nous ne voyons le rapport de deux mots, qu'autant qu'ils ſe ſuivent immédiatement.

§. 124. Si nous comparons le François avec le Latin, nous trouverons des avantages & des inconvéniens de part & d'autre. De deux arrangemens d'idées également naturels, notre langue n'en permet ordinairement qu'un; elle eſt donc, par cet endroit, moins variée & moins propre à l'harmonie. Il eſt rare qu'elle ſouffre de ces inverſions où la liaiſon des idées s'altere; elle eſt donc naturellement moins vive. Mais elle ſe dédommage du côté de la ſimplicité & de la netteté de ſes tours.

Elle aime que ses constructions se conforment toujours à la plus grande liaison des idées. Par-là, elle accoutume de bonne heure l'esprit à saisir cette liaison; le rend naturellement plus exact, & lui communique peu-à peu ce caractere de simplicité & de netteté, par où elle est elle-même si supérieure dans bien des genres. Nous verrons ailleurs (*a*) combien ces avantages ont contribué aux progrès de l'esprit philosophique, & combien nous sommes dédommagés de la perte de quelques beautés particulieres aux langues anciennes. Afin qu'on ne pense pas que je promets un paradoxe, je ferai remarquer qu'il est naturel que nous nous accoutumions à lier nos idées conformément au génie de la langue dans laquelle nous sommes élevés, & que nous acquérions de la justesse, à proportion qu'elle en a elle-même davantage.

§. 125. Plus nos constructions sont simples, plus il est difficile d'en saisir le caractere. Il me semble qu'il étoit bien plus aisé d'écrire en latin. Les conjugaisons & les déclinaisons étoient d'une nature à prévenir beaucoup d'in-

(*a*) Dern. chap. de cette sect.

conveniens, dont nous ne pouvons nous garantir qu'avec bien de la peine. On réunissoit sans confusion dans une même période une grande quantité d'idées ; souvent même c'étoit une beauté. En François au contraire, on ne sauroit prendre trop de précaution pour ne faire entrer dans une phrase que les idées qui peuvent le plus naturellement s'y construire. Il faut une attention étonnante pour éviter les ambiguités que l'usage des pronoms occasionne. Enfin, que de ressources ne doit-on pas avoir, quand on se garantit de ces défauts, sans prendre de ces tours écartés qui font languir le discours ? mais, ces obstacles surmontés, y a-t'il rien de plus beau que les constructions de notre langue ?

§. 126. Au reste, je n'oserois me flatter de décider au gré de tout le monde la question sur la préférence de la langue Latine ou de la langue Françoise, par rapport au point que je traite dans ce chapitre. Il y a des esprits qui ne recherchent que l'ordre & la plus grande clarté, il y en a d'autres qu préferent la variété & la vivacité. Il est naturel qu'en ces occasions chacun juge par rapport à lui-même. Pour moi, il me

paroît que les avantages de ces deux langues sont si différens, qu'on ne peut gueres les comparer.

CHAPITRE XIII.

De l'Écriture (*a*).

§. 127. LES hommes, en état de se communiquer leurs pensées par des sons, sentirent la nécessité d'imaginer de nouveaux signes propres à les perpétuer & à les faire connoître à des personnes

(*a*) Cette section étoit presque achevée, quand l'essai sur les Hiérogliphes, traduit de l'Anglois de M. Warburthon, me tomba entre les mains : ouvrage où l'esprit philosophique & l'érudition regnent également. Je vis avec plaisir que j'avois pensé comme son auteur, que le langage a dû, dès les commencemens, être fort figuré & fort métaphorique. Mes propres réflexions m'avoient aussi conduit à remarquer que l'écriture n'avoit d'abord été qu'une simple peinture : mais je n'avois point encore tenté de découvrir par quels progrès on étoit arrivé à l'invention des lettres, & il me paroissoit difficile d'y réussir. La chose a été parfaitement exécutée par M. Warburthon ; j'ai extrait de son ouvrage tout ce que j'en dis, ou à peu près.

absentes (*a*). Alors l'imagination ne leur représenta que les mêmes images qu'ils avoient déja exprimées par des actions & par des mots, & qui avoient, dès le commencement, rendu le langage figuré & métaphorique. le moyen le plus naturel fut donc de dessiner les images des choses. Pour exprimer l'idée d'un homme ou d'un cheval, on représenta la forme de l'un ou de l'autre; & le premier essai de l'écriture ne fut qu'une simple peinture.

§. 128. C'est vraisemblablement à la nécessité de tracer ainsi nos pensées que la peinture doit son origine; & cette nécessité a sans doute concouru à conserver le langage d'action, comme celui qui pouvoit se peindre le plus aisément.

§. 129. Malgré les inconvéniens qui naissoient de cette méthode, les peuples les plus polis de l'Amérique n'en avoient pas su inventer de meilleure (*b*). Les Egyptiens plus ingénieux, ont été les premiers à se servir d'une voie plus abrégée, à laquelle on a donné le nom

(*a*) J'en ai donné les raisons, chap. VII de cette section.

(*b*) Les sauvages de Canada n'en ont pas d'autre.

d'Hiéroglyphes (*a*). Il paroît par le plus ou moins d'art des méthodes qu'ils ont imaginées, qu'ils n'ont inventé les lettres qu'après avoir suivi l'écriture dans tous ses progrès.

L'embarras que causoit l'énorme grosseur des volumes engagea à n'employer qu'une seule figure pour être le signe de plusieurs choses. Par ce moyen, l'écriture, qui n'étoit auparavant qu'une simple peinture, devint peinture & caractere ; ce qui constitue proprement l'hiéroglyphe. Tel fut le premier degré de perfection qu'acquit cette méthode grossiere de conserver les idées des

(*a*) Les Hiéroglyphes se distinguent en propres & en symboliques. Les propres se soudivisent en curiologiques & en tropiques. Les curiologiques substituoient une partie au tout ; & les tropiques représentoient une chose par une autre qui avoit avec elle quelque ressemblance ou analogie connue. Les uns & les autres servoient à divulguer. Les Hiéroglyphes symboliques servoient à tenir caché : on les distinguoit aussi en deux especes ; en tropiques & en énigmatiques. Pour former les symboles tropiques, on employoit les propriétés les moins connues des choses ; & les énigmatiques étoient composées du mystérieux assemblage de choses différentes & de parties de divers animaux. Voy. l'essai sur les Hyérogl. §. 20 & suiv.

hommes. On s'en eſt ſervi de trois manieres, qui, à conſulter la nature de la choſe, paroiſſent avoir été trouvées par degrés & dans trois tems différens. La premiere conſiſtoit à employer la principale circonſtance d'un ſujet pour tenir lieu du tout. Deux mains, par exemple, dont l'une tenoit un bouclier, & l'autre un arc, repréſentoient une bataille. La ſeconde, imaginée avec plus d'art, conſiſtoit à ſubſtituer l'inſtrument réel ou métaphorique de la choſe à la choſe même. Un œil placé d'une maniere éminente, étoit deſtiné à repréſenter la ſcience infinie de Dieu; & une épée repréſentoit un tyran. Enfin, on fit plus: on ſe ſervit pour repréſenter une choſe, d'une autre où l'on voyoit quelque reſſemblance ou quelque analogie; & ce fut la troiſieme maniere d'employer cette écriture. L'univers, par exemple, étoit repréſenté par un ſerpent; & la bigarrure de ſes taches déſignoit les étoiles.

§. 130. Le premier objet de ceux qui imaginerent les hiéroglyphes, fut de conſerver la mémoire des événemens, & de faire connoître les loix, les réglemens & tout ce qui a rapport aux matieres civiles. On eut donc ſoin, dans

les commencemens, de n'employer que les figures dont l'analogie étoit le plus à la portée de tout le monde : mais cette méthode fit donner dans le rafinement, à mesure que les philosophes s'appliquerent aux matieres de spéculation. Aussi-tôt qu'ils crurent avoir découvert dans les choses des qualités plus abstruses, quelques-uns, soit par singularité, soit pour cacher leurs connoissances au vulgaire, se plurent à choisir pour caractere des figures dont le rapport aux choses qu'ils vouloient exprimer n'étoit point connu. Pendant quelque tems, ils se bornerent aux figures dont la nature offre des modeles; mais, par la suite, elles ne leur parurent ni suffisantes ni assez commodes pour le grand nombre d'idées que leur imagination leur fournissoit. Ils formerent donc leurs hiéroglyphes de l'assemblage mystérieux de choses différentes, ou de partie de divers animaux : ce qui les rendit tout-à-fait énigmatiques.

§. 131. Enfin l'usage d'exprimer les pensées par des figures analogues, & le dessein d'en faire quelquefois un secret & un mystere, engagea à représenter les modes mêmes des substances par des images sensibles. On exprima

la franchise par un lievre ; l'impureté, par un bouc sauvage ; l'impudence, par une mouche ; la science, par une fourmi, &c. En un mot, on imagina des marques symboliques pour toutes les choses qui n'ont point de formes. On se contenta, dans ces occasions, d'un rapport quelconque : c'est la maniere dont on s'étoit déja conduit, quand on donna des noms aux idées qui s'éloignent des sens.

§. 132. » jusques-là, l'animal ou la » chose qui servoit à représenter, avoit » été dessiné au naturel. Mais lorsque » l'étude de la philosophie, qui avoit » occasionné l'écriture symbolique, eut » porté les sçavans d'Égypte à écrire » beaucoup sur divers sujets, ce dessein » exact, multipliant trop les volumes, » parut ennuyeux. On se servit donc » par degrés d'un autre caractere, que » nous pouvons appeller l'écriture cou» rante des hiéroglyphes. Il ressembloit » aux caracteres chinois ; &, après avoir » d'abord été formé du seul contour de » la figure, il devint à la longue une » sorte de marque. L'effet naturel que » produisit cette écriture courante, fut » de diminuer beaucoup de l'attention » qu'on donnoit au symbole, & de la

» fixer à la chose signifiée. Par ce moyen
» l'étude de l'écriture symbolique se
» trouva fort abrégée ; n'y ayant alors
» presque autre chose à faire qu'à
» se rappeller le pouvoir de la marque
» symbolique, au lieu qu'auparavant il
» falloit être instruit des propriétés de
» la chose ou de l'animal qui étoit em-
» ployé comme symbole. En un mot,
» cela réduisit cette sorte d'écriture à
» l'état où est présentement celle des
» Chinois «.

§. 133. Ces caracteres ayant essuyé autant de variations, il n'étoit pas aisé de reconnoître comment ils provenoient d'une écriture qui n'avoit été qu'une simple peinture. C'est pourquoi quelques savans sont tombés dans l'erreur de croire que l'écriture des Chinois n'a pas commencé comme celle des Egyptiens.

§. 134. » Voilà l'histoire générale de
» l'écriture conduite par une gradation
» simple depuis l'état de la peinture jus-
» qu'à celui de la lettre : car les lettres
» sont les derniers pas qui restent à faire
» après les marques Chinoises, qui
» d'un côté, participent de la nature
» des hiéroglyphes Egyptiens, & de
» l'autre, participent des lettres ; préci-
» sément de même que les hiéroglyphes

» participoient également des peintures » méxicaines & des caracteres Chinois. » Ces caracteres sont si voisins de notre » écriture, qu'un alphabet diminue sim- » plement l'embarras de leur nombre, » & en est l'abrégé succinct «.

§. 135. Malgré tous les avantages des lettres, les Egyptiens, longtems après qu'elles eurent été trouvées, conserverent encore l'usage des hiéroglypes. C'est que toute la science de ce peuple se trouvoit confiée à cette sorte d'écriture. La vénération qu'on avoit pour les livres, passa aux caracteres dont les savans perpétuerent l'usage. Mais ceux qui ignoroient les sciences ne furent pas tentés de continuer de se servir de cette écriture. Tout ce que put sur eux l'autorité des savans, fut de leur faire regarder ces caracteres avec respect, & comme des choses propres à embellir les monumens publics, où l'on continua de les employer. Peut-être même les prêtres Egyptiens voyoient-ils avec plaisir que peu à peu ils se trouvoient seuls avoir la clef d'une écriture qui conservoit les secrets de la religion. Voilà ce qui a donné lieu à l'erreur de ceux qui se sont imaginés que les hiéroglyphes renfermoient les plus grands mysteres.

§. 136. » Par ce détail on voit com» ment il est arrivé que ce qui devoit » son origine à la nécessité, a été dans » la suite employé au secret, & a été » cultivé pour l'ornement. Mais par un » effet de la révolution continuelle des » choses, ces mêmes figures qui avoient » d'abord été inventées pour la clarté, » & puis converties en mysteres, » ont repris à la longue leur premier » usage. Dans les siecles florissans de la » Grece & de Rome, elles étoient em» ployées sur les monumens & sur les » médailles, comme le moyen le plus » propre à faire connoître la pensée: de » sorte que le même symbole qui cachoit » en Egypte une sagesse profonde, étoit » entendu par le simple peuple en » Grece & à Rome «.

§. 137. Le langage dans ses progrès a suivi le sort de l'écriture. Dès les commencemens les figures & les métaphores furent, comme nous l'avons vu, nécessaires pour la clarté: nous allons rechercher comment elles se changerent en mysteres, & servirent ensuite à l'ornement, en finissant par être entendues de tout le monde.

CHAPITRE XIV.

De l'origine de la Fable, de la Parabole & de l'énigme, avec quelques détails sur l'usage des figures & des métaphores (a).

§. 138. PAR tout ce qui a été dit, il est évident que dans l'origine des langues c'étoit une nécessité pour les hommes de joindre le langage d'action à celui des sons articulés, & de ne parler qu'avec des images sensibles. D'ailleurs les connoissances aujourd'hui les plus communes, étoient si subtiles par rapport à eux, qu'elles ne pouvoient se trouver à leur portée qu'autant qu'elles se rapprochoient des sens. Enfin l'usage des conjonctions n'étant pas connu, il n'étoit pas encore possible de faire des raisonnemens. Ceux qui vouloient, par exemple, prouver combien il est avantageux d'obéir aux loix, ou de suivre les conseils des personnes plus expérimentées, n'avoient rien de plus simple que d'imaginer des faits

(a) La plus grande partie de ce Chapitre est encore tirée de l'Essai sur les Hiéroglyphes.

circonstanciés : l'évenement qu'ils rendoient contraire ou favorable selon leurs vues, avoit le double avantage d'éclairer & de persuader. Voilà l'origine de l'apologue ou de la fable. On voit que son premier objet fut l'instruction, & que, par conséquent, les sujets en furent empruntés des choses les plus familieres, & dont l'analogie étoit plus sensible ; ce fut d'abord parmi les hommes, ensuite parmi les bêtes, bientôt après parmi les plantes. Enfin l'esprit de subtilité, qui de tout tems a eu ses partisans, engagea à puiser dans les sources les plus éloignées. On étudia les propriétés les plus singulieres des êtres, pour en tirer des allusions fines & délicates ; de sorte que la fable fut par degrés changée en parabole, & enfin rendue mystérieuse au point de n'être plus qu'une énigme. Les énigmes devinrent d'autant plus à la mode que les sages, ou ceux qui se donnoient pour tels, crurent devoir cacher au vulgaire une partie de leurs connoissances. Par-là le langage imaginé pour la clarté fut changé en mystere. Rien ne retrace mieux le goût des premiers siecles, que les hommes qui n'ont aucune teinture des lettres : tout ce qui est figuré &

métaphorique leur plaît, quelle qu'en soit l'obscurité ; ils ne soupçonnent pas qu'il y ait dans ces occasions quelque choix à faire.

§. 139. Une autre cause a encore concouru à rendre le style de plus en plus figuré, c'est l'usage des hiéroglyphes. Ces deux manieres de communiquer nos pensées, ont dû nécessairement influer l'une sur l'autre (*a*). Il étoit nuturel en parlant d'une chose, de se servir du nom de la figure hiéroglyphiques qui en étoit le symbole : comme il l'avoit été à l'origine des hiéroglyphes de peindre les figures ausquelles l'usage avoit donné cours dans le langage. Aussi trouverons-nous » d'un côté, que dans l'écriture » hiéroglyphique, le soleil, la lune & » les étoiles, servoient à représenter » les États, les Empires, les Rois, les » Reines & les Grands ; que l'éclipse » & l'extinction de ces luminaires, mar- » quoient des désastres temporels ; que » le feu & l'inondation signifioit une dé- » solation produite par la guerre ou par

(*a*) Voyez dans M. Warburthon le parallele ingénieux qu'il fait entre l'apologue, la parabole, l'énigme, les figures & les métaphores d'un côté, & les différentes especes d'écriture de l'autre.

» la famine; & que les plantes & les » animaux indiquoient les qualités des » personnes en particulier, &c. Et d'un » autre côté, nous voyons que les Pro» phetes donnent aux Rois & aux Em» pires les noms des luminaires céleстes; » que leurs malheurs & leurs renver» semens sont représentés par l'éclipse » & l'extinction de ces mêmes lumi» naires; que les étoiles qui tombent » du Firmament, sont employées à dé» signer la destruction des grands; que » le tonnerre & les vents impétueux » marquent des invasions de la part des » ennemis; que les lions, les ours, les léo» pards, les boucs & les arbres fort » élevés désignent les Généraux d'ar» mées, les Conquérans & les Fonda» teurs des Empires. En un mot le style » prophétique semble être un hiérogly» phe parlant ».

§. 140. A mesure que l'écriture devint plus simple, le style le devint également. En oubliant la signification des hiéroglyphes, on perdit peu à peu l'usage de bien des figures & de bien des métaphores: mais il fallut des siecles pour rendre ce changement sensible. Le style des anciens Asiatiques étoit prodigieusement figuré: on trouve

même dans les Langues Grecque & Latine des traces de l'influence des hiéroglyphes sur le langage (*a*) ; & les Chinois qui se servent encore d'un caractere qui participe des hiéroglyphes, chargent leurs discours d'allégories, de comparaisons & de métaphores.

§. 141. Enfin les figures, après toutes ces révolutions, furent employées pour l'ornement du discours, quand les hommes eurent acquis des connoissances assez exactes & assez étendues des arts & des sciences, pour en tirer des images qui, sans jamais nuire à la clarté, étoient aussi riantes, aussi nobles, aussi sublimes, que la matiere le demandoit. Par la suite les langues ne purent que perdre dans les révolutions qu'elles essuyerent. On trouvera même l'époque de leur décadence dans ce tems où elles paroissent vouloir s'approprier de plus grandes beautés. On verra les figures & les métaphores s'accumuler & surcharger le style d'ornemens, au point que le fond ne paroîtra plus que l'accessoire. Quand ces momens sont arrivés, on peut retarder, mais on ne sau-

(*a*) *Annus*, par exemple, vient d'*Annulus* parce que l'année retourne sur elle-même.

roit empêcher la chûte d'une langue. Il y a dans les choses morales, comme dans les physiques, un dernier accroissement, après lequel il faut qu'elles dépérissent.

C'est ainsi que les figures & les métaphores, d'abord inventées par nécessité, ensuite choisies pour servir au mystere, sont devenues l'ornement du discours, lorsqu'elles ont pu être employées avec discernement; & c'est ainsi que dans la décadence des langues, elles ont porté les premiers coups par l'abus qu'on en a fait.

CHAPITRE XV.

Du Génie des Langues.

§. 142. DEUX choses concourent à former le caractere des peuples; le climat & le gouvernement. Le climat donne plus de vivacité ou plus de flegme; & par-là dispose plutôt à une forme de gouvernement qu'à une autre: mais ces dispositions s'alterent par mille circonstances. La stérilité ou l'abondance d'un pays, sa situation; les intérêts respectifs du peuple qui l'habite, avec ceux de ses voisins; les esprits inquiets qui le troublent, tant que le gouvernement

gouvernement n'est pas assis sur des fondemens solides; les hommes rares dont l'imagination subjugue celle de leurs concitoyens; tout cela & plusieurs autres causes contribuent à altérer, & même à changer quelquefois entierement les premiers goûts qu'une nation devoit à son climat. Le caractere d'un peuple souffre donc à peu près les mêmes variations que son gouvernement; & il ne se fixe point que celui-ci n'ait pris une forme constante.

§. 143. Ainsi que le gouvernement influe sur le caractere des Peuples, le caractere des Peuples influe sur celui des Langues. Il est naturel que les hommes toujours pressés par des besoins, & agités par quelque passion, ne parlent pas des choses sans faire connoître l'intérêt qu'ils y prennent. Il faut qu'ils attachent insensiblement aux mots des idées accessoires qui marquent la maniere dont ils sont affectés, & les jugemens qu'ils portent. C'est une observation facile à faire; car il n'y a presque personne dont les discours ne décelent enfin le vrai caractere, même dans ces momens où l'on apporte le plus de précaution à se cacher. Il ne faut qu'étudier un homme quelque tems pour apprendre son lan-

gage : je dis *son langage*, car chacun a le sien selon ses passions : je n'excepte que les hommes froids & flegmatiques ; ils se conforment plus aisément à celui des autres, & sont par cette raison plus difficiles à pénétrer.

Le caractere des Peuples se montre encore plus ouvertement que celui des particuliers. Une multitude ne sauroit agir de concert pour cacher ses passions. D'ailleurs nous ne songeons pas à faire un mystere de nos goûts quand ils sont communs à nos compatriotes. Au contraire nous en tirons vanité, & nous aimons qu'ils fassent reconnoître un pays qui nous a donné la naissance, & pour lequel nous sommes toujours prévenus. Tout confirme donc que chaque Langue exprime le caractere du Peuple qui la parle.

§. 144. Dans le Latin, par exemple, les termes d'agriculture emportent des idées de noblesse, qu'ils n'ont point dans notre Langue : la raison en est bien sensible. Quand les Romains jetterent les fondemens de leur Empire, ils ne connoissoient encore que les arts les plus nécessaires. Ils les estimerent d'autant plus, qu'il étoit également essentiel à chaque membre de la République

de s'en occuper ; & l'on s'accoutuma de bonne heure à regarder du même œil l'agriculture & le général qui la cultivoit. Par-là les termes de cet art s'approprierent les idées accessoires qui les ont annoblis. Ils les conserverent encore, quand la République Romaine donnoit dans le plus grand luxe ; parce que le caractere d'une Langue, sur-tout s'il est fixé par des Écrivains célebres, ne change pas aussi facilement que les mœurs d'un Peuple. Chez nous les dispositions d'esprit ont été toutes différentes dès l'établissement de la Monarchie. L'estime des Francs pour l'art militaire, auquel ils devoient un puissant empire, ne pouvoit que leur faire mépriser des arts qu'ils n'étoient pas obligés de cultiver par eux-mêmes, & dont ils abandonnoient le soin à des esclaves. Dès-lors les idées accessoires qu'on attacha aux termes d'agriculture, dûrent être bien différentes de celles qu'ils avoient dans la Langue Latine.

§. 145. Si le génie des Langues commence à se former d'après celui des Peuples, il n'acheve de se développer que par le secours des grands Écrivains. Pour en découvrir les progrès, il faut résoudre deux questions, qui ont été souvent

discutées, & jamais, ce me semble, bien éclaircies. C'est de savoir pourquoi les Arts & les Sciences ne sont pas également de tous les pays & de tous les siécles ; & pourquoi les grands hommes dans tous les genres sont presque contemporains.

La différence des climats a fourni une réponse à ces deux questions. S'il y a des nations chez qui les Arts & les Sciences n'ont pas pénétré, on prétend que le climat en est la vraie cause ; & s'il y en a où ils ont cessé d'être cultivés avec succès, on veut que le climat y ait changé. Mais c'est sans fondement qu'on supposeroit ce changement aussi subit & aussi considérable que les révolutions des Arts & des Sciences. Le climat n'influe que sur les organes ; le plus favorable ne peut produire que des machines mieux organisées, & vraisemblablement il en produit en tout tems un nombre à peu près égal. S'il étoit par-tout le même, on ne laisseroit pas de voir la même variété parmi les peuples : les uns, comme à présent, seroient éclairés, les autres croupiroient dans l'ignorance. Il faut donc des circonstances qui appliquant les hommes bien organisés aux choses pour lesquelles

ils sont propres, en développent les talens. Autrement ils seroient comme d'excellens automates qu'on laisseroit dépérir, faute d'en savoir entretenir le méchanisme, & faire jouer les ressorts. Le climat n'est donc pas la cause du progrès des Arts & des Sciences, il n'y est nécessaire que comme une condition essentielle.

§. 146. Les circonstances favorables au développement des génies se rencontrent chez une nation dans le tems où sa Langue commence à avoir des principes fixes, & un caractere décidé. Ce tems est donc l'époque des grands hommes. Cette observation se confirme par l'histoire des Arts; mais j'en vais donner une raison tirée de la nature même de la chose.

Les premiers tours qui s'introduisent dans une Langue, ne sont ni les plus clairs, ni les plus précis, ni les plus élégans; il n'y a qu'une longue expérience qui puisse peu à peu éclairer les hommes dans ce choix. Les Langues qui se forment des débris de plusieurs autres, rencontrent même de grands obstacles à leurs progrès. Ayant adopté quelque chose de chacune, elles ne sont qu'un amas bisarre de tours qui ne sont

point faits les uns pour les autres. On n'y trouve point cette analogie qui éclaire les Écrivains, & qui caractérise un langage. Telle a été la notre dans son établissement. C'est pourquoi nous avons été long-tems avant d'écrire en langue vulgaire, & que ceux qui les premiers en ont fait l'essai, n'ont pu donner de caractere soutenu à leur style.

§. 147. Si l'on se rappelle que l'exercice de l'imagination & de la mémoire dépend entierement de la liaison des idées, & que celle-ci est formée par le rapport & l'analogie des signes (*a*); on reconnoîtra que moins une Langue a de tours analogues, moins elle prête de secours à la mémoire & à l'imagination. Elle est donc peu propre à développer les talens. Il en est des Langues comme des chiffres des Géometres : elles donnent de nouvelles vûes, & étendent l'esprit à proportion qu'elles sont plus parfaites. Les succès de Newton ont été préparés par le choix qu'on avoit fait avant lui des signes, & par les méthodes de calcul, qu'on avoit imaginées. S'il fut venu plutôt, il eut pu être un grand homme pour son siecle,

(*a*) Premiere Partie. Sect. 2. Chapitres 3. & 4.

mais il ne seroit pas l'admiration du notre. Il en est de même dans les autres genres. Le succès des génies les mieux organisés dépend tout-à-fait des progrès du langage pour le siecle où ils vivent ; car les mots répondent aux signes des Géometres, & la maniere de les employer répond aux méthodes de calcul. On doit donc trouver dans une Langue qui manque de mots, ou qui n'a pas des constructions assez commodes, les mêmes obstacles qu'on trouvoit en Géométrie avant l'invention de l'algebre. Le François a été pendant longtems si peu favorable aux progrès de l'esprit, que si l'on pouvoit se représenter Corneille successivement dans les différens âges de la Monarchie, on lui trouveroit moins de génie à proportion qu'on s'éloigneroit davantage de celui où il a vécu, & l'on arriveroit enfin à un Corneille qui ne pourroit donner aucune preuve de talent.

§. 148. Peut-être m'objectera-t-on que des hommes tels que ce grand Poëte, devoient trouver dans les Langues savantes les secours que la Langue vulgaire leur refusoït.

Je réponds qu'accoutumés à concevoir les choses de la même maniere

qu'elles étoient exprimées dans la Langue qu'ils avoient apprise en naissant, leur esprit étoit naturellement retréci. Le peu de précision & d'exactitude ne pouvoit les choquer, parce qu'ils s'en étoient fait une habitude. Ils n'étoient donc pas encore capables de saisir tous les avantages des Langues savantes. En effet, qu'on remonte de siecles en siecles, on verra que plus notre Langue a été barbare, plus nous avons été éloignés de connoître la Langue Latine ; & que nous n'avons commencé à écrire bien en Latin, que quand nous avons été capables de le faire en François. D'ailleurs ce seroit bien peu connoître le génie des Langues, que de s'imaginer qu'on put faire passer tout d'un coup dans les plus grossieres les avantages des plus parfaites : ce ne peut être que l'ouvrage du tems. Pourquoi Marot, qui n'ignoroit pas le Latin, n'a-t-il pas un style aussi égal que Rousseau à qui il a servi de modele ? C'est uniquement parce que le François n'avoit pas encore fait assez de progrès. Rousseau, peut-être avec moins de talent, a donné un caractere plus égal au style Marotique, parce qu'il est venu dans des circonstances plus favorables ;

un siecle plutôt, il n'y eut pas réussi. La comparaison qu'on pourroit faire de Regnier avec Despreaux, confirme encore ce raisonnement.

§. 149. Il faut remarquer que dans une Langue qui ne s'est pas formée des débris de plusieurs autres, les progrès doivent être beaucoup plus prompts; parce qu'elle a dès son origine un caractere : c'est pourquoi les Grecs ont eu de bonne heure d'excellens Écrivains.

§. 150. Faisons naître un homme parfaitement bien organisé parmi des Peuples encore barbares, quoique habitans d'un climat favorable aux Arts & aux Sciences; je conçois qu'il peut acquérir assez d'esprit pour devenir un génie par rapport à ces Peuples, mais on voit évidemment qu'il lui est impossible d'égaler quelques-uns des hommes supérieurs du siecle de Louis XIV. La chose présentée dans ce point de vûe, est si sensible, qu'on ne sauroit la révoquer en doute.

Si la Langue de ces Peuples grossiers est un obstacle aux progrès de l'esprit, donnons-lui un degré de perfection, donnons-lui-en deux, trois, quatre; l'obstacle subsistera encore, & ne peut diminuer qu'à proportion des degrés qui auront été ajoutés. Il ne sera donc

progrès considérables. Cela est si vrai que, quoique les circonstances favorables à l'art militaire & au gouvernement soient les plus fréquentes, les Généraux & les Ministres du premier ordre appartiennent cependant au siecle des grands Ecrivans. Telle est l'influence des gens de lettres dans l'État; il me semble qu'on n'en avoit point encore connu toute l'étendue.

§. 153. Si les grands talens doivent leur développement aux progrès sensibles que le langage a fait avant eux, le langage doit à son tour aux talens de nouveaux progrès qui l'élevent à son dernier période : c'est ce que je vais expliquer.

Quoique les grands hommes tiennent par quelque endroit au caractere de leur nation, ils ont toujours quelque chose qui les en distingue. Ils voyent & sentent d'une maniere qui leur est propre; & pour exprimer leur maniere de voir & de sentir, ils sont obligés d'imaginer de nouveaux tours dans les regles de l'analogie, ou du moins en s'en écartant aussi peu qu'il est possible. Par-là ils se conforment au génie de leur Langue, & lui prêtent en même tems le leur. Corneille développe les intérêts

des grands, la politique des ambitieux, & tous les mouvemens de l'ame avec une noblesse & avec une force qui ne sont qu'à lui. Racine avec une douceur & avec une élégance qui caractérisent les petites passions, exprime l'amour, ses craintes & ses emportemens. La mollesse conduit le pinceau avec lequel Quinault peint les plaisirs & la volupté: & plusieurs autres écrivains qui ne sont plus, ou qui se distinguent parmi les modernes, ont chacun un caractere que notre Langue s'est peu à peu rendu propre. C'est aux poëtes que nous avons les premieres & peut-être aussi les plus grandes obligations. Assujettis à des regles qui les gênent, leur imagination fait de plus grands efforts, & produit nécessairement de nouveaux tours. Aussi les progrès subits du langage sont-ils toujours l'époque de quelque grand poëte. Les philosophes ne le perfectionnent que longtems après. Ils ont achevé de donner au notre cette exactitude & cette netteté qui sont son principal caractere, & qui nous fournissant les signes les plus commodes pour analyser nos idées, nous rendent capables d'appercevoir ce qu'il y a de plus fin dans chaque objet.

§. 154. Les philosophes remontent aux raisons des choses, donnent les regles des arts, expliquent ce qu'ils ont de plus caché, & par leurs leçons augmentent le nombre des bons juges. Mais si l'on considere les arts dans les parties qui demandent davantage d'imagination, les philosophes ne peuvent pas se flatter de contribuer à leurs progrès comme à ceux des sciences; ils paroissent au contraire y nuire. C'est que l'attention qu'on donne à la connoissance des regles, & la crainte qu'on a de paroître les ignorer, diminue le feu de l'imagination: car cette opération aime mieux être guidée par le sentiment & par l'impression vive des objets qui la frappent, que par une réflexion qui combine & qui calcule tout.

Il est vrai que la connoissance des regles peut être très-utile à ceux qui, dans le moment de la composition, donnent trop d'effort à leur génie pour ne les pas oublier, & qui ne se les rappellent que pour corriger leurs ouvrages. Mais il est bien difficile que les esprits qui se sentent quelque foiblesse, ne cherchent à s'étayer souvent des regles. Cependant peut-on réussir dans des ouvrages d'imagination, si l'on ne sait pas se

refuser de pareils secours ? Ne doit-on pas au moins se méfier de ses productions ? En général le siecle où les Philosophes développent les préceptes des Arts, est celui des ouvrages communément mieux faits & mieux écrits ; mais les artisans de génie y paroissent plus rares.

§. 155. Puisque le caractere des Langues se forme peu à peu & conformément à celui des Peuples, il doit nécessairement avoir quelque qualité dominante. Il n'est donc pas possible que les mêmes avantages soient communs au même point à plusieurs Langues. La plus parfaite seroit celle qui les réuniroit tous dans le degré qui leur permet de compatir ensemble : car ce seroit sans doute un défaut qu'une Langue excellât si fort dans un genre, qu'elle ne fut point propre pour les autres. Peut-être que le caractere que la notre montre dans les Ouvrages de Quinault & de la Fontaine, prouve que nous n'aurons jamais de Poëte qui égale la force de Milton ; & que le caractere de force qui paroît dans le Paradis perdu, prouve que les Anglois n'auront jamais de Poëte égal à Quinault & à la Fontaine (*a*).

(*a*) Je hasarde cette conjecture d'après ce

§. 156. L'analyse & l'imagination sont deux opérations si différentes, qu'elles mettent ordinairement des obstacles aux progrès l'une de l'autre. Il n'y a que dans un certain tempérament, qu'elles puissent se prêter mutuellement des secours sans se nuire ; & ce tempérament est ce milieu dont j'ai déja eu occasion de parler (*b*). Il est donc bien difficile que les mêmes Langues favorisent également l'exercice de ces deux opérations. La notre par la simplicité & la netteté de ses constructions donne de bonne heure à l'esprit une exactitude, dont il se fait insensiblement une habitude, & qui prépare beaucoup les progrès de l'analyse ; mais elle est peu favorable à l'imagination. Les inversions des Langues anciennes étoient au contraire un obstacle à l'analyse, à proportion que, contribuant davantage à l'exercice de l'imagination, elles le rendoient plus naturel que celui des autres opérations de l'ame. Voilà, je pense, une des causes de la supériorité des philosophes modernes sur les philosophes anciens.

---

que j'entends dire du poëme de Milton : car je ne sais pas l'Anglois.

(*b*) Premiere partie, page 53.

Une Langue aussi sage que la notre dans le choix des figures & des tours, devoit l'être à plus forte raison dans la maniere de raisonner.

Il faudroit, afin de fixer nos idées, imaginer deux Langues : l'une qui donnât tant d'exercice à l'imagination, que les hommes qui la parleroient, déraisonneroient sans cesse ; l'autre qui exerçât au contraire si fort l'analyse, que les hommes à qui elle seroit naturelle, se conduiroient jusques dans leurs plaisirs, comme des géometres qui cherchent la solution d'un problême. Entre ces deux extrémités, nous pourrions nous représenter toutes les Langues possibles, leur voir prendre différens caracteres selon l'extrémité dont elles se rapprocheroient, & se dédommager des avantages qu'elles perdroient d'un côté, par ceux qu'elles acquerroient de l'autre. La plus parfaite occuperoit le milieu, & le peuple qui la parleroit, seroit un peuple de grands hommes.

Si le caractere des langues, pourra-t-on me dire, est une raison de la supériorité des philosophes modernes sur les philosophes anciens, ne sera-ce pas une conséquence que les poëtes anciens soient supérieurs aux poëtes modernes ?

Je répond que non : l'analyse n'emprunte des secours que du langage ; ainsi elle ne peut avoir lieu qu'autant que les Langues la favorisent : nous avons vu au contraire que les causes qui contribuent aux progrès de l'imagination, sont beaucoup plus étendues ; il n'y a même rien qui ne soit propre à faciliter l'exercice de cette opération. Si dans certains genres les Grecs & les Romains ont des poëtes supérieurs aux notres, nous en avons dans d'autres genres de supérieurs aux leurs. Quel poëte de l'antiquité peut être mis à côté de Corneille ou de moliere ?

§. 157. Le moyen le plus simple pour juger quelle Langue excelle dans un plus grand nombre de genres, ce seroit de compter les Auteurs originaux de chacune. Je doute que la notre eût par-là quelque désavantage.

§. 158. Après avoir montré les causes des derniers progrès du langage, il est à propos de rechercher celles de sa décadence : elles sont les mêmes, & elles ne produisent des effets si contraires que par la nature des circonstances. Il en est à peu près ici comme dans le Physique, où le même mouvement qui a été un principe de vie, devient un principe de destruction.

Quand une Langue a dans chaque genre des Écrivains originaux, plus un homme a de génie, plus il croit appper-cevoir d'obstacles à les surpasser. Les égaler ce ne seroit pas assez pour son ambition : il veut, comme eux, être le premier dans son genre. Il tente donc une route nouvelle. Mais parce que les styles analogues au caractere de la Langue & au sien, sont saisis par ceux qui l'ont précédé, il ne lui reste qu'à s'écarter de l'analogie. Ainsi pour être original, il est obligé de préparer la ruine d'une Langue, dont un siecle plutôt il eut hâté les progrès.

§. 159. Si des Écrivains tels que lui sont critiqués, ils ont trop de talens pour n'avoir pas de grands succès. La facilité de copier leurs défauts, persuade bientôt à des esprits médiocres, qu'il ne tient qu'à eux d'arriver à une égale réputation. C'est alors qu'on voit naître le regne des pensées subtiles & détournées, des antitheses précieuses, des paradoxes brillans, des tours frivoles, des expressions recherchées, des mots faits sans nécessité, &, pour tout dire, du jargon des beaux esprits gâtés par une mauvaise métaphysique. Le Public applaudit : les Ouvrages frivoles,

ridicules, qui ne naissent que pour un instant, se multiplient : le mauvais goût passe dans les Arts & dans les Sciences; & les talens deviennent rares de plus en plus.

§. 160. Je ne doute pas que je ne sois contredit sur ce que j'ai avancé touchant le caractere des Langues. J'ai souvent rencontré des personnes qui croyent toutes les Langues également propres pour tous les genres, & qui prétendent qu'un homme organisé comme Corneille, dans quelque siecle qu'il eut vécu, & dans quelque idiôme qu'il eut écrit, eut donné les mêmes preuves de talens.

Les signes sont arbitraires la premiere fois qu'on les emploie; c'est peut-être ce qui a fait croire qu'ils ne sauroient avoir de caractere. Mais je demande s'il n'est pas naturel à chaque nation de combiner ses idées selon le génie qui lui est propre; & de joindre à un certain fonds d'idées principales, différentes idées accessoires, selon qu'elle est différemment affectée? Or ces combinaisons autorisées par un long usage, sont proprement ce qui constitue le génie d'une Langue. Il peut être plus ou moins étendu: cela dépend du nombre & de

la variété des tours reçus, & de l'analogie, qui au besoin fournit les moyens d'en inventer. Il n'est point au pouvoir d'un homme de changer entierement ce caractere. Aussi-tôt qu'on s'en écarte, on parle un langage étranger, & on cesse d'être entendu. C'est au tems à amener des changemens aussi considérables, en plaçant tout un peuple dans des circonstances qui l'engagent à envisager les choses tout autrement qu'il ne faisoit.

§. 161. De tous les Écrivains, c'est chez les Poëtes que le génie des Langues s'exprime le plus vivement. De-là la difficulté de les traduire : elle telle qu'avec du talent il seroit plus aisé de les surpasser souvent, que de les égaler toujours. A la rigueur on pourroit même dire qu'il est impossible d'en donner de bonnes traductions : car les raisons qui qui prouvent que deux Langues ne sauroient avoir le même caractere, prouvent que les mêmes pensées peuvent rarement être rendues dans l'une & dans l'autre avec les mêmes beautés.

En parlant de la prosodie & des inversions, j'ai dit des choses qui peuvent se rapporter au sujet de ce Chapitre ; je ne les répeterai pas.

§. 162. Par cette histoire des progrès du langage, chacun peut s'appercevoir que les Langues, pour quelqu'un qui les connoîtroit bien, seroient une peinture du caractere & du génie de chaque peuple. Il y verroit comment l'imagination a combiné les idées d'après les préjugés & les passions; il y verroit se former chez chaque nation un esprit différent à proportion qu'il y auroit moins de commerce entr'elles. Mais si les mœurs ont influé sur le langage, celui-ci, lorsque les Écrivains célebres en eurent fixé les regles, influa à son tour sur les mœurs, & conserva longtems à chaque peuple son caractere.

§. 163. Peut-être prendra-t-on toute cette histoire pour un roman: mais on ne peut du moins lui refuser la vraisemblance. J'ai peine à croire que la méthode que j'ai suivie, m'ait souvent fait tomber dans l'erreur: car j'ai eu pour objet de ne rien avancer que sur la supposition qu'un langage a toujours été imaginé sur le modele de celui qui l'a immédiatement précédé. J'ai vu dans le langage d'action le germe des Langues & de tous les Arts qui peuvent servir à exprimer nos pensées: j'ai observé les circonstances qui ont été propres à dé-

velopper ce germe ; & non ſeulement j'en ai vu naître ces Arts ; mais encore j'ai ſuivi leurs progrès, & j'en ai expliqué les différens caracteres. En un mot, j'ai, ce me ſemble, démontré d'une maniere ſenſible que les choſes qui nous paroiſſent les plus ſingulieres, ont été les plus naturelles dans leur tems, & qu'il n'eſt arrivé que ce qui devoit arriver.

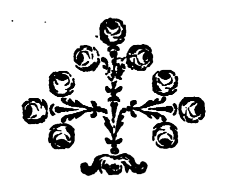




SECTION SECONDE.

De la Méthode.

C'EST à la connoissance que nous avons acquise des opérations de l'ame & des causes de leurs progrès, à nous apprendre la conduite que nous devons tenir dans la recherche de la vérité. Il n'étoit pas possible auparavant de nous faire une bonne méthode; mais il me semble qu'actuellement elle se découvre d'elle-même, & qu'elle est une suite naturelle des recherches que nous avons faites. Il suffira de développer quelques-unes des réflexions qui sont répandues dans cet Ouvrage.



CHAP.

CHAPITRE PREMIER.

De la premiere cauſe de nos Erreurs, & de l'origine de la vérité.

§. 1. PLUSIEURS Philoſophes ont relevé d'une maniere éloquente grand nombre d'erreurs qu'on attribue aux ſens, à l'imagination & aux paſſions: mais ils ne peuvent pas ſe flatter qu'on ait recueilli de leurs ouvrages tout le fruit qu'ils s'en étoient promis. Leur théorie trop imparfaite eſt peu propre à éclairer dans la pratique. L'imagination & les paſſions ſe replient de tant de manieres, & dépendent ſi fort des tempéramens, des tems & des circonſtances, qu'il eſt impoſſible de dévoiler tous les reſſorts qu'elles font agir, & qu'il eſt très-naurel que chacun ſe flatte de n'être pas dans le cas de ceux qu'elles égarent.

Semblable à un homme d'un foible tempérament, qui ne releve d'une maladie que pour retomber dans une autre, l'eſprit, au lieu de quitter ſes erreurs, ne fait ſouvent qu'en changer. Pour délivrer de toutes ſes maladies

un homme d'une foible constitution, il faudroit lui faire un tempérament tout nouveau : pour corriger notre esprit de toutes ses foiblesses, il faudroit lui donner de nouvelles vues, &, sans s'arrêter au détail de ses maladies, remonter à leur source même, & la tarir.

§. 2. Nous la trouverons, cette source, dans l'habitude où nous sommes de raisonner sur des choses dont nous n'avons point d'idées, ou dont nous n'avons que des idées mal déterminées. Il est à propos de rechercher ici la cause de cette habitude, afin de connoître l'origine de nos erreurs d'une manière convaincante, & de savoir avec quel esprit de critique on doit entreprendre la lecture des Philosophes.

§. 3. Encore enfans, incapables de réflexion, nos besoins sont tout ce qui nous occupe. Cependant les objets font sur nos sens des impressions d'autant plus profondes, qu'ils y trouvent moins de résistance. Les organes se développent lentement, la raison vient avec plus de lenteur encore, & nous nous remplissons d'idées & de maximes telles que le hasard & une mauvaise éducation les présentent. Parvenus à un âge où l'esprit commence à

mettre de l'ordre dans ses pensées, nous ne voyons encore que des choses avec lesquelles nous sommes depuis longtems familiarisés. Ainsi nous ne balançons pas à croire qu'elles sont, & qu'elles sont telles, parce qu'il nous paroît naturel qu'elles soient, & qu'elles soient telles. Elles sont si vivement gravées dans notre cerveau, que nous ne saurions penser qu'elles ne fussent pas, ou qu'elles fussent autrement. De-là cette indifférence pour connoître les choses avec lesquelles nous sommes accoutumés, & ces mouvemens de curiosité pour tout ce qui paroît de nouveau.

§. 4. Quand nous commençons à réfléchir, nous ne voyons pas comment les idées & les maximes, que nous trouvons en nous, auroient pu s'y introduire; nous ne nous rappellons pas d'en avoir été privés. Nous en jouissons donc avec sécurité. Quelque défectueuses qu'elles soient, nous les prenons pour des notions évidentes par elles-mêmes : nous leur donnons les noms de *raison*, de *lumiere naturelle, ou née avec nous*, de *principes gravés, imprimés dans l'ame*. Nous nous en rapportons d'autant plus volontiers à ces idées, que nous croyons que, si elles

nous trompoient, Dieu seroit la cause de notre erreur, parce que nous les regardons comme l'unique moyen qu'il nous ait donné pour arriver à la vérité. C'est ainsi que des notions avec lesquelles nous ne sommes que familiarisés, nous paroissent des principes de la derniere évidence.

§. 5. Ce qui accoutume notre esprit à cette inexactitude, c'est la maniere dont nous nous formons au langage. Nous n'atteignons l'âge de raison que longtems après avoir contracté l'usage de la parole. Si l'on excepte les mots destinés à faire connoître nos besoins, c'est ordinairement le hasard qui nous a donné occasion d'entendre certains sons plutôt que d'autres, & qui a décidé des idées que nous leur avons attachées. Pour peu qu'en réfléchissant sur les enfans que nous voyons, nous nous rappellions l'état par où nous avons passé, nous reconnoîtrons qu'il n'y a rien de moins exact que l'emploi que nous faisons ordinairement des mots. Cela n'est pas étonnant. Nous entendions des expressions dont la signification, quoique bien déterminée par l'usage, étoit si composée, que nous n'avions ni assez d'expérience, ni assez

de pénétration pour la ſaiſir : nous en entendions d'autres qui ne préſentoient jamais deux fois la même idée, ou qui même étoient tout-à-fait vuides de ſens. Pour juger de l'impoſſibilité où nous étions de nous en ſervir avec diſcernement, il ne faut que remarquer l'embarras où nous ſommes encore ſouvent de le faire.

§. 6. Cependant l'uſage de joindre les ſignes avec les choſes nous eſt devenu ſi naturel, quand nous n'étions pas encore en état d'en peſer la valeur, que nous nous ſommes accoutumés à rapporter les noms à la réalité même des objets, & que nous avons cru qu'ils en expliquoient parfaitement l'eſſence. On s'eſt imaginé qu'il y a des idées innées, parce qu'en effet il y en a qui ſont les mêmes chez tous les hommes : nous n'aurions pas manqué de juger que notre langage eſt inné, ſi nous n'avions ſu que les autres peuples en parlent de tout différens. Il ſemble que dans nos recherches tous nos efforts ne tendent qu'à trouver de nouvelles expreſſions. A peine en avons-nous imaginé, que nous croyons avoir acquis de nouvelles connoiſſances. L'amour propre nous per-

suade aisément que nous connoissons les choses, lorsque nous avons longtems cherché à les connoître, & que nous en avons beaucoup parlé.

§. 7. En rappellant nos erreurs à l'origine que je viens d'indiquer, on les renferme dans une cause unique, & qui est telle que nous ne saurions nous cacher qu'elle n'ait eu jusqu'ici beaucoup de part dans nos jugemens. Peut-être même pourroit-on obliger les Philosophes les plus prévenus de convenir qu'elle a jetté les premiers fondemens de leurs systêmes : il ne faudroit que les interroger avec adresse. En effet si nos passions occasionnent des erreurs, c'est qu'elles abusent d'un principe vague, d'une expression métaphorique & d'un terme équivoque, pour en faire des applications d'où nous puissions déduire les opinions qui nous flattent. Si nous nous trompons, les principes vagues, les métaphores & les équivoques sont donc des causes antérieures à nos passions. Il suffira, par conséquent, de renoncer à ce vain langage pour dissiper tout l'artifice de l'erreur.

§. 8. Si l'origine de l'erreur est dans le défaut d'idées, ou dans des idées mal déterminées, celle de la vérité

doit être dans des idées bien déterminées : les Mathématiques en sont la preuve. Sur quelque sujet que nous ayons des idées exactes, elles seront toujours suffisantes pour nous faire discerner la vérité : si au contraire nous n'en avons pas, nous aurons beau prendre toutes les précautions imaginables, nous confondrons toujours tout. En un mot en métaphysique on marcheroit d'un pas assuré avec des idées bien determinées, & sans ces idées on s'égareroit même en arithmétique.

§. 9. Mais comment les arithméticiens ont-ils des idées si exactes ? C'est que connoissant de quelle maniere elles s'engendrent, ils sont toujours en état de les composer ou de les décomposer, pour les comparer selon tous leurs rapports. Ce n'est qu'en réfléchissant sur la génération des nombres, qu'on a trouvé les regles des combinaisons. Ceux qui n'ont pas réfléchi sur cette génération, peuvent calculer avec autant de justesse que les autres, parce que les regles sont sûres ; mais ne connoissant pas les raisons sur lesquelles elles sont fondées, ils n'ont point d'idées de ce qu'ils font, & sont incapables de découvrir de nouvelles regles.

§. 10. Or dans toutes les Sciences, comme en arithmétique, la vérité ne se découvre que par des compositions & des décompositions. Si l'on n'y raisonne pas ordinairement avec la même justesse, c'est qu'on n'a pas encore trouvé de regles sûres pour composer ou décomposer toujours exactement les idées, ce qui provient de ce qu'on n'a pas mêmes su les déterminer. Mais peut-être que les réflexions que nous avons faites sur l'origine de nos connoissances, nous fourniront les moyens d'y suppléer.

CHAPITRE II.

De la maniere de déterminer les idées ou leurs noms.

§. 11. C'EST un avis usé & généralement reçu que celui qu'on donne de prendre les mots dans le sens de l'usage. En effet, il semble d'abord qu'il n'y a pas d'autre moyen pour se faire entendre, que de parler comme les autres. J'ai cependant cru devoir tenir une conduite différente. Comme on a remarqué que, pour avoir de vérita-

bles connoissances, il faut recommencer dans les sciences sans se laisser prévenir en faveur des opinions accréditées; il m'a paru que, pour rendre le langage exact, on doit le reformer sans avoir égard à l'usage. Ce n'est pas que je veuille qu'on se fasse une loi d'attacher toujours aux termes des idées toutes différentes de celles qu'ils signifient ordinairement: ce seroit une affectation puérile & ridicule. L'usage est uniforme & constant pour les noms des idées simples & pour ceux de plusieurs notions familieres au commun des hommes; alors il n'y faut rien changer: mais lorsqu'il est question des idées complexes qui appartiennent plus particulierement à la métaphysique & à la morale, il n'y a rien de plus arbitraire, ou même souvent de plus capricieux. C'est ce qui m'a porté à croire que, pour donner de la clarté & de la précision au langage, il falloit reprendre les matériaux de nos connoissances, & en faire de nouvelles combinaisons sans égard pour celles qui se trouvent faites.

§. 12. Nous avons vu en examinant les progrès des langues, que l'usage ne fixe le sens des mots, que par le moyen

des circonstances où l'on parle (*a*). A la vérité il semble que ce soit le hasard qui dispose des circonstances: mais si nous savions nous-mêmes les choisir, nous pourrions faire dans toute occasion ce que le hasard nous fait faire dans quelques-unes; c'est-à-dire, déterminer exactement la signification des mots. Il n'y a pas d'autre moyen pour donner toujours de la précision au langage que celui qui lui en a donné toutes les fois qu'il en a eu. Il faudroit donc se mettre d'abord dans des circonstances sensibles, afin de faire des signes pour exprimer les premieres idées, qu'on acquerroit par sensation & par réflexion; & lorsqu'en réfléchissant sur celles-là, on en acquerroit de nouvelles, on feroit de nouveaux noms dont on détermineroit le sens, en plaçant les autres dans les circonstances où l'on se feroit trouvé, & en leur faisant faire les mêmes réflexions qu'on auroit faites. Alors les expressions succéderoient toujours aux idées: elles feroient donc claires & précises, puisqu'elles ne rendroient que ce que chacun auroit sensiblement éprouvé.

(a) Seconde Partie, Sect. I. Ch. IX.

§. 13. En effet, un homme qui commenceroit par se faire un langage à lui-même, & qui ne se proposeroit de s'entretenir avec les autres, qu'après avoir fixé le sens de ses expressions par des circonstances où il auroit su se placer, ne tomberoit dans aucun des défauts qui nous sont si ordinaires. Les noms des idées simples seroient clairs, parce qu'ils ne signifieroient que ce qu'il appercevroit dans des circonstances choisies: ceux des idées complexes seroient précis, parce qu'ils ne renfermeroient que les idées simples que certaines circonstances réuniroient d'une maniere déterminée. Enfin, quand il voudroit ajouter à ses premieres combinaisons, ou en retrancher quelque chose, les signes qu'il emploieroit, conserveroient la clarté des premiers, pourvu que ce qu'il auroit ajouté ou retranché, se trouvât marqué par de nouvelles circonstances. S'il vouloit ensuite faire part aux autres de ce qu'il auroit pensé, il n'auroit qu'à les placer dans les mêmes points de vue où il s'est trouvé lui-même, lorsqu'il a examiné les signes, & il les engageroit à lier les mêmes idées que lui aux mots qu'il auroit choisis.

§. 14. Au reste, quand je parle de faire des mots, ce n'est pas que je veuille qu'on propose des termes tout nouveaux. Ceux qui sont autorisés par l'usage, me paroissent d'ordinaire suffisans pour parler sur toutes sortes de matieres. Ce seroit même nuire à la clarté du langage, que d'inventer sur tout dans les sciences, des mots sans nécessité. Je me sers donc de cette façon de parler, *faire des mots*, parce que je ne voudrois pas qu'on commençât par exposer les termes, pour les définir ensuite, comme on fait ordinairement, mais parce qu'il faudroit qu'après s'être mis dans des circonstances où l'on sentiroit & où l'on verroit quelque chose, on donnât à ce qu'on sentiroit & à ce qu'on verroit un nom qu'on emprunteroit de l'usage. Ce tour m'a paru assez naturel, & d'ailleurs plus propre à marquer la différence qui se trouve entre la maniere dont je voudrois qu'on déterminât la signification des mots, & les définitions des Philosophes.

§. 15. Je crois qu'il seroit inutile de se gêner dans le dessein de n'employer que les expressions accréditées par le langage des Sçavans : peut-être même seroit-il plus avantageux de les tirer

du langage ordinaire. Quoique l'un ne soit pas plus exact que l'autre, je trouve cependant dans celui-ci un vice de moins. C'est que les gens du monde n'ayant pas autrement réfléchi sur les objets des sciences, conviendront assez volontiers de leur ignorance, & du peu d'exactitude des mots dont ils se servent. Les philosophes honteux d'avoir médité inutilement, sont toujours partisans entêtés des prétendus fruits de leurs veilles.

§. 16. Afin de faire mieux comprendre cette méthode, il faut entrer dans un plus grand détail, & appliquer aux différentes idées ce que nous venons d'exposer d'une maniere générale. Nous commencerons par les noms des idées simples.

L'obscurité & la confusion des mots vient de ce que nous leur donnons trop ou trop peu d'étendue, ou même de ce que nous nous en servons, sans leur avoir attaché d'idée. Il y en a beaucoup dont nous ne saisissons pas toute la signification; nous la prenons partie par partie, & nous y ajoutons ou nous en retranchons : d'où il se forme différentes combinaisons qui n'ont qu'un même signe, & d'où il arrive

que les mêmes mots ont dans la même bouche des acceptions bien différentes. D'ailleurs, comme l'étude des langues, avec quelque peu de soin qu'elle se fasse, ne laisse pas de demander quelque réflexion, on coupe court, & l'on rapporte les signes à des réalités dont on n'a point d'idée. Tels sont, dans le langage de bien des Philosophes, les termes d'*être*, de *substance*, d'*essence*, &c. Il est évident que ces défauts ne peuvent appartenir qu'aux idées qui sont l'ouvrage de l'esprit. Pour la signification des noms des idées simples, qui viennent immédiatement des sens, elle est connue tout à la fois; elle ne peut pas avoir pour objet des réalités imaginaires, parce qu'elle se rapporte immédiatement à de simples perceptions, qui sont en effet dans l'esprit telles qu'elles y paroissent. Ces sortes de termes ne peuvent donc être obscurs. Le sens en est si bien marqué par toutes les circonstances où nous nous trouvons naturellement, que les enfants mêmes ne sauroient s'y tromper. Pour peu qu'ils soient familiarisés avec leur langue, ils ne confondent point les noms des sensations, & ils ont des idées aussi claires de ces mots, *blanc*, *noir*,

rouge, *mouvement*, *repos*, *plaisir*, *douleur*, que nous-mêmes. Quant aux opérations de l'ame, ils en distinguent également les noms, pourvu qu'elles soient simples, & que les circonstances tournent leur réflexion de ce côté : car on voit par l'usage qu'ils font de ces mots, *oui*, *non*, *je veux*, *je ne veux pas*, qu'ils en saisissent la vraie signification.

§. 17. On m'objectera peut-être qu'il est démontré que les mêmes objets produisent différentes sensations dans différentes personnes ; que nous ne les voyons pas sous les mêmes idées de grandeur ; que nous n'y appercevons pas les mêmes couleurs, &c.

Je réponds que malgré cela nous nous entendrons toujours suffisamment par rapport au but qu'on se propose en métaphysique & en morale. Pour cette derniere, il n'est pas nécessaire de s'assurer, par exemple, que les mêmes châtimens produisent dans tous les hommes les mêmes sentimens de douleur, & que les mêmes récompenses soient suivies des mêmes sentimens de plaisirs. Quelle que soit la variété avec laquelle les causes du plaisir & de la douleur affectent les

hommes de différent tempérament; il suffit que le sens de ces mots, *plaisir*, *douleur*, soit si bien arrêté, que personne ne puisse s'y méprendre. Or les circonstances, où nous nous trouvons tous les jours, ne nous permettent pas de nous tromper dans l'usage que nous sommes obligés de faire de ces termes.

Pour la métaphysique, c'est assez que les sensations représentent de l'étendue, des figures & des couleurs. La variété qui se trouve entre les sensations de deux hommes, ne peut occasionner aucune confusion. Que, par exemple, ce que j'appelle *bleu* me paroisse constamment ce que d'autres appellent *verd*, & que ce que j'appelle *verd* me paroisse constamment ce que d'autres appellent *bleu*; nous nous entendrons aussi bien, quand nous dirons, *les prés sont verds, le ciel est bleu*, que si à l'occasion de ces objets nous avions tous les mêmes sensations. C'est qu'alors nous ne voulons dire autre chose, sinon que le ciel & les prés viennent à notre connoissance sous des apparences qui entrent dans notre ame par la vue, & que nous nommons *bleues*, *vertes*. Si l'on vouloit faire signifier à ces mots que nous avons précisément les mêmes sensations, ces

propositions ne deviendroient pas obscures; mais elles seroient fausses, ou du moins elles ne seroient pas suffisamment fondées, pour être regardées comme certaines.

§. 18. Je crois donc pouvoir conclure que les noms des idées simples, tant ceux des sensations que ceux des opérations de l'ame, peuvent être fort bien déterminés par des circonstaces; puisqu'ils le sont déja si exactement, que les enfants ne s'y trompent pas. Un Philosophe doit seulement avoir attention, lorsqu'il s'agit des sensations, d'éviter deux erreurs, où les hommes ont coutume de tomber par des jugemens précipités: l'une, c'est de croire que les sensations soient dans les objets; l'autre, dont nous venons de parler, que les mêmes objets produisent dans chacun de nous les mêmes sensations.

§. 19. Dès que les termes qui sont les signes des idées simples, sont exacts, rien n'empêche qu'on ne détermine ceux qui appartiennent aux autres idées. Il suffit pour cela de fixer le nombre & la qualité des idées simples dont on peut former une notion complexe. Ce qui fait qu'on trouve tant d'obstacles à arrêter, dans ces occasions, le sens

des noms, & qu'après bien des peines on y laisse encore beaucoup d'équivoque & d'obscurité, c'est qu'on prend les mots tels qu'on les trouve dans l'usage auquel on veut absolument se conformer. La morale fournit sur-tout des expressions si composées, & l'usage, que nous consultons, s'accorde si peu avec lui-même, qu'il est impossible que cette méthode ne nous fasse parler d'une maniere peu exacte, & ne nous fasse tomber dans bien des contradictions. Un homme qui ne s'appliqueroit d'abord à ne considérer que des idées simples, & qui ne les rassembleroit sous des signes qu'à mesure qu'il se familiariseroit avec elles, ne courroit certainement pas les mêmes dangers. les mots les plus composés, dont il seroit obligé de se servir, auroient constamment une signification déterminée, parce qu'en choisissant lui-même les idées simples qu'il voudroit leur attacher, & dont il auroit soin de fixer le nombre, il renfermeroit le sens de chacun dans des limites exactes.

§. 20. Mais si l'on ne veut renoncer à la vaine science de ceux qui rapportent les mots à des réalités qu'ils ne connoissent pas, il est inutile de penser

à donner de la préciſion au langage. L'arithmétique n'eſt démontrée dans toutes ſes parties, que parce que nous avons une idée exacte de l'unité, & que par l'art avec lequel nous nous ſervons des ſignes, nous déterminons combien de fois l'unité eſt ajoutée à elle-même dans les nombres les plus composés. Dans d'autres ſciences on veut avec des expreſſions vagues & obſcures, raiſonner ſur des idées complexes, & en découvrir les rapports. Pour ſentir combien cette conduite eſt peu raiſonnable, on n'a qu'à juger où nous en ſerions, ſi les hommes avoient pu mettre l'arithmétique dans la confuſion où ſe trouvent la Métaphyſique & la Morale.

§. 21. Les idées complexes ſont l'ouvrage de l'eſprit : ſi elles ſont défectueuſes, c'eſt parce que nous les avons mal faites : le ſeul moyen pour les corriger, c'eſt de les refaire. Il faut donc reprendre les matériaux de nos connoiſſances, & les mettre en œuvre, comme s'ils n'avoient pas encore été employés. Pour cette fin, il eſt à propos dans les commencemens de n'attacher aux ſons, que le plus petit nombre d'idées ſimples qu'il ſera poſſible ; de choiſir

celles que tout le monde peut appercevoir sans peine, en se plaçant dans les mêmes circonstances que nous; & de n'en ajouter de nouvelles, que quand on se sera familiarisé avec les premieres, & qu'on se trouvera dans des circonstances propres à les faire entrer dans l'esprit d'une maniere claire & précise. Par-là on s'accoutumera à joindre aux mots toutes sortes d'idées simples en quelque nombre qu'elles puissent être.

La liaison des idées avec les signes est une habitude qu'on ne sauroit contracter tout d'un coup, principalement s'il en résulte des notions fort composées. Les enfans ne parviennent que fort tard à avoir des idées précises des nombres 1000, 10000, &c. Ils ne peuvent les acquérir que par un long & fréquent usage, qui leur apprend à multiplier l'unité, & à fixer chaque collection par des noms particuliers. Il nous sera également impossible parmi la quantité d'idées complexes qui appartiennent à la métaphysique & à la morale, de donner de la précision aux termes que nous aurons choisis, si nous voulons dès la premiere fois & sans autre précaution les charger d'idées

simples. Il nous arrivera de les prendre tantôt dans un sens & bientôt après dans un autre, parce que n'ayant gravé que superficiellement dans notre esprit les collections d'idées, nous y ajouterons ou nous en retrancherons souvent quelque chose, sans nous en appercevoir. Mais si nous commençons à ne lier aux mots que peu d'idées, & si nous ne passons à de plus grandes collections qu'avec beaucoup d'ordre, nous nous accoutumerons à composer nos notions de plus en plus, sans les rendre moins fixes & moins assurées.

§. 22. Voilà la méthode que j'ai voulu suivre, principalement dans la troisieme Section de cet Ouvrage. Je n'ai pas commencé par exposer les noms des opérations de l'ame, pour les définir ensuite : mais je me suis appliqué à me placer dans les circonstances les plus propres à m'en faire remarquer le progrès ; & à mesure que je me suis fait des idées qui ajoutoient aux précédentes, je les ai fixées par des noms, en me conformant à l'usage, toutes les fois que je l'ai pu sans inconvénient.

§. 23. Nous avons deux sortes de notions complexes : les unes sont celles

que nous formons sur des modeles; les autres sont certaines combinaisons d'idées simples que l'esprit joint par un effet de son propre choix.

Ce seroit se proposer une méthode inutile dans la pratique, & même dangéreuses, que de vouloir se faire des notions des substances en rassemblant arbitrairement certaines idées simples. Ces notions nous représenteroient des substances qui n'existeroient nulle part; rassembleroient des propriétés qui ne seroient nulle part rassemblées; sépareroient celles qui seroient réunies, & ce seroit un effet du hasard, si elles se trouvoient quelquefois conformes à des modeles. Pour rendre les noms des substances clairs & précis, il faut donc consulter la nature, & ne leur faire signifier que les idées simples, que nous observerons exister ensemble.

§. 24. Il y a encore d'autres idées qui appartiennent aux substances, & qu'on nomme abstraites. Ce ne sont, comme je l'ai déja dit, que des idées plus ou moins simples ausquelles nous donnons notre attention, en cessant de penser aux autres idées simples qui co-existent avec elles. Si nous cessons de penser à la substance des corps

comme étant actuellement colorée & figurée, & que nous ne la considérions que comme quelque chose de mobile, de divisible, d'impénétrable, & d'une étendue indéterminée, nous aurons l'idée de la matiere; idée plus simple que celle des corps, dont elle n'est qu'une abstraction, quoiqu'il ait plû à bien des Philosophes de la réaliser. Si ensuite nous cessons de penser à la mobilité de la matiere, à sa divisibilité & à son impénétrabilité, pour ne réfléchir que sur son étendue indéterminée; nous nous formerons l'idée de l'espace pur, laquelle est encore plus simple. Il en est de même de toutes les abstractions, par où il paroît que les noms des idées les plus abstraites sont aussi faciles à déterminer, que ceux des substances mêmes.

§. 25. Pour déterminer les notions archétypes; c'est-à-dire, celles que nous avons des actions des hommes, & de toutes les choses qui sont du ressort de la morale, de la jurisprudence & des arts, il faut se conduire tout autrement que pour celles des substances. Les Législateurs n'avoient point de modeles, quand ils ont réuni la premiere fois certaines idées simples, dont

ils ont composé les Loix, & quand ils ont parlé de plusieurs actions humaines, avant d'avoir considéré s'il y en avoit des exemples quelque part. Les modeles des arts ne se sont pas non plus trouvés ailleurs que dans l'esprit des premiers inventeurs. Les substances telles que nous les connoissons, ne sont que certaines collections de propriétés qu'il ne dépend point de nous d'unir ni de séparer, & qu'il ne nous importe de connoître qu'autant qu'elles existent, & que de la maniere qu'elles existent. Les actions des hommes sont des combinaisons qui varient sans cesse, & dont il est souvent de notre intérêt d'avoir des idées, avant que nous en ayons vu des modeles. Si nous n'en formions les notions qu'à mesure que l'expérience les feroit venir à notre connoissance, ce seroit souvent trop tard. Nous sommes donc obligés de nous y prendre différemment; ainsi nous réunissons, ou séparons à notre choix certaines idées simples, ou bien nous adoptons les combinaisons que d'autres ont déja faites.

§. 26. Il y a cette différence entre les notions des substances & les notions archétypes, que nous regardons

celles-ci

celles-ci comme des modeles ausquels nous rapportons les choses extérieures, & que celles-là ne sont que des copies de ce que nous appercevons hors de nous. Pour la vérité des premieres, il faut que les combinaisons de notre esprit soient conformes à ce qu'on remarque dans les choses: pour la vérité des secondes, il suffit qu'au dehors les combinaisons en puissent être telles qu'elles sont dans notre esprit. La notion de la justice seroit vraie, quand même on ne trouveroit point d'action juste, parce que sa vérité consiste dans une collection d'idées, qui ne dépend point de ce qui se passe hors de nous. Celle du fer n'est vraie, qu'autant qu'elle est conforme à ce métal, parce qu'il en doit être le modele.

Par ce détail sur les idées archétypes, il est facile de s'appercevoir qu'il ne tiendra qu'à nous de fixer la signification de leurs noms, parce qu'il dépend de nous de déterminer les idées simples dont nous avons nous-mêmes formé des collections. On conçoit aussi que les autres entreront dans nos pensées, pourvu que nous les mettions dans des circonstances où les mêmes idées simples soient l'objet de leur es-

prit comme du notre, & où ils soient engagés à les réunir sous les mêmes noms que nous les aurons rassemblées.

Voilà les moyens que j'avois à proposer pour donner au langage toute la clarté & toute la précision dont il est susceptible. Je n'ai pas cru qu'il fallut rien changer aux noms des idées simples, parce que le sens m'en a paru suffisamment determiné par l'usage. Pour les idées complexes, elles sont faites avec si peu d'exactitude, qu'on ne peut se dispenser d'en reprendre les matériaux, & d'en faire de nouvelles combinaisons, sans égard pour celles qui ont été faites. Elles sont toutes l'ouvrage de l'esprit, celles qui sont le plus exactes, comme celles qui le sont le moins : si nous avons réussi dans quelques-unes, nous pouvons donc réussir dans les autres, pourvu que nous nous conduisions toujours avec la même adresse.



CHAPITRE III.

De l'ordre qu'on doit suivre dans la recherche de la vérité.

§. 27. Il me semble qu'une méthode qui a conduit à une vérité, peut conduire à une seconde, & que la meilleure doit être la même pour toutes les sciences. Il suffiroit donc de réfléchir sur les découvertes qui ont été faites, pour apprendre à en faire de nouvelles. Les plus simples seroient les plus propres à cet effet, parce qu'on remarqueroit avec moins de peine les moyens qui ont été mis en usage : ainsi je prendrai pour exemple les notions élémentaires des mathématiques, & je suppose que nous fussions dans le cas de les acquérir pour la premiere fois.

§. 28. Nous commencerions sans doute par nous faire l'idée de l'unité, & l'ajoutant plusieurs fois à elle-même, nous en formerions des collections que nous fixerions par des signes. Nous répéterions cette opération, & par ce moyen nous aurions bientôt sur les nombres autant d'idées complexes,

que nous souhaiterions d'en avoir. Nous réfléchirions ensuite sur la maniere dont elles se sont formées, nous en observerions les progrès, & nous apprendrions infailliblement les moyens de les décomposer. Dès-lors nous pourrions comparer les plus complexes avec les plus simples, & découvrir les propriétés des unes & des autres.

Dans cette méthode les opérations de l'esprit n'auroient pour objet que des idées simples ou des idées complexes que nous aurions formées, & dont nous connoîtrions parfaitement la génération. Nous ne trouverions donc point d'obstacle à découvrir les premiers rapports des grandeurs. Ceux-là connus, nous verrions plus facilement ceux qui les suivent immédiatement, & qui ne manqueroient pas de nous en faire appercevoir d'autres. Ainsi après avoir commencé par les plus simples, nous nous éleverions insensiblement aux plus composés, & nous nous ferions une suite de connoissances qui dépendroient si fort les unes des autres, qu'on ne pourroit arriver aux plus éloignées que par celles qui les auroient précédées.

§. 29. Les autres sciences, qui sont

également à la portée de l'esprit humain, n'ont pour principes que des idées simples, qui nous viennent par sensation & par réflexion. Pour en acquérir les notions complexes, nous n'avons, comme dans les mathématiques, d'autre moyen que de réunir les idées simples en différentes collections. Il y faut donc suivre le même ordre dans le progrès des idées, & apporter la même précaution dans le choix des signes.

Bien des préjugés s'opposent à cette conduite : mais voici le moyen que j'ai imaginé pour s'en garantir.

C'est dans l'enfance que nous nous sommes imbus des préjugés qui retardent les progrès de nos connoissances, & qui nous font tomber dans l'erreur. Un homme que Dieu créeroit d'un tempérament mûr, & avec des organes si bien développés, qu'il auroit dès les premiers instans un parfait usage de la raison, ne trouveroit pas dans la recherche de la vérité les mêmes obstacles que nous. Il n'inventeroit des signes qu'à mesure qu'il éprouveroit de nouvelles sensations, & qu'il feroit de nouvelles réflexions. Il combineroit ses premieres idées selon les circonstances

où il se trouveroit ; il fixeroit chaque collection par des noms particuliers ; & quand il voudroit comparer deux notions complexes, il pourroit aisément les analyser, parce qu'il ne trouveroit point de difficulté à les réduire aux idées simples dont il les auroit lui-même formées. Ainsi n'imaginant jamais des mots qu'après s'être fait des idées, ses notions seroient toujours exactement déterminées, & sa langue ne seroit point sujette aux obscurités & aux équivoques des notres. Imaginons-nous donc être à la place de cet homme, passons par toutes les circonstances où il doit se trouver, voyons avec lui ce qu'il sent, formons les mêmes réflexions, acquérons les mêmes idées, analysons-les avec le même soin, exprimons-les par de pareils signes, & faisons-nous, pour ainsi dire, une langue toute nouvelle.

§. 30. En ne raisonnant suivant cette méthode que sur des idées simples, ou sur des idées complexes qui seront l'ouvrage de l'esprit, nous aurons deux avantages : le premier, c'est que, connoissant la génération des idées sur lesquelles nous méditerons, nous n'avancerons point que nous ne sachions

où nous ſommes, comment nous y ſommes venus, & comment nous pourrions retourner ſur nos pas. Le ſecond, c'eſt que dans chaque matiere nous verrons ſenſiblement quelles ſont les bornes de nos connoiſſances; car nous les trouverons, lorſque les ſens ceſſeront de nous fournir des idées, & que, par conſéquent, l'eſprit ne pourra plus former de notions. Or rien ne me paroît plus important que de diſcerner les choſes auſquelles nous pouvons nous appliquer avec ſuccès, de celles où nous ne pouvons qu'échouer. Pour n'en avoir pas ſu faire la différence, les Philoſophes ont ſouvent perdu à examiner des queſtions inſolubles, un tems qu'ils auroient pu employer à des recherches utiles. On en voit un exemple dans les efforts qu'ils ont faits pour expliquer l'eſſence & la nature des êtres.

§. 31. Toutes les vérités ſe bornent aux rapports qui ſont entre des idées ſimples, entre des idées complexes, & entre une idée ſimple & une idée complexe. Par la méthode que je propoſe, on pourra éviter les erreurs où l'on tombe dans la recherche des unes & des autres.

Les idées simples ne peuvent donner lieu à aucune méprise. La cause de nos erreurs vient de ce que nous retranchons d'une idée quelque chose qui lui appartient, parce que nous n'en voyons pas toutes les parties ; ou de ce que nous lui ajoutons quelque chose qui ne lui appartient pas, parce que notre imagination juge précipitamment qu'elle renferme ce qu'elle ne contient point. Or nous ne pouvons rien retrancher d'une idée simple, puisque nous n'y distinguons point de parties ; & nous n'y pouvons rien ajouter, tant que nous la considérons comme simple, puisqu'elle perdroit sa simplicité.

Ce n'est que dans l'usage des notions complexes qu'on pourroit se tromper soit en ajoutant, soit en retranchant quelque chose mal à propos. Mais si nous les avons faites avec les précautions que je demande, il suffira, pour éviter les méprises, d'en reprendre la génération ; car par ce moyen nous y verrons ce qu'elles renferment, & rien de plus ni de moins. Cela étant, quelques comparaisons que nous fassions des idées simples & des idées complexes, nous ne leur attribuerons

jamais d'autres rapports que ceux qui leur appartiennent.

§. 32. Les Philosophes ne font des raisonnemens si obscurs & si confus, que parce qu'ils ne soupçonnent pas qu'il y ait des idées qui soient l'ouvrage de l'esprit, ou que, s'ils le soupçonnent, ils sont incapables d'en découvrir la génération. Prévenus que les idées sont innées, ou que, telles qu'elles sont, elles ont été bien faites, ils croyent n'y devoir rien changer, & les prennent telles que le hazard les présente. Comme on ne peut bien analyser que les idees qu'on a soi-même formées avec ordre, leurs analyses, ou plutôt leurs définitions sont presque toujours défectueuses. Ils étendent ou restreignent mal à propos la signification de leurs termes, ils la changent sans s'en appercevoir, ou même ils rapportent les mots à des notions vagues & à des réalités inintelligibles. Il faut qu'on me permette de le répéter; il faut donc se faire une nouvelle combinaison d'idées; commencer par les plus simples que les sens transmettent; en former des notions complexes, qui, en se combinant à leur tour, en produiront d'autres, &

ainsi de suite. Pourvu que nous consacrions des noms distincts à chaque collection, cette méthode ne peut manquer de nous faire éviter l'erreur.

§. 33. Descartes a eu raison de penser que pour arriver à des connoissances certaines, il falloit commencer par rejetter toutes celles que nous croyons avoir acquises : mais il s'est trompé, lorsqu'il a cru qu'il suffisoit pour cela de les révoquer en doute. Douter si deux & deux font quatre, si l'homme est un animal raisonnable, c'est avoir des idées de deux, de quatre, d'homme, d'animal, & de raisonnable. Le doute laisse donc subsister les idées telles qu'elles sont ; ainsi, nos erreurs venant de ce que nos idées ont été mal faites, il ne les sauroit prévenir. Il peut pendant un tems nous faire suspendre nos jugemens : mais enfin nous ne sortirons d'incertitude, qu'en consultant les idées qu'il n'a pas détruites ; & par conséquent, si elles sont vagues, & mal déterminées, elles nous égareront comme auparavant. Le doute de Descartes est donc inutile. Chacun peut éprouver par lui-même qu'il est encore impraticable : car si l'on compare des idées familieres &

bien déterminées, il n'est pas possible de douter des rapports qui sont entre elles. Telles sont, par exemple, celles des nombres.

§. 34. Si ce Philosophe n'avoit pas été prévenu pour les idées innées, il auroit vu que l'unique moyen de se faire un nouveau fonds de connoissances, étoit de détruire les idées mêmes, pour les reprendre à leur origine, c'est-à-dire, aux sensations. Par-là on peut remarquer une grande différence entre dire avec lui qu'il faut commencer par les choses les plus simples, ou suivant ce qu'il m'en paroît, par les idées les plus simples que les sens transmettent. Chez lui les choses les plus simples sont des idées innées, des principes généraux & des notions abstraites, qu'il regarde comme la source de nos connoissances. Dans la méthode que je propose, les idées les plus simples sont les premieres idées particulieres qui nous viennent par sensation & par réflexion. Ce sont les matériaux de nos connoissances, que nous combinerons selon les circonstances, pour en former des idées complexes, dont l'analyse nous découvrira les rapports. Il faut remarquer que je ne me

borne pas à dire qu'on doit commencer par les idées les plus simples ; mais je dis par les idées les plus simples *que les sens transmettent*, ce que j'ajoute afin qu'on ne les confonde pas avec les notions abstraites, ni avec les principes généraux des Philosophes. L'idée du solide, par exemple, toute complexe qu'elle est, est une des plus simples qui viennent immédiatement des sens. A mesure qu'on la décompose, on se forme des idées plus simples qu'elle, & qui s'éloignent dans la même proportion de celles que les sens transmettent. On la voit diminuer dans la surface, dans la ligne, & disparoître entierement dans le point (*a*).

§. 35. Il y a encore une différence entre la méthode de Descartes & celle que j'essaye d'établir. Selon lui, il faut commencer par définir les choses, & regarder les définitions comme des principes propres à en faire découvrir les propriétés. Je crois, au contraire, qu'il faut commencer par chercher les propriétes, & il me paroît que c'est avec fondement. Si les notions, que nous sommes capables d'acquérir, ne

(*a*) Je prends les mots de *surface*, *ligne*, *point*, dans le sens des Géometres.

sont, comme je l'ai fait voir, que différentes collections d'idées simples, que l'expérience nous a fait rassembler sous certains noms; il est bien plus naturel de les former, en cherchant les idées dans le même ordre que l'expérience les donne, que de commencer par les définitions, pour déduire ensuite les différentes propriétés des choses.

§. 36. Par ce détail on voit que l'ordre qu'on doit suivre dans la recherche de la vérité, est le même que j'ai déja eu occasion d'indiquer, en parlant de l'analyse. Il consiste à remonter à l'origine des idées, à en développer la génération, & à en faire différentes compositions ou décompositions, pour les comparer par tous les côtés qui peuvent en montrer les rapports. Je vais dire un mot sur la conduite qu'il me paroît qu'on doit tenir, pour rendre son esprit aussi propre aux découvertes, qu'il peut l'être.

§. 37. Il faut commencer par se rendre compte des connoissances qu'on a sur la matiere qu'on veut approfondir, en développer la génération, & en déterminer exactement les idées. Pour une vérité qu'on trouve par hasard, & dont on ne peut même s'assurer,

on court risque, lorsqu'on n'a que des idées vagues, de tomber dans bien des erreurs.

Les idées étant déterminées, il faut les comparer. Mais parce que la comparaison ne s'en fait pas toujours avec la même facilité, il est important de savoir nous servir de tout ce qui peut nous être de quelque secours. Pour cela on doit remarquer que, selon les habitudes que l'esprit s'est faites, il n'y a rien qui ne puisse nous aider à réfléchir. C'est qu'il n'est point d'objets ausquels nous n'ayons le pouvoir de lier nos idées, & qui par conséquent, ne soient propres à faciliter l'exercice de la mémoire & de l'imagination. Tout consiste à savoir former ces liaisons conformément au but qu'on se propose, & aux circonstances où on se trouve. Avec cette adresse, il ne sera pas nécessaire d'avoir, comme quelques Philosophes, la précaution de se retirer dans des solitudes, ou de s'enfermer dans un caveau, pour y méditer à la lueur d'une lampe. Ni le jour, ni les ténebres, ni le bruit, ni le silence, rien ne peut mettre obstacle à l'esprit d'un homme qui sait penser.

§. 38. Voici deux expériences que bien des personnes pourront avoir faites. Qu'on se recueille dans le silence & dans l'obscurité, le plus petit bruit ou la moindre lueur suffira pour distraire, si l'on est frappé de l'un ou de l'autre au moment qu'on ne s'y attendoit point. C'est que les idées dont on s'occupe, se lient naturellement avec la situation où l'on se trouve ; & qu'en conséquence les perceptions qui sont contraires à cette situation, ne peuvent survenir, qu'aussi-tôt l'ordre des idées ne soit troublé. On peut remarquer la même chose dans une supposition toute différente. Si, pendant le jour & au milieu du bruit, je réfléchis sur un objet, ce sera assez pour me donner une distraction, que la lumiere ou le bruit cesse tout-à-coup. Dans ce cas, comme dans le premier, les nouvelles perceptions que j'éprouve sont tout-à-fait contraires à l'état où j'étois auparavant. L'impression subite, qui se fait en moi, doit donc encore interrompre la suite de mes idées.

Cette seconde expérience fait voir que la lumiere & le bruit ne sont pas un obstacle à la réflexion : je crois même qu'il ne faudroit que de l'habi-

tude pour en tirer de grands secours. Il n'y a proprement que les révolutions inopinées, qui puissent nous distraire. Je dis *inopinées* : car quels que soient les changemens qui se font autour de nous, s'ils n'offrent rien à quoi nous ne devions naturellement nous attendre, ils ne font que nous appliquer plus fortement à l'objet dont nous voulions nous occuper. Combien de choses différentes ne rencontre-t-on pas quelquefois dans une même campagne ? Des côteaux abondans, des plaines arides, des rochers qui se perdent dans les nues, des bois où le bruit & le silence, la lumiere & les ténebres se succedent alternativement, &c. Cependant les Poëtes éprouvent tous les jours que cette variété les inspire ; c'est qu'étant liée avec les plus belles idées dont la poësie se pare, elle ne peut manquer de les réveiller. La vue, par exemple, d'un côteau abondant retrace le chant des oiseaux, le murmure des ruisseaux, le bonheur des bergers, leur vie douce & paisible, leurs amours, leur constance, leur fidélité, la pureté de leurs mœurs, &c. Beaucoup d'autres exemples pourroient prouver que l'homme

ne pense qu'autant qu'il emprunte des secours, soit des objets qui lui frappent les sens, soit de ceux dont son imagination lui retrace les images.

§. 39. J'ai dit que l'analyse est l'unique secret des découvertes : mais, demandera-t-on, quel est celui de l'analyse ? La liaison des idées. Quand je veux réfléchir sur un objet, je remarque d'abord que les idées que j'en ai, sont liées avec celles que je n'ai pas, & que je cherche. J'observe ensuite que les unes & les autres peuvent se combiner de bien des manieres, & que selon que les combinaisons varient, il y a entre les idées plus ou moins de liaison. Je puis donc supposer une combinaison où la liaison est aussi grande qu'elle peut l'être ; & plusieurs autres où la liaison va en diminuant, en sorte qu'elle cesse enfin d'être sensible. Si j'envisage un objet par un endroit qui n'a point de liaison sensible avec les idées que je cherche, je ne trouverai rien. Si la liaison est légere, je découvrirai peu de chose, mes pensées ne me paroîtront que l'effet d'une application violente, ou même du hasard ; & une découverte faite de la sorte me fournira peu de

lumiere pour arriver à d'autres. Mais que je considere un objet par le côté qui a le plus de liaison avec les idées que je cherche, je découvrirai tout ; l'analyse se fera presque sans effort de ma part, & à mesure que j'avancerai dans la connoissance de la vérité, je pourrai observer jusqu'aux ressorts les plus subtils de mon esprit, & par-là apprendre l'art de faire de nouvelles analyses.

Toute la difficulté se borne à savoir comment on doit commencer pour saisir les idées selon leur plus grande liaison. Je dis que la combinaison où cette liaison se rencontre, est celle qui se conforme à la génération même des choses. Il faut, par conséquent, commencer par l'idée premiere qui a dû produire toutes les autres. Venons à un exemple.

Les Scholastiques & les Cartésiens n'ont connu ni l'origine ni la génération de nos connoissances : c'est que le principe des idées innées, & la notion vague de l'entendement, d'où ils sont partis, n'ont aucune liaison avec cette découverte. Locke a mieux réussi, parce qu'il a commencé aux sens ; & il n'a laissé des choses impar-

faites dans son ouvrage, que parce qu'il n'a pas développé les premiers progrès des opérations de l'ame. J'ai essayé de faire ce que ce Philosophe avoit oublié, je suis remonté à la premiere opération de l'ame, & j'ai, ce me semble, non seulement donné une analyse complette de l'entendement, mais j'ai encore découvert l'absolue nécessité des signes, & le principe de la liaison des idées.

Au reste on ne pourra se servir avec succès de la méthode que je propose, qu'autant qu'on prendra toutes sortes de précautions, afin de n'avancer qu'à mesure qu'on déterminera exactement ses idées. Si on passe trop légerement sur quelques-unes, on se trouvera arrêté par des obstacles qu'on ne vaincra qu'en revenant à ses premieres notions, pour les déterminer mieux qu'on n'avoit fait.

§. 40. Il n'y a personne qui ne tire quelquefois de son propre fonds, des pensées qu'il ne doit qu'à lui, quoique peut-être elles ne soient pas neuves. C'est dans ces momens qu'il faut rentrer en soi, pour réfléchir sur tout ce qu'on éprouve. Il faut remarquer les impressions qui se faisoient sur les sens,

la maniere dont l'esprit étoit affecté, le progrès de ses idées; en un mot, toutes les circonstances qui ont pu faire naître une pensée, qu'on ne doit qu'à sa propre réflexion. Si l'on veut s'observer plusieurs fois de la sorte, on ne manquera pas de découvrir quelle est la marche naturelle de son esprit. On connoîtra, par conséquent, les moyens qui sont les plus propres à le faire réfléchir; & même, s'il s'est fait quelque habitude contraire à l'exercice de ses opérations, on pourra peu à peu l'en corriger.

§. 41. On reconnoîtroit facilement ses défauts, si on pouvoit remarquer que les plus grands hommes en ont eu de semblables. Les Philosophes auroient suppléé à l'impuissance où nous sommes, pour la plûpart, de nous étudier nous-mêmes, s'ils nous avoient laissé l'histoire des progrès de leur esprit. Descartes l'a fait, & c'est une des grandes obligations que nous lui ayons. Au lieu d'attaquer directement les scholastiques, il représente le tems où il étoit dans les mêmes préjugés, il ne cache point les obstacles qu'il a eus à surmonter pour s'en dépouiller, il donne les regles d'une méthode beau-

coup plus simple qu'aucune de celles qui avoient été en usage jusqu'à lui, laisse entrevoir les découvertes qu'il croit avoir faites, & prépare par cette adresse les esprits à recevoir les nouvelles opinions qu'il se proposoit d'établir. (*a*). Je crois que cette conduite a eu beaucoup de part à la révolution dont ce Philosophe est l'auteur.

§. 42. Rien ne seroit plus important que de conduire les enfans de la maniere dont je viens de remarquer que nous devrions nous conduire nous-mêmes. On pourroit en jouant avec eux, donner aux opérations de leur ame tout l'exercice dont elles sont susceptibles, si, comme je le viens de dire, il n'est point d'objet qui n'y soit propre. On pourroit même insensiblement leur faire prendre l'habitude de les régler avec ordre. Quand par la suite l'âge & les circonstances changeroient les objets de leurs occupations, leur esprit seroit parfaitement développé, & se trouveroit de bonne heure une sagacité que, par toute autre méthode, il n'auroit que fort tard, ou même jamais. Ce n'est donc ni le

(*a*) Voyez sa méthode,

Latin, ni l'Histoire, ni la Géographie, &c. qu'il faut apprendre aux enfans. De quelle utilité peuvent être ces Sciences dans un âge où l'on ne sçait pas encore penser ? Pour moi, je plains les enfans dont on admire le savoir, & je prévois le moment où l'on sera surpris de leur médiocrité, ou peut-être de leur bêtise. La premiere chose qu'on devroit avoir en vue, ce seroit, encore un coup, de donner à leur esprit l'exercice de toutes ses opérations, & pour cela il ne faudroit pas aller chercher des objets qui leur sont étrangers, un badinage pourroit en fournir les moyens.

§. 43. Les Philosophes ont souvent démandé s'il y a un premier principe de nos connoissances. Les uns n'en ont supposé qu'un, les autres deux ou même davantage. Il me semble que chacun peut par sa propre expérience s'assurer de la vérité de celui qui sert de fondement à tout cet Ouvrage. Peut-être même se convaincra-t-on que la liaison des idées est sans comparaison le principe le plus simple, le plus lumineux & le plus fécond. Dans le tems même qu'on n'en remarquoit pas l'influence, l'esprit humain lui devoit tous ses progrès.

§. 44. Voilà les réflexions que j'avois faites sur la méthode, quand je lus, pour la premiere fois, le Chancelier Bacon. Je fus aussi flatté de m'être rencontré en quelque chose avec ce grand homme, que je fus surpris que les Cartésiens n'en eussent rien emprunté. Personne n'a mieux connu que lui la cause de nos erreurs : car il a vu que les idées qui sont l'ouvrage de l'esprit, avoient été mal faites, & que, par conséquent, pour avancer dans la recherche de la vérité, il falloit les refaire. C'est un conseil qu'il répete souvent (*a*). Mais pouvoit-on l'écouter? Prévenu, comme on l'étoit, pour le jargon de l'école & pour les idées innées, ne devoit-on pas traiter de chimérique le projet de renouveller

(*a*) *Nemo*, dit-il, *adhuc tanta mentis constantia & rigore inventus est, ut decreverit & sibi imposuerit, theorias & notiones communes penitus abolere, & intellectum abrasum & æquum ad particularia de integro applicare. Itaque illa ratio humana quam habemus, ex multa fide, & multo etiam casu, nec non ex puerilibus, quas primò hausimus, notionibus, farrago quædam est & congeries.*

Quod si quis ætate matura & sensibus integris, & mente repurgata, se ad experientiam

l'entendement humain ? Bacon proposoit une méthode trop parfaite, pour être l'auteur d'une révolution ; & celle de Descartes devoit réussir, parce qu'elle laissoit subsister une partie des erreurs. Ajoutez à cela que le Philosophe Anglois avoit des occupations qui ne lui permettoient pas d'exécuter lui-même ce qu'il conseilloit aux autres : il étoit donc obligé de se borner à donner des avis qui ne pouvoient faire qu'une légere impression sur des esprits incapables d'en sentir la solidité. Descartes au contraire, livré entierement à la Philosophie, & ayant une imagination plus vive & plus féconde, n'a quelquefois substitué aux erreurs des autres que des erreurs plus séduisantes : elles n'ont pas peu contribué à sa réputation.

& ad particularia de integro applicet, de eo melius sperandum est. . . . Non est spes nisi in regeneratione scientiarum ; ut eæ scilicet ab experientia certo ordine excitentur & rursus condantur : quod adhuc factum esse aut cogitatum, nemo, ut arbitramur, affirmaverit. C'est-là un des aphorismes de l'Ouvrage dont j'ai parlé dans mon introduction.



CHAP.

CHAPITRE IV.

De l'ordre qu'on doit suivre dans l'exposition de la vérité.

§. 45. CHACUN sait que l'art ne doit pas paroître dans un ouvrage; mais peut-être ne sait-on pas également que ce n'est qu'à force d'art qu'on peut le cacher. Il y a bien des Ecrivains qui, pour être plus faciles & plus naturels, croyent ne devoir s'assujettir à aucun ordre. Cependant si par la belle nature on entend la nature sans défaut, il est évident qu'on ne doit pas chercher à l'imiter par des négligences, & que l'art ne peut disparoître, que lorsqu'on en a assez pour les éviter.

§. 46. Il y a d'autres Ecrivains qui mettent beaucoup d'ordre dans leurs Ouvrages: ils les divisent & soudivisent avec soin, mais on est choqué de l'art qui perce de toutes parts. Plus ils cherchent l'ordre, plus ils sont secs, rebutans & difficiles à entendre: c'est parce qu'ils n'ont pas su choisir celui qui est le plus naturel à la matiere qu'ils traitent. S'ils l'eussent choisi, ils auroient

exposé leurs pensées d'une maniere si claire & si simple, que le lecteur les eut comprises trop facilement, pour se douter des efforts qu'ils auroient été obligés de faire. Nous sommes portés à croire les choses faciles ou difficiles pour les autres, selon qu'elles sont l'un ou l'autre à notre égard ; & nous jugeons naturellement de la peine qu'un Ecrivain a eue à s'exprimer, par celle que nous avons à l'entendre.

§. 47. L'ordre naturel à la chose ne peut jamais nuire. Il en faut jusques dans les ouvrages qui sont faits dans l'enthousiasme, dans une Ode, par exemple : non qu'on y doive raisonner méthodiquement, mais il faut se conformer à l'ordre dans lequel s'arrangent les idées qui caractérisent chaque passion. Voilà, ce me semble, en quoi consiste toute la force & toute la beauté de ce genre de Poésie.

S'il s'agit des ouvrages de raisonnement, ce n'est qu'autant qu'un Auteur y met de l'ordre, qu'il peut s'appercevoir des choses qui ont été oubliées, ou de celles qui n'ont point été assez approfondies. J'en ai souvent fait l'expérience. Cet Essai, par exemple, étoit achevé, & cependant je ne connoissois

pas encore dans toute son étendue le principe de la liaison des idées. Cela provenoit uniquement d'un morceau d'environ deux pages, qui n'étoit pas à la place où il devoit être.

§. 48. L'ordre nous plaît, la raison m'en paroît bien simple : c'est qu'il rapproche les choses, qu'il les lie, & que par ce moyen facilitant l'exercice des opérations de l'ame, il nous met en état de remarquer sans peine les rapports qu'il nous est important d'appercevoir dans les objets qui nous touchent. Notre plaisir doit augmenter à proportion que nous concevons plus facilement les choses qu'il est de notre intérêt de connoître.

§. 49. Le défaut d'ordre plaît aussi quelquefois, mais cela dépend de certaines situations où l'ame se trouve. Dans ces momens de rêverie, où l'esprit, trop paresseux pour s'occuper long-tems des mêmes pensées, aime à les voir flotter au hasard, on se plaira, par exemple, beaucoup plus dans une campagne, que dans les plus beaux jardins. C'est que le désordre qui y regne, paroît s'accorder mieux avec celui de nos idées, & qu'il entretient notre rêverie, en nous empêchant de nous arrê-

ter sur une même pensée. Cet état de l'ame est même assez voluptueux, surtout lorsqu'on en jouit après un long travail.

Il y a aussi des situations d'esprit favorables à la lecture des ouvrages qui n'ont point d'ordre. Quelquefois, par exemple, je lis Montaigne avec beaucoup de plaisir, d'autrefois j'avoue que je ne puis le supporter. Je ne sais si d'autres ont fait la même expérience: mais, pour moi, je ne voudrois pas être condamné à ne lire jamais que de pareils Ecrivains. Quoiqu'il en soit l'ordre a l'avantage de plaire plus constamment, le défaut d'ordre ne plaît que par intervalles, & il n'y a point de regles pour en assurer le succès. Montaigne est donc bien heureux d'avoir réussi, & l'on seroit bien hardi de vouloir l'imiter.

§. 50. L'objet de l'ordre, c'est de faciliter l'intelligence d'un ouvrage. On doit donc éviter les longueurs, parce qu'elles lassent l'esprit; les disgressions, parce qu'elles le distraient; les divisions & les soudivisions trop fréquentes, parce qu'elles l'embarrassent; & les répétitions, parce qu'elles le fatiguent: une chose dite une seule fois, & où elle doit l'être, est plus claire que répétée ailleurs plusieurs fois.

§. 51. Il faut dans l'expoſition, comme dans la recherche de la vérité, commencer par les idées les plus faciles, & qui viennent immédiatement des ſens, & s'elever enſuitepar degrés à des idées plus ſimples ou plus compoſées. Il me ſemble que ſi l'on ſaiſiſſoit bien le progrès des vérités, il ſeroit inutile de chercher des raiſonnemens pour les démontrer, & que ce ſeroit aſſez de les énoncer; car elles ſe ſuivroient dans un tel ordre, que ce que l'une ajouteroit à celle qui l'auroit immédiatement précédée, ſeroit trop ſimple pour avoir beſoin de preuve. De la ſorte on arriveroit aux plus compliquées, & l'on s'en aſſureroit mieux que par toute autre voie. On établiroit même une ſi grande ſubordination entre toutes les connoiſſances qu'on auroit acquiſes, qu'on pourroit à ſon gré aller des plus compoſées aux plus ſimples, ou des plus ſimples, aux plus compoſées. A peine pourroit-on les oublier; ou du moins, ſi cela arrivoit, la liaiſon qui ſeroit entr'elles, faciliteroit les moyens de les retrouver.

Mais pour expoſer la vérité dans l'ordre le plusparfait, il faut avoir remarqué celui dans lequel elle a pu naturelle-

ment être trouvée : car la meilleure maniere d'instruire les autres, c'est de les conduire par la route qu'on a dû tenir pour s'instruire soi-même. Par ce moyen on ne paroîtroit pas tant démontrer des vérités déja découvertes, que faire chercher & trouver des vérités nouvelles. On ne convaincroit pas seulement le Lecteur, mais encore on l'éclaireroit ; & en lui apprenant à faire des découvertes par lui-même, on lui présenteroit la vérité sous les jours les plus intéressans. Enfin on le mettroit en état de se rendre raison de toutes ses démarches : il sauroit toujours où il est, d'où vient : il pourroit donc juger par lui-même de la route que son guide lui traceroit, & en prendre une plus sûre toutes les fois qu'il verroit du danger à le suivre.

§. 52. La nature indique elle-même l'ordre qu'on doit tenir dans l'exposition de la vérité : car si toutes nos connoissances viennent des sens, il est évident que c'est aux idées sensibles à préparer l'intelligence des notions abstraites. Est-il raisonnable de commencer par l'idée du possible pour venir à celle de l'existence ? ou par l'idée du point pour passer à celle du solide ? Les élémens

des sciences ne seront simples & faciles, que quand on aura pris une méthode toute opposée. Si les philosophes ont de la peine à reconnoître cette vérité, c'est parce qu'ils sont dans le préjugé des idées innées, ou parce qu'ils se laissent prévenir pour un usage que le tems paroît avoir consacré. Cette prévention est si générale, que je n'aurai presque pour moi que les ignorans : mais ici les ignorans sont juges, puisque c'est pour eux que les élemens sont faits. Dans ce genre, un chef-d'œuvre aux yeux des sçavans remplit mal son objet, si nous ne l'entendons pas.

Les géometres mêmes, qui devroient mieux connoître les avantages de l'analyse que les autres philosophes, donnent souvent la préférence à la synthese. Aussi quand ils sortent de leurs calculs pour entrer dans des recherches d'une nature différente, on ne leur trouve plus la même clarté, la même précision, ni la même étendue d'esprit. Nous avons quatre métaphysiciens célebres, Descartes, Mallebranche, Léibnitz & Locke. le dernier est le seul qui ne fut pas géometre ; & de combien n'est-il pas supérieur aux trois autres !

§. 53. Concluons que si l'analyse est

la méthode qu'on doit suivre dans la recherche de la vérité, elle est aussi la méthode dont on doit se servir pour exposer les découvertes qu'on a faites: j'ai tâché de m'y conformer.

Ce que j'ai dit sur les opérations de l'ame, sur le langage & sur la méthode, prouve qu'on ne peut perfectionner les sciences, qu'en travaillant à en rendre le langage plus exact. Ainsi il est démontré que l'origine & le progrès de nos connoissances dépendent entierement de la maniere dont nous nous servons des signes. J'ai donc eu raison de m'écarter quelquefois de l'usage.

Enfin, voici, je pense, à quoi l'on peut réduire tout ce qui contribue au développement de l'esprit humain. Les sens sont la source de nos connoissances: les différentes sensations, la perception, la conscience, la réminiscence, l'attention & l'imagination, ces deux dernieres considérées comme n'étant point encore à notre disposition, en sont les matériaux: la mémoire, l'imagination dont nous disposons à notre gré, la réflexion & les autres opérations mettent ces matériaux en œuvre: les signes ausquels nous devons l'exercice de ces mêmes opérations,

sont les instrumens dont elles se servent ; & la liaison des idées est le premier ressort qui donne le mouvement à tous les autres. Je finis par proposer ce problême au lecteur. *L'ouvrage d'un homme étant donné, déterminer le caractere & l'étendue de son esprit, & dire en conséquence non seulement quels sont les talens dont il donne des preuves, mais encore quels sont ceux qu'il peut acquérir : prendre, par exemple, la premiere piece de Corneille, & démontrer que, quand ce poëte la composoit, il avoit déja, ou du moins auroit bien-tôt tout le génie qui lui a mérité de si grands succès.* Il n'y a que l'analyse de l'ouvrage, qui puisse faire connoître quelles opérations y ont contribué, & jusqu'à quel degré elles ont eu de l'exercice ; & il n'y a que l'analyse de ces opérations, qui puisse faire distinguer les qualités qui sont compatibles dans le même homme, de celles qui ne le sont pas, & par-là donner la solution du problême : Je doute qu'il y ait beaucoup de problêmes plus difficiles que celui-là.

Fin de la seconde & derniere partie, & du premier volume.

TABLE DES SECTIONS ET CHAPITRES.

PREMIERE PARTIE.

Des matériaux de nos connoissances ; & particulierement des opérations de l'ame.

SECTION PREMIERE.

SECTION SECONDE.

TABLE

